







BEAUTÉS

D 40281

ET

MERVEILLES DE LA NATURE

AU BRÉSIL

OU

DESCRIPTION PICTORESQUE

DES PRODUCTIONS, CURIOSITÉS ET PHÉNOMÈNES DE NATURE
DE LA CONTRÉE, DES MOEURS ET COUTUMES
DE SES HABITANTS ;

PAR M. RAMIÈRE D'ELVAS,

Professeur d'Histoire et de Géographie.



PARIS,

LIBRAIRIE ENFANTINE ET JUVÉNILE
DE PIERRE MAUMUS, ÉDITEUR,

—
IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN ET COMPAGNIE.

—
1844.

UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

530 SOUTH EAST ASIAN AVENUE

CHICAGO, ILLINOIS 60607

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1215 EAST ASIAN AVENUE

1978

PHYSICS DEPARTMENT

530 SOUTH EAST ASIAN AVENUE

CHICAGO, ILLINOIS 60607

INTRODUCTION (*).

PEU de personnes savent maintenant que la baie de Rio de Janeiro, avec ses fertiles campagnes, ses rochers à pic, ses collines verdoyantes, a porté, dans quelques relations, le nom de *France Antarctique*; on sait encore moins peut-être que c'est à deux Français, ennemis par religion et rivaux comme historiens, qu'on doit les premières notions un peu complètes que l'on ait eues sur le Brésil et sur ses nations guerrières. Le premier est Jean de Lery, natif du duché de Bourgogne, comme il le dit lui-même, et protestant, fuyant les persécutions de l'Europe, et cherchant une patrie nou-

(*) Nous pensons que nos lecteurs seront bien aises de trouver ici, comme espèce d'introduction, un coup-d'œil sur les voyageurs au Brésil, que M. Ferdinand Denis avait donné dans la revue des Deux-Mondes, à propos d'un article sur l'excellent voyage de M. Auguste de Saint-Hilaire. Nous l'avons fait suivre d'une note indispensable, qui se trouvait comme avertissement en tête du livre, et qui roule sur l'orthographe des noms brésiliens, ainsi que sur les principales dénominations géographiques.—AJ. de GR.

velle aux doux climats de *Guenabara* (1). Le second, André Thevet, est un moine, grand explorateur de contrées nouvelles, voyant rapidement, mais avec sagacité, et revêtu du titre pompeux de cosmographe du roi. Si l'on en excepte les récits curieux, mais un peu romanesques, d'Hans Staden (2), quelques documens raisonnables publiés par Hackluit (3), et quelques *roteiros* (routiers) fournis par les navigateurs et par les colons qui envoyaient à Lisbonne les divers matériaux dont se servit Jean de Barros pour écrire sur le Brésil cette histoire qui n'a point paru, les renseignemens qui parvenaient sur ce beau pays étaient dus, pour la plupart, aux récits mensongers des navigateurs normands, employés au xvi^e siècle comme interprètes dans les relations commerciales qu'on avait avec les nations indiennes (4). Quelques-uns de ces hommes, tirés d'une classe corrompue, apportaient trop souvent aux sauvages l'exemple des vices de l'Europe, et puisaient dans la barbarie de ces nations une férocité nouvelle. On

(1) Les Tupinambas avaient donné ce nom à la baie de Rio de Janeiro.

(2) Hans Staden a publié sa relation dès 1556. Thevet a donné la sienne en 1558, et le livre de Lery, composé en 1556, n'a paru qu'en 1578.

(3) Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que l'Amérique étant autrefois, et même encore aujourd'hui, désignée improprement sous le nom d'*Indes occidentales*, les Américains reçurent la dénomination d'*Indiens*.

(4) On peut consulter dans ces documens Hatkins, 1530, 1532; Reniger et Forêt, 1540; Pudsey, 1542; Hare, 1580; Lancaster 1594.

cite d'eux des traits qui ne laissent rien à envier aux conquérans du Mexique et du Pérou; mais doués d'un courage à toute épreuve, d'une activité incroyable, et d'une merveilleuse facilité à se ployer aux coutumes des peuples parmi lesquels ils allaient vivre, ils jouissaient au milieu d'eux d'une telle estime, que le titre de *Mair* ou de Français était la sauvegarde la plus assurée parmi les Tupinambas. On sent toutefois que les récits de ces hommes grossiers ne pouvaient être ni bien exacts, ni bien exempts de préjugés : aussi, vers le milieu du *xvi^e* siècle, des idées fort étranges s'étaient-elles répandues en France sur ce pays. Les cosmographies du temps (et je ne sais trop si celle de Munster n'en offre pas un exemple) nous représentent les indigènes du Brésil débitant la chair humaine sur un étal, comme nos bouchers débitent la chair des bestiaux. Enfin Lery parut, et ces contes absurdes trouvèrent moins de crédit : doué de l'esprit le plus observateur et d'une âme pleine de poésie, ce voyageur comprit admirablement les nations parmi lesquelles il vivait, et la nature sublime dont il était environné; il fait presque pleurer d'attendrissement quand on le voit chantant des psaumes au milieu des belles forêts du Brésil, et quand, dans son effusion pleine d'enthousiasme, il fait partager le sentiment dont il est animé à deux Indiens qui l'admirent sans le comprendre. C'est chez lui que sont décrites pour la première fois, avec quelque soin, les productions naturelles du pays; c'est chez lui qu'on apprend à juger ces nations méconnues jusqu'alors, qui joignaient au plus ardent courage les plus nobles et les plus touchantes qualités, et chez lesquelles on est effrayé de ren-

contrer l'horrible coutume de l'anthropophagie comme un fait moral devant lequel l'esprit épouvanté recule, surtout quand il faut le concilier avec des vertus pleines de douceur, et des preuves de la plus touchante hospitalité. Le récit naïf de Lery eut un tel succès en France, qu'il obtint successivement cinq éditions. Quelque temps auparavant, Thevet avait donné ses *Singularités de la France Antarctique*, et ce livre, en excitant les esprits, avait éveillé la curiosité; mais il était si loin d'offrir le charme de style qu'on rencontre chez Lery, qu'il ne put obtenir qu'une vogue éphémère. Observateur moins exact que le voyageur dont nous venons de parler, mais s'enquérant plus minutieusement que lui des croyances religieuses, Thevet est devenu précieux pour ceux qui cherchent des notions sur la mythologie des peuplades du Brésil; et le temps a donné aux récits du *cosmographe* un degré d'intérêt qui ira toujours en croissant, puisque ces nations sont éteintes. Plusieurs années après (1614), Claude d'Abbeville ne se contenta pas d'écrire sa relation du Maranham, il emmena avec lui plusieurs guerriers de la nation déchue des Tupinambas, pour les faire baptiser à Paris, et offrir à une cour pompeuse l'étrange spectacle de ces sauvages, qui, après avoir amusé un moment les oisifs, moururent de douleur loin de leurs belles forêts. Nous ne craignons pas de le dire, quand, malgré l'estimable travail de Southey, on écrira un jour dans tous ses détails l'histoire primitive du Brésil, ce sera à ces trois voyageurs qu'il faudra puiser, ainsi qu'à la relation un peu romanesque du bon Hans Staden. Les ouvrages portugais seront d'un faible secours, si l'on en excepte, avec Vasconcellos, un routier du Brésil que l'on conserve à la

Bibliothèque royale de Paris, et qui, ayant été écrit vers la fin du xvi^e siècle, contient les renseignemens les plus précieux sur les indigènes et sur les divisions politiques du territoire qu'ils occupaient.

Mais ces diverses relations ne décrivaient que le littoral; les magnificences de l'intérieur restaient complètement inconnues, et cependant des hommes hardis commençaient à remonter les fleuves, à visiter les solitudes imposantes du désert. Vers la fin du xvi^e siècle, les Paulistes (on désignait ainsi les habitans de la capitainerie de Saint-Paul) formaient ce qu'on appelait alors des *bandeirás*, et renouvelaient, dans ces aventureuses expéditions, tout ce que l'esprit chevaleresque de l'époque pouvait imaginer de plus audacieux. Malheureusement ces hommes entreprenans, gens d'action, et non de savoir, ne confiaient guère au papier la relation de leurs merveilleuses expéditions; ils ne leur attribuaient pas tant d'importance, et se contentaient, à leur retour sur le bord de la mer, d'en faire quelques-uns de ces récits que la mémoire du peuple a conservés en leur imprimant ce caractère de merveilleux que les traditions prennent toujours avec le temps.

Tantôt le voyageur était arrivé dans d'importantes solitudes, nouvel *Eldorado* (*pays doré*), où l'or et les pierres précieuses étincelaient de toutes parts; mais la fatigue l'avait empêché de s'arrêter au milieu de ces trésors, et depuis il n'avait pu trouver ce lieu mystérieux, à la recherche duquel s'élançaient une foule d'aventuriers. Tantôt, sur le bord d'un ruisseau, la mère des eaux (*mita das aguas*) avait arrêté le voyageur épouvanté, et celui qui ne craignait point de combattre se voyait entouré d'une crainte superstitieuse.



renfermait le paisible manati, ce *peixe boy* (poisson-vache) des Espagnols, qui, dans toute autre contrée, eût pu donner naissance à la fable des Sirènes; puis venait encore le récit des ruses employées pour vaincre les sauvages, ou pour s'en faire redouter en leur imprimant une sainte terreur. C'est ainsi qu'on vous raconte comment le hardi Bartholomeu Buenno, pour découvrir de nouveaux trésors, menaçait les simples habitans de Goyaz d'incendier les lacs et les rivières de cette immense contrée, en brûlant un peu d'eau-de-vie dans un vase d'étain. On vous dit encore la terreur avec laquelle ces pauvres sauvages voyaient déjà la flamme bleuâtre s'élançant, par un pouvoir mystérieux, au-dessus des vagues, et voltigeant sur elles, jusqu'à ce qu'une vallée de sable remplaçât un lac aux bords enchantés.

On comprend que tous ces contes, qui pouvaient bien entraîner des imaginations enthousiastes, et faire faire des découvertes, n'avançaient guère les Européens dans la connaissance topographique du pays (r). On était obligé de s'en tenir, aux anciennes relations; elles contenaient, il faut en convenir, bien peu de notions positives sur l'état physique de la contrée.

Enfin arrivèrent les guerres de la Hollande, et l'on vit paraître deux grands ouvrages qui, pendant bien long-temps, servirent de guide à ceux qui eurent à parler du Brésil. Leur influence devint d'autant plus universelle, qu'ils furent com-

(r) Cela est si vrai que Buenno, dont nous venons de parler, erra pendant plusieurs années dans les forêts pour retrouver les contrées découvertes par son père.

posés en latin. Je veux parler de l'*Histoire naturelle* de Pison et Margraff (1648), et de l'*Histoire contemporaine* de Barlæus (1647). Ces deux volumes, écrits avec conscience, mais se bornant, l'un à la botanique et à la zoologie du Brésil, l'autre au récit d'une conquête, ne purent répandre des connaissances bien générales; néanmoins ils occuperont long-temps un des premiers rangs dans la bibliographie des ouvrages relatifs au Brésil.

Mais Pison et Barlæus, ainsi que Roulox Baro, J. Moreau (1651), Brito-Freyre (1657), leurs contemporains, et plus tard Rocha Pitta (1730), connaissaient encore bien peu de l'intérieur, et les notions qu'ils en donnaient étaient bien vagues; aussi tout le XVIII^e siècle resta-t-il dans une ignorance profonde à ce sujet; car, pendant plus de cent ans, aucun ouvrage remarquable ne fut publié sur le Brésil. Parlerons-nous en effet du livre de Duguay-Trouin, qui n'est que le récit d'une expédition militaire, audacieuse comme son chef? Disons-nous un mot de ces lettres où Parny décrit Rio de Janeiro en style de boudoir. Enfin, le grave Stauton arriva au Brésil à la suite de l'expédition de lord Macartney, et il donna du moins à l'Europe quelques notions raisonnables sur ce beau pays (1797). Barrow, plus tard, l'imita, et son habile traducteur, Malte-Brun, ajouta son immense érudition aux notions imparfaites que le voyageur avait recueillies (1807). Cependant l'intérieur du Brésil avait vu se développer une laborieuse population; des cités florissantes s'y étaient élevées, et, chose incroyable! l'intérieur était moins connu à l'Europe que les villes des Grandes-Indes ou de la Chine, sur lesquelles les missionnaires donnaient du moins, de temps à autre

quelques renseignemens. L'ignorance était si complète dans tout ce qui avait rapport à cette immense partie du Nouveau-Monde, que les géographes oublièrent quelquefois de parler de la province du Mato-Grosso, et le Mato-Grosso est plus vaste que la Germanie tout entière (1).

Un grand changement politique amena de grands changemens dans l'état des connaissances sur le Brésil. Sans parler de Lindley, qui ne vit que les côtes (1804), Mawe décrivit enfin une partie de ces mines célèbres dont on ne connaissait guère que le nom, et sa relation, bien qu'imparfaite, jeta quelque jour sur l'intérieur (1812). M. Langsdorff peignit avec charme les délicieuses solitudes de Sainte-Catherine, et révéla aux naturalistes les immenses moissons qu'ils pouvaient y faire. Koster parcourut un pays dont il avait à peine été fait mention depuis les conquêtes de la Hollande : Pernambuco et le Maranhon furent enfin décrits (1816). Puis parut cette *Chorographie brésilienne* (2) de Casal, qui, malgré ses nombreuses imperfections, rendit un service immense à la statistique du Brésil, et apprit à l'Europe l'existence de vastes provinces dont on ignorait jusqu'au nom; mais, pendant que le P. Manoel

(1) A partir de 1783, un savant, qu'on peut appeler le Humboldt brésilien, Alexandre Rodrigues Ferreira, employa plusieurs années à parcourir les contrées les plus reculées de l'intérieur, et surtout le Mato-Grosso. Ses manuscrits sont restés inédits. Il est mort en 1814.

(2) Voyez pour la signification du mot *Chorographie*, le 1^{er} vol. de la *Géographie générale* qui fait partie de la BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE.

Ayres de Casal (1817) enregistrerait sèchement tant de noms de villes, de villages, de nations à demi-éteintes, ou qu'on devait subjuguier, des savans européens, dont on ne peut assez admirer le courage, s'élançaient dans l'intérieur, et allaient étudier des milliers de productions inconnues, ou bien observer en philosophes des nations qu'on verra bientôt disparaître des belles forêts qui leur servent d'asile, et qui elles-mêmes tomberont sous la hache du cultivateur. C'est ainsi qu'on vit paraître tour-à-tour ce prince de Neuwied, plein de sagacité, qui contempla la nature en observateur, et qui la peignit quelquefois en poète (1819); Spix et Martius, dont les voyages sont à peine connus en France, et qui sont cependant pour le Brésil ce qu'ont été pour le Mexique et pour le Pérou les immenses travaux de Humboldt et de Bonpland. Malgré ces grands et utiles ouvrages, auxquels il faut joindre ceux du baron d'Eschwege, qui, vivant depuis plusieurs années au milieu de Minas, a fait connaître mieux que tout autre aux Brésiliens les richesses métalliques de cette belle province, l'état de l'intérieur était presque ignoré en France.

Tandis que Henderson, Walsh, Luccok, se disposaient à visiter soigneusement certaines localités; que Pizarro préparait les matériaux immenses de sa grande *Géographie ecclésiastique*, que Rugendas rêvait à ces belles solitudes, retracées d'une manière si poétique par son pinceau; que M. Warden rassemblait d'excellens documens sur la statistique et sur l'histoire (1); tandis que

(1) Vers le même temps, et seulement à quelques

des savans et des artistes parcouraient le Brésil en sens divers et dans des buts différens, doué d'un esprit observateur, plein de consciencescientifique, un Français, riche de connaissances acquises dans le silence du cabinet, visitait les provinces les plus reculées du Brésil, non-seulement avec l'intention de les faire connaître à la France, mais dans le but plus noble encore de révéler aux Brésiliens les richesses végétales cachées au sein des forêts vierges, ou croissant au milieu de ces campagnes que nul voyageur n'avait visités avant lui. Si le prince de Neuwied cherchait surtout à éclaircir la zoologie du Brésil, si les Camara, les Andrada, les d'Eschwege faisaient connaître ses richesses métalliques, après avoir réuni, durant de pénibles voyages, d'excellens documens sur la statistique intérieure et sur la géographie, M. Auguste de Saint-Hilaire, comprenant la botanique dans son but le plus élevé d'utilité, décrivait les plantes les plus remarquables, et surtout les plus utiles : s'attachant de préférence à celles auxquelles le vulgaire attribuait des qualités précieuses ou énergiques, il combattait les erreurs de la botanique populaire, ou profitait de ses expériences (1); il faisait, en un mot, ce que n'auraient de

années de distance, M. le contre-amiral Roussin exécutait le long des côtes ses immenses travaux hydrographiques M. Freycinet rassemblait les nombreux documens qu'il a publiés dans son *Voyage autour du monde*, sur la statistique de Rio de Janeiro; M. Tournay répandait le goût des arts dans cette ville, et ses fils préparaient ce panorama d'une si merveilleuse exactitude que tout Paris a admiré.

(1) Ces importantes observations ont été principale-

long-temps fait peut-être les Brésiliens, et ce qui mérite de la part d'une nation la plus haute reconnaissance (1).

Maintenant donc que l'impulsion est donnée d'une manière si remarquable, nous appelons de tous nos vœux de nouveaux ouvrages géographiques, pour que ce beau pays, si bien décrit dans quelques-unes de ses parties, ne laisse plus de doutes sur sa statistique intérieure, complètement inconnue il y a seulement quelques années.

Lorsqu'on lit les ouvrages qui traitent de la géographie du Brésil, une chose peu importante en apparence frappe l'esprit; c'est la diversité d'orthographe adoptées par les différens voyageurs pour exprimer les noms portugais ou brésiliens. Une des premières causes de cette absence d'unité vient d'une circonstance particulière à la

ment consignées dans un ouvrage que nous avons lu avec le plus vif intérêt.

Voyez *Plantes usuelles des Brésiliens*, par M. A. de Saint-Hilaire, A. de Jussieu et Cambessèdes; in-40, 75 pl.

(1) Qu'il me soit permis de rappeler ici un livre intitulé *le Brésil, ou mœurs et coutumes des habitans de ce royaume*, par Hippolyte Taunay et Ferdinand Denis, Paris, Nepveu 1822, 6 vol. in-18, avec fig. C'est le premier ouvrage, je crois, qui ait fait connaître, sous un même coup d'œil et dans leur ensemble, toutes les capitaineries du Brésil.

langue portugaise, je veux parler du *tilde*, ~. Dans nos imprimeries, le tilde a une valeur qui n'était pas inconnue parmi nous au xvi^e siècle; il doit remplacer la lettre *m*, prononcée presque comme l'*n*. Les anciens auteurs portugais écrivaient indifféremment *João* ou *Joam*, *sertão* ou *sertam*. Le tilde, selon le système admis par l'Académie, doit se placer sur la lettre pénultième (avant dernière). Il arrive que, faute d'*a tildés*, on écrit chez nous *Joao*, *sertao*, etc., et qu'on prononce comme ces mots sont écrits. *Nous avons remplacé quelquefois ce signe par l'accent circonflexe.*

L'analogie de l'espagnol et du portugais fait commettre aux historiens et aux géographes des fautes encore plus grossières; ils écrivent *Santa Catalina* pour *Santa Catharina*, *Rio Grande del Sud*, pour *Rio Grande do Sul*. Multiplier les exemples serait chose facile; mais nous nous en abstenons. Nous voulons signaler encore un autre fait qui n'est pas moins important pour la véritable orthographe des mots géographiques. Les Portugais, comme tous les peuples méridionaux, ne donnent pas à la lettre *u* le son qu'elle exprime parmi nous. L'*u* se prononce *ou*: ainsi le nom d'une nation célèbre au Brésil s'écrit *Guaycurus* et se prononce *Gouaycourous*: on sent que des noms semblables, quand l'orthographe n'en a point été consacrée par l'impression, varient nécessairement selon la prononciation des peuples lettrés. Nous avons un exemple de ce que j'avance dans les excellentes relations des voyageurs allemands, où une foule de mots indigènes sont écrits de manière à être reconnus difficilement par les peuples méridionaux de l'Europe. On sent l'extrême inconvénient qui doit résulter un jour de

cette incertitude pour la géographie ancienne du Brésil. Une foule d'épithètes indiennes sont conservées dans les dénominations de lieux ; il importerait donc d'en arrêter la valeur et d'en spécifier la prononciation relative, en même temps qu'on signalerait ses variétés selon les différences de dialectes : ainsi, le mot *guassu*, qui, en langue tupique (des Tupinambas), veut dire *grand* ou *gros*, revient sans cesse ; les Portugais prononcent *gouassou* ou *gouaçou*. Ce mot, que les peuples guaraniques adoucissaient et prononçaient *gouazou* (*guazú*), est écrit quelquefois *guacu*. *Mirim*, petit, est écrit *merim*, *miri*, etc. Pour nous, nous avons pris définitivement le parti, malgré quelques habitudes antérieures, d'écrire les noms selon l'orthographe adoptée au Brésil, en signalant les modifications de la prononciation. Ainsi nous écrirons *Jiquitinhonha*, en avertissant que ce nom du fameux fleuve Diamantin est prononcé à peu près *Jiquouitignogna* (*gn* mouillé comme dans champignon, Bourgogne). Nous dirons *Botocudos*, en avertissant qu'il faut prononcer *Botocoudos*, et que le mot *Bouticoudes* prévaut la plupart du temps, en dépit de l'étymologie du mot. Nous nous arrêtons en rappelant que la science positive doit se baser sur des documens écrits plutôt que sur les lois de l'euphonie, qui n'a des droits véritables que dans les ouvrages d'imagination. Il était à propos, nous le croyons, de signaler ici un abus qui n'arrête pas assez fréquemment les voyageurs, et auquel le consciencieux M. de Saint-Hilaire a porté seul une sérieuse attention ; mais nous n'avons fait que le signaler, car la discussion, nous le sentons fort bien, eût rempli, pour

une chose de détail plus d'espace qu'il ne nous en est accordé.

Je crois cependant absolument nécessaire de faire connaître la valeur de certains termes géographiques indispensables pour comprendre les voyages qui ont été écrits sur le Brésil. Nous ne nous arrêterons pas au mot *serra*, qui désigne une chaîne de montagnes, et qui se transforme quelquefois en *serro* ou *cerro*, pour désigner plus spécialement un mont isolé, comme dans *serro do Frio*. Le mot *rio* (fleuve) est trop généralement connu pour que nous en parlions; cependant il est bon de rappeler qu'il s'applique également aux fleuves et aux rivières. On appelle proprement *campo* tout ce qui n'est point bois vierge, ou qui se trouve couvert d'herbe. Le mot de *capoeira* désigne un bois un peu épais, croissant dans les défrichés cultivés et abandonnés. Les *carrasqueiros* ou *carrasqueiros* sont des bois d'une nature plus vigoureuse; le *capoeirão*, bien que plus considérable, a à peu près la même signification. Le *capão* est un bois semblable à une oasis, et entouré de *campos*. Ce mot vient du brésilien *caápoam*, île. Le *catanga* est un bois rabougri. Les *carrascos*, considérés comme appartenant aux pays découverts, forment la transition des *campos* proprement dits à une végétation plus élevée. Ces *carrascos*, espèces de forêts naines, couvrent quelquefois les *taboleiros* (1) ou plateaux. Ces *taboleiros*, lorsqu'ils

(1) Comme le dit fort bien M. de Saint-Hilaire, *taboleiro* veut dire une planche garnie d'un rebord. Nous ferons observer que *carrasco* signifie bourreau; il suffit d'avoir voyagé parmi les *carrascos* pour apprécier la justesse de l'expression.

acquièrent plus d'étendue, prennent le nom de *chapadas*. Le *morro* n'est autre chose qu'un morne (2). Les *bandeiras* et *bandeirinhas* désignent les lieux où se sont arrêtées des troupes de Paulistes qui prenaient ce nom. Les *pastos geraes* (pâturages généraux) sont des espaces couverts d'herbes; on dit aussi *matos geraes* (bois généraux) pour les vastes contrées couvertes de bois. Les *queimadas* sont des pâturages nouvellement incendiés. On entend par *sertão* un désert, et cette expression ne peut jamais désigner une division politique de territoire. Chaque province a son *sertão*; c'est la partie intérieure la plus déserte qu'on désigne sous ce nom.

(1) On donne le nom de *morne* au sommet isolé d'une montagne escarpée et stérile.

N. B. On trouvera indiqués sur notre
carte générale de l'Amérique Méridionale,
les points les plus importants de la géographie
de cette contrée.

AJ. DE GR.

HISTOIRE GÉOGRAPHIQUE

DU BRÉSIL.

QUAND Pedralvez (1) Cabral, entraîné par les courans de l'ouest, eût découvert ce beau pays, le 21 avril 1500, il n'y vit que de vastes forêts inutiles et que de misérables peuples qu'on pouvait essayer de convertir. Quelques années après, un bois précieux pour la teinture fixa l'attention des navigateurs. Pendant long-temps l'ibirapitanga fut la seule production qui attira les Européens dans ces contrées si riches et si fertiles, et sa teinture couleur de feu (*brazá*) donna au Brésil le nom qui l'a désigné depuis. On trouve dans des fabliaux du XII^e siècle le mot *Brésil* employé pour désigner certains bois de teinture ou la teinture rouge elle-même; il paraît certain que les Français, et surtout les Normands, firent un commerce très actif dès le commencement du XVI^e siècle avec les Tupinambas, dont ils étaient les alliés au détriment des Portugais : on peut donc supposer que la dénomination de ce beau pays est due à nos navigateurs. On peut dire éga-

(1) Abréviation du nom Pedro Alvarez, Pierre Alvarez.

lement que si, pendant plusieurs années, un seul arbre a établi des relations commerciales entre cette partie du Nouveau-Monde et l'Europe, les avantages qu'on a pu tirer des autres productions coloniales ont été connus avec une lenteur qui doit faire présager ce que peut devenir cette admirable contrée, quand elle se sera enrichie des plantes de l'Asie et de l'Afrique, dont elle semble ignorer encore l'immense utilité.

Le Brésil, situé dans la partie la plus orientale de l'Amérique Méridionale, est en quelque sorte au milieu du monde. Nul pays, peut-être, par sa position géographique, par la beauté de son climat, par l'abondance de ses productions, et enfin, par son système de communications, ne semble appelé à de plus hautes destinées : la nature qui a tant fait pour cette contrée, n'attend que l'énergie de l'homme pour montrer elle-même toute son énergie ; elle donne à qui lui demande, et dans ces bois vierges, qui tombent de toute part pour faire place à de riches moissons, au sein de ces forêts imposantes, l'homme ne peut être déçu ; la prospérité future des nations, une civilisation puissante et progressive sont promises par l'exubérance sauvage de la nature elle-même ; elle semble dire au milieu de ces vastes campagnes : « Travaille, la terre ne peut être ingrate, et l'âge d'or est devant toi. »

Le Brésil, si l'on y comprend la Guyane portugaise, est situé entre $4^{\circ} 20'$ de latitude septentrionale et le $33^{\circ} 55'$ de latitude méridionale, et entre les $37^{\circ} 5'$ et 74° (1) de longitude ouest de

(1) Nous indiquons ici la détermination fixée par les

Paris. D'après ces déterminations cette vaste contrée a plus de 950 lieues de longueur du nord au sud; elle en a environ 925 de l'est à l'ouest.

Selon les calculs du savant Balbi, le Brésil occupe une superficie de 2,250,000 milles carrés. L'Atlas d'Amérique, publié par M. Buchon, donne un chiffre de 3,060,000 milles carrés, ou 1,958,400,000 acres. Les évaluations du célèbre Humboldt sont conformes à celles de M. Balbi, puisqu'il admet 250,000 lieues carrées marines de 20 au degré (1) pour tout l'empire brésilien, en excluant, à l'exemple du géographe vénitien, la province Cisplatine et celle des Missions à l'est de l'Uruguay (2), que quelques géographes nomment à tort Uruguay. La partie occidentale, comprenant les capitaineries du Grand Para, du Rio Negro et du Mato Grosso qu'on peut regarder comme presque inhabitées, renferme à elle seule 138,156 lieues carrées de 20 au degré. Ce pays, qui forme ce qu'on appelait *l'ancienne Amazonie*,

derniers calculs. Dans son *Traité complet de géographie*, M. Casado Giraldes dit que le Brésil, dans sa plus grande étendue, git entre 0° 15' et 34° 57' de lat. méridionale, et 17° 45' et 53° 4' de longitude occidentale de l'île de Fer. L'atlas d'Amérique le place entre le 4° degré de latit. nord et le 34° degré de latit. sud. longitude occidentale donnée par M. Balbi, entre 37° et 75 longitude, et 4 latit. bor. et 33° austral.

(1) Ou de 390,625 lieues carrées ordinaires de 25 au degré.

(2) Voyez Humboldt et Bonpland, *Voyage* (partie historique), tome III, p. 86, édit. in-4. Voyez également Balbi, *Essai statistique sur le royaume de Portugal*, tome II, p. 229.

est bien plus grand que la Russie d'Europe, et ne renferme cependant guère plus de 500,000 à 600,000 habitans.

§ *Manières diverses d'évaluer les territoires de l'Amérique.* A propos de l'évaluation en lieues carrées des divers territoires de l'Amérique Méridionale, M. de Humboldt fait observer avec sa sagacité ordinaire que les résultats varient prodigieusement selon qu'on admet dans le calcul les pays soumis au régime des blancs (ainsi que cela se faisait autrefois), ou qu'on y joint, comme cela doit être, les portions encore désertes. Ainsi le Pérou entier, en l'étendant jusqu'aux limites portugaises, à 41,420 lieues marines carrées, tandis qu'en défalquant les pays sauvages et inconnus entre les frontières du Brésil et les rives orientales du Beni et de l'Ucayale, on ne trouve plus que 26,220 lieues carrées : on remarque une différence plus grande pour les Etats-Unis du Rio de la Plata. C'est d'après la même raison qu'on peut donner au Brésil 257,000 ou 118,000 lieues carrées, « selon qu'on calcule toute la surface du pays de-
« puis les côtes jusqu'aux rives du Mamorè et du
« Javary, ou qu'on s'arrête au cours des fleuves
« Paraná et Araguay, en excluant de l'*area* (sur-
« face du territoire) du Brésil la majeure partie
« des provinces du Mato Grosso, du Rio Negro
« et de la Guyane portugaise, trois provinces
« dépeuplées qui ont plus du tiers de l'étendue
« de l'Europe. Il résulte, ajoute le savant voya-
« geur, qu'il ne faudrait pas être surpris si dif-
« férens géographes qui calculeraient les surfaces
« avec une égale précision, et d'après des cartes
« suffisamment bonnes, trouvaient des résultats
« qui différeraient entre eux d'un quart, d'un

« tiers, et quelquefois même de plus de la moitié. »

§ *Limites.* Les limites du Brésil semblent avoir été posées par la nature elle-même : au nord, le fleuve immense des Amazones le sépare de la Guyane ; au sud, le Rio de la Plata devrait borner son territoire ; à l'est, l'Océan baigne ses côtes ; le Rio Paraguay, qui court du nord au sud, et la Madeira, qui se dirige du sud au nord, le séparent à l'ouest des nouvelles républiques. Il forme ainsi une péninsule dont l'isthme a quelques mètres de largeur, et gît entre les sources des Rios Aguapehi et Alegre, rameaux secondaires des deux fleuves que nous venons d'indiquer.

Tout le monde sait que la politique a changé déjà ces limites : en vertu du traité d'Utrecht, une partie de la Guyane française a été cédée au Portugal, et ce territoire peut être considéré comme faisant partie maintenant du Brésil ; les guerres qui ont eu lieu à Monte-Video, et qui se renouvelleront probablement encore, nous font voir pour la république de Buenos-Ayres les limites naturelles du sud comme valables en politique (1).

(1) Voici ce que dit à ce sujet M. de Humboldt, dans le 3^e volume de la partie historique de son *Voyage*, page 73.

« Les limites entre l'état de Buenos-Ayres et le Brésil ont éprouvé de grands changemens dans la *Banda oriental* (côté oriental) ou province Cisplatine, c'est-à-dire sur la rive septentrionale du Rio de la Plata, entre l'embouchure de ce fleuve et la rive gauche de l'Uruguay. La côte du Brésil, des 30^m au 34^m degré de latitude australe, ressemble à celle du Mexique,

Un grand voyageur fait assez comprendre l'extrême incertitude qui régné relativement aux véritables limites du Brésil, malgré les interminables opérations des commissions nommées à cet effet par les deux pays; et c'est avec raison qu'il dit, en indiquant les points en litige : « Tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour n'est regardé que comme provisoire. »

Négligeant donc quelques fractions qui, dans toute autre contrée, pourraient paraître d'une assez grande importance, nous dirons que sa longueur, du nord au sud, est de 694 lieues de 20 au degré (non plus de 25), à partir de la pointe Maguary, à l'entrée du Rio Para (15' sud), jusqu'à la pointe de Maldonado, dans le golfe du Rio de la Plata. Sa plus grande largeur de l'est à l'ouest peut être évaluée à 600 lieues depuis le cap Saint-Augustin (cabo S. Agostinho) jusqu'à la pointe Abunâ, sur les rives du Rio Madeira (1).

entre Tamiagua, Tampico et le Rio del Norte; elle est formée par des péninsules étroites derrière lesquelles sont situés de grands lacs et des marais d'eau salée (*laguna de los Patos*, *laguna Mirim*); c'est vers l'extrémité de la laguna Mirim, dans laquelle se jette la petite rivière de Tahym (lat. 32° 10') que se trouvaient les deux *Marcos* portugais et espagnols. La plaine entre le Tahym et le Chuy était regardée comme un territoire neutre. Le fortin (petit fort) de Santa Teresa (latitude 33° 50' 32"), d'après la carte manuscrite de don Josef Varela, était le poste le plus septentrional qu'avaient les Espagnols sur les côtes de l'Océan Atlantique, au sud de l'équateur. »

(1) Manoel Ayres de Casal et M. Casado Giralde.

§ *Relations avec les pays voisins.* On a déjà vu que, par sa position géographique, le Brésil se trouvait en rapports immédiats avec les Provinces-Unies de la Plata, le dictatorial du Paraguay, la république de Bolivia, la Colombie et les Guyanes, qui sont encore des colonies européennes. Ce vaste empire est maintenant en paix avec tous ses voisins. Toutefois, ses relations vers le sud, où les deux populations se touchent, peuvent être troublées à chaque instant, et l'on ne sait trop comment qualifier celles qui ont lieu avec le Paraguay, qui semble plutôt chercher à conserver son repos intérieur qu'à établir des relations amicales avec son puissant voisin. Le Brésil a toujours cherché à s'étendre au-delà du fleuve des Amazones, et l'on ne comprend pas trop pourquoi lorsqu'on songe à son immense étendue. On peut croire cependant que, dans cette direction, les divers établissemens appartenant à des puissances européennes maintiendront la paix, que les vastes solitudes du Mato Grosso assurent dans une autre direction avec les républiques limitrophes.

§ *Avantages et inconvéniens de la situation du Brésil.* Par sa position, le Brésil est admirablement situé pour servir de point de relâche aux navigateurs qui font le tour du monde, ou bien

adoptent le même nombre. L'on voit qu'ils n'admettent pas la Guyane et qu'ils basent leur calcul sur la lieue de 20 au degré. On a présenté deux évaluations, la première est destinée aux lecteurs français. Les évaluations de M. de Humboldt sont toujours de 20 au degré, à l'exception des calculs de l'essai politique sur la nouvelle Espagne.

à ceux qui se dirigent vers l'Inde ou vers la Chine; et cette position peut lui offrir d'immenses avantages commerciaux. Le climat, la configuration du sol donneront un immense développement à son agriculture, qui peut s'exercer et sur celles des régions du midi de l'Europe. Ses ports immenses assurent aux produits du bord de la mer une facile exportation; la direction des fleuves présente à l'intérieur des débouchés qu'un peu d'industrie doit accroître prodigieusement. Si jamais le Brésil manquait de bestiaux, les vastes pampas de Buenos-Ayres pourraient lui en fournir, de même qu'il pourra tirer un jour du Paraguay certaines productions que son territoire ne paraît pas apte à produire aussi facilement. Quant à ses rapports avec le Pérou, la Colombie, la Guyane, ils ne seront long-temps d'aucune conséquence; et il est difficile de prévoir quelles seront les divisions de ce vaste empire, lorsqu'ils existeront en pleine activité.

§ *Position politique du Brésil.* Un des inconvéniens politiques du Brésil, comme monarchie constitutionnelle, c'est d'être environné de républiques. Toutefois, jusqu'à présent, les résultats de ce voisinage n'ont pu avoir l'action directe prévue par quelques publicistes, et la minorité du fils de don Pedro laissera probablement long-temps encore les choses dans l'état où les a mises la dernière constitution.

§ *Géologie.* Il est presque impossible de déterminer d'une manière satisfaisante la géologie du Brésil; on sent qu'elle doit nécessairement offrir de nombreuses variétés. Toutefois, on reconnaît généralement dans les montagnes les formations

primitives, et surtout le granit. Au moyen d'une adjonction plus ou moins grande de mica; il se transforme en schistes micacés ou en gneiss. Sur la côte, le granit domine, et cela arrive surtout à Rio de Janeiro. En général, la terre dont le roc est recouvert et qu'exploite l'agriculture est une argile rouge; des dépôts considérables de sable et de terreau se sont formés, surtout, le long de la côte du nord, à l'embouchure des grands fleuves.

§ *Plaines ou bassins.* Le bassin central du Rio Negro et de l'Amazone est le plus grand des bassins de l'Amérique du Sud. C'est dans ces plaines humides que la végétation des tropiques développe sa plus grande activité. Bien différentes des llanos (plaines) de Venezuela ou du bas Orénoque et des pampas du Rio de la Plata, qui ne sont que des prairies couvertes de graminées, les plaines du Rio Negro et de l'Amazone sont couvertes d'immenses forêts. Une partie du bassin de l'Amazone, dirigée de l'est à l'ouest entre le 2^{me} degré nord et le 12^{me} degré sud, a 880 lieues de longueur; les collines du Rio Beni, qui approvisionneront un jour ce pays de sel, sont ridiculement travesties par quelques cartes en hautes Cordilières et Andes de Cuchao. Au nord, le bassin de l'Amazone n'est que d'un sixième plus petit que l'Europe entière, puisque son *area* est évalué à 244,000 lieues carrées. La partie du bassin de l'Amazone dirigée du sud au nord est la zone ou le détroit terrestre, comme l'a dit M. de Humboldt, par lequel communiquent, entre les 12° et 20° de latit. australe, les plaines de l'Amazone avec les pampas de Buenos-Ayres; les Andes forment le rivage occidental de cette zone; une

portion du contre-fort du Rio Beni, qui n'est qu'un élargissement des cordilières d'Apobamba et du Couzco, et tout le promontoire de Cochabamba, avancent vers l'est dans les plaines de l'Amazone : c'est surtout, ajoute notre savant voyageur, le prolongement de ce promontoire qui a fait naître le soupçon d'une liaison des Andes avec une série de collines que les Serras dos Parecis, la Serra Melgueira et la prétendue cordillère de San - Fernando, envoient vers l'ouest. Il est de la plus haute importance que les voyageurs examinent cette partie si peu explorée des frontières du Brésil et du Pérou.

§ *Montagnes.* Avant que M. de Humboldt fit paraître son savant ouvrage, c'était une erreur généralement accréditée que le système des montagnes du Brésil était lié à celui des Andes du Haut-Pérou. Ce groupe a été figuré jusqu'à présent d'une manière extrêmement imparfaite, puisqu'on a confondu des plateaux tempérés, et de véritables chaînes de 300 à 500 toises de hauteur, avec des pays excessivement chauds, n'offrant que des rangées de collines diversement groupées. C'est à peu près entre les 18° et 28° de latit. australe qu'est située la région vraiment montueuse du Brésil; on peut supposer qu'elle ne s'étend pas, entre les provinces de Goyaz et du Mato Grosso, au-delà de 53° de longitude à l'ouest du méridien de Paris. On voit que ces limites sont plus étroites qu'on ne le croyait généralement.

Si l'on oppose le système des montagnes du Brésil à celui des autres portions de l'Amérique Méridionale, on voit que dans un espace de 360 lieues de longueur, il correspond géognostique-

ment par sa forme et par sa position aux Andes du Chili et du Pérou : c'est entre les parallèles de 15° et 22° que se trouve sa partie la plus considérable; elle est alors opposée aux Andes du Potosi et de la Paz, mais sa hauteur moyenne est cinq fois moins grande, comme le fait observer M. de Humboldt. La direction principale des chaînons brasiens (1), là où ils atteignent quatre à cinq cents toises d'élévation, est du sud au nord et du sud-sud-ouest au nord-nord-est. Tout en s'abaissant, ils s'élargissent considérablement vers l'ouest entre les 13° et 19°. Ce qui a fait croire que le système du Brésil était lié à celui des Andes du Haut-Pérou, c'est que l'élargissement occidental du groupe brasiens, ou plutôt les ondulations des Campos Parecis, correspondent aux contre-forts de Santa - Cruz de la Sierra et du Beni, que les Andes envoient vers l'est.

Examinons plus en détail ce système de montagnes si mal connu jusqu'à présent. Cette chaîne du littoral, qu'on désigne ordinairement sous le nom de *Serra do Mar*, s'étend à peu près parallèlement à la côte au nord-est de Rio de Janeiro; on le voit s'abaisser beaucoup vers le Rio Doce, et elle se perd à peu près complètement à Bahia, par les 12° 50' de latit. C'est de la Serra do Mar que faisait partie le fameux Monte Pascoal, aperçu par Pedralvez Cabral lorsque les courans de l'ouest le poussèrent vers la côte. Au Brésil, on désigne également cette chaîne du littoral sous le

(1) On dit *brasilien* et *brésilien*; le premier mot est plus en rapport avec l'étymologie portugaise.

nom de *Serra dos Orgãos* (montagnes des Orgues), qu'elle porte principalement dans les environs de Rio de Janeiro, et de *Serra dos Aymores* (montagnes des Indiens Aymores), qui semble lui appartenir plus spécialement dans le voisinage du Rio Doce. La Serra do Mar suit la côte derrière l'île Sainte-Catherine jusqu'à Torres (latit. 29° 20'), et, après avoir tourné à l'ouest, elle forme un coude et se dirige par les Campos de Vacaria, vers les rives du Jacuy, comme s'en est assuré M. Auguste de Saint-Hilaire.

Il y a une autre chaîne à l'est de la chaîne du littoral; c'est la plus considérable de toutes; c'est celle que le savant Eschwege considère comme la charpente *osseuse* des montagnes du Brésil, et qu'on désigne sous le nom de *Serra do Espinhaço*. Elle se perd vers le nord par le 16° degré de lat.; dans cette direction, elle est éloignée de plus de soixante lieues de la côte de Porto Seguro; il en est tout différemment vers le sud: dans cette direction, elle se rapproche tellement de la Serra do Mar, qu'elle se confond presque avec elle dans le nœud de la *Serra de Mantiqueira*. La Serra do Espinhaço atteint sa plus grande hauteur entre les 18° et 21°. Ses points culminans dans la province de Minas Geraes sont l'Itambé. 932 toises.

La Serra da Piedade, près Sabará . 910

L'Itacolumi, proprement Itaconu-
mi. 900

Le Pico d'Itabira. 816

Les Serras de Caraça, d'Ibitipoca et de Papagayo (dont je n'ai pu me procurer l'évaluation positive).

M. de Humboldt, à qui nous empruntons ces détails, dit que M. Auguste Saint-Hilaire a senti

un froid très vif au mois de novembre (saison chaude) dans toute la cordillère de Lapa, depuis Villa do Principe jusqu'au Morro de Gaspar Soares. Le savant voyageur ajoute avec raison que la capitale du Brésil est située à l'endroit où les deux chaînes sont le plus rapprochées et où elles sont presque liées à l'est de la Serra de Mantiqueira, sinon par une véritable chaîne transversale, du moins par un terrain montueux.

Il est prouvé aujourd'hui que c'était une erreur de croire qu'il existait dans le Mato Grosso une cordillère centrale plus élevée que celle de Villa Rica ou Espinhaço.

Sur les frontières de Minas Geraes et de Goyaz, on ne trouve qu'un simple groupe de montagnes, dont les points culminans n'atteignent, à quelques exceptions près, que 300 à 400 toises. Ce sont les Serras de Canastra, au sud-ouest de Paracatu, et da Marcella (lat. $18^{\circ} 11'$ et $19^{\circ} 10'$); et plus au nord, les Pyrineos (terme brésilien traduit quelquefois par le mot Pyrénées), dirigés de l'est à l'ouest (lat. $16^{\circ} 10'$ entre Villa Boa et Meia Ponte): c'est ce groupe que M. d'Eschwege désigne sous le nom de *Serra dos Kerentes*.

Au nord des villes de Guyaba et de Villa Bella (lat. 13° - 14° ; long. 58° - $62^{\circ} 11'$), se trouvent les Serras ou Campos Parecis, auxquels une tribu sauvage a imposé son nom. Les dessinateurs de cartes ont conservé l'habitude d'en exagérer la hauteur. Les Campos Parecis, entièrement dépourvus de végétation, sont de vastes plateaux arides dans lesquels se rapprochent les sources des affluens du Topayos, de la Madeira et du Paraguay, M. de Humboldt pense qu'on ne doit

pas encore accorder beaucoup de confiance aux cartes manuscrites qui figurent, à l'ouest de Villa Bella, la Serra da Malguerra ou *dos Limites*, entre le Guapore et le Baures; la Serra Baliza, entre le Baures et l'Alegre; et la cordillère de San-Fernando, entre les Missions anciennes de San-Juan Bautista, et de San-Iago (lat. 16°-20°). Avancé dans les provinces des Chiquitos jusqu'à 64° 112 de long., et s'avancé à quarante lieues de distance du contre-fort des andes de Santa-Cruz de la Sierra, une partie du territoire occupée par ces montagnes doit être encore regardée comme une *terra incognita* (terre inconnue), qui attend les observations du géographe voyageur.

Nous ne terminerons pas cet article sans indiquer la hauteur que M. d'Eschwege assigne aux plus hauts sommets des différentes chaînes du Brésil

<i>Serra do Mar</i> (chaîne du littoral, à peine,	660 toises.
<i>Serra do Espinhaço</i> (chaîne de Vil- larica)	950
<i>Serra dos Vertentes</i> (groupe de Ca- nastra et des Pyrénées brasi- liennes	450

§ *Côtes.* M. le contre-amiral Roussin a remarqué avec juste raison que depuis Sainte-Catherine jusqu'à Maranham la côte du Brésil est comme enveloppée de deux ceintures de haut-fond, qui, sauf quelques intervalles, se prolongent sur toute son étendue, et semblent avoir pour objet de la garantir de l'impétuosité des vagues dont son rivage est sans cesse frappé.

Plusieurs grands ports, parmi lesquels nous

indiquerons ceux de Porto Seguro, dos Ilheos, de Camamu, de Pernambuco, de Parahyba, de Rio Grandé, ne sont que des brèches de ce rescif.

L'aspect des côtes n'est point le même sur toute leur étendue; les terres sont élevées depuis Sainte-Catherine jusqu'au cap Frio, et M. Roussin dit qu'on peut les apercevoir de dix-huit lieues par un beau temps. L'attérage exige des précautions sur plusieurs autres points. Depuis Porto Seguro jusqu'au cap Saint-Augustin la côte est souvent d'une médiocre hauteur, elle est fort basse ou de médiocre élévation depuis Olinda jusqu'au Maranhão.

§ *De la sonde et du secours qu'on en peut obtenir.*
M. le contre-amiral Roussin dit que les avertissemens qu'on en peut tirer dépendent de la position où l'on est par rapport au continent. Les grandes profondeurs qui règnent à peu de distance du rivage et en exceptant les Abrolhos, depuis Sainte-Catherine jusqu'à Olinda, rendent ces avertissemens d'un faible secours. Sur la côte orientale la sonde rapporte 77 brasses à dix-huit lieues vers le sud-est de l'entrée de Rio de Janeiro, et plus de soixante brasses encore à sept lieues du cap Frio; à huit lieues seulement vers le sud-est du cap San-Antonio de Babia, on n'a pas trouvé le fond à 200 brasses, ni même à douze cents au sud de ce cap; bien qu'à quatre, plus à l'ouest et au nord, il n'y ait que 20 brasses d'eau. On n'a pas le fond encore à 120 brasses sous les parallèles de Pernambuco et d'Olinda(1). Une notable différence se fait bientôt sentir

(1) « L'on trouve 50 brasses à 10 lieues dans l'est

quand on avance vers le nord, puisque sous le méridien de Maranham, d'une à vingt lieues de terre, on ne trouve que de 4 à 30 brasses d'eau. Alors la sonde peut devenir d'un très grand secours.

§ *Vigies* (rocher ou bas-fond signalés aux marins.). Sur les côtes du Brésil, il n'y en a que deux; la première est, dit-on, par les $55^{\circ} 41' 20''$ de latitude sud, et $47^{\circ} 19'$ de longitude ouest de Paris, dans les parages de Sainte-Catherine (1);

« de l'embouchure Rio San Francisco. Enfin, sur
« toute la côte qui s'étend au nord jusque proche de
« Pernambuco, on ne trouve pas moins de trente à
« quarante brasses à neuf ou dix lieues du rivage; et
« à moins du double de cette distance, sous les pa-
« rallèles de Pernambuco et d'Oliuda, on n'a pas le
« fond à 120 brasses.

« Entre Amufadas et Jericacoara, et vis-à-vis le pe-
« tit village de Caracu, il y a une certaine étendue de
« côte que les grands bâtimens ne doivent pas appro-
« cher de plus de dix milles. Ils éviteront par là le banc
« de Caracu, sur lequel on ne trouve que de quatre à
« vingt-cinq pieds d'eau, sur une étendue de trois
« lieues du nord au sud. La profondeur augmente après
« l'avoir passé, et l'on peut se rapprocher à cinq ou
« six milles de la côte; mais elle reste assez faible
« jusque sous le méridien de Maranham, pour que,
« d'une à vingt lieues de terre, on ne trouve que de
« quatre à trente brasses d'eau, et par conséquent
« pour que la sonde puisse indiquer très-utilement le
« voisinage de la terre. »

(1) « A 35 l. dans le sud, 114 sud-est de la pointe
« sud-est de l'île Saint-Sébastien, et à 72 lieues dans
« l'est, 29° nord de la pointe nord-est de l'île Sainte-
« Catherine. »

la seconde; désignée sous le nom de Manoel Luiz, est située presque directement sous le méridien du fort Santo-Antonio da Barra, à Maranh; elle a causé de nombreux naufrages; lat. $0^{\circ} 51', 25''$ S., long. $46^{\circ} 34' 56''$ O.

M. Roussin parle d'un autre groupe de rochers à environ 7 lieues au nord de ceux qu'il a reconnus.

§ *Courans*. Ils doivent leur force et leur direction aux vents dans ces parages; ils ne sont pas aussi invariables qu'on l'a prétendu. D'après les observations du savant navigateur qui nous sert de guide, on peut évaluer leur vitesse moyenne sur la côte, depuis Sainte-Catherine à Pernambuco, à 6 dixièmes de mille par heure dans les deux moussons: mais cette vitesse, modifiée par différentes causes, n'est point exactement la même sur toutes les parties de la côte, et ce n'est, à ce qu'il paraît, qu'à partir de Pernambuco, et en suivant la terre dans le nord, que les courans peuvent avoir une influence réelle sur la navigation.

FLEUVES ET RIVIÈRES.

§ *Considérations générales*. Comme nous l'avons déjà fait observer, le Brésil offre un des plus beaux systèmes connus de navigation intérieure. Quand on se rappelle que le fleuve des Amazones communique avec l'Orénoque par le Rio Negro et le Cassiquiare, et qu'un jour le grand fleuve pourra communiquer lui-même avec le Rio de la Plata, l'esprit demeure étonné de cette multitude de canaux, intérieurs qui éviteront aux hommes d'immenses travaux, et qui, par des routes faciles, amèneront le commerce et l'agri-

culture des contrées centrales au plus haut degré de prospérité. Mais avant ce moment que d'efforts à faire, que de rochers obstruant le lit des fleuves à briser, que de portages à faciliter en ouvrant des routes locales! combien il est nécessaire de déblayer le lit des petites rivières de troncs d'arbres qui y sont amoncelés depuis des siècles (1). Ceci est l'affaire de l'industrie et du temps. Voyons ce qu'a fait la nature.

Rio das Amazonas (2), rivière des Amazones, désignée dans les anciennes cartes sous le nom d'Orellana, On l'appelle également *Rio Maranhão* dont nous avons fait Maragnon ou Maragnan; mais il ne reçoit ce nom qu'au confluent de l'Ucayale et du Tanguragua. Selon Ayres de Casal, quelques indigènes le nommaient *Guiana*. Le premier Européen qui l'ait exploré, Orellana, affirma qu'on trouvait sur ses bords des femmes belliqueuses armées d'arcs il n'en fallut pas davantage pour renouveler l'antique tradition des femmes du Thermodonte. Un célèbre voyageur a remarqué avec beaucoup de raison que les voyageurs du seizième siècle avaient une singulière propension à retrouver dans le Nouveau-Monde les fables antiques de la Grèce; du reste, un récit semblable à celui que rapporte Orellana fut fait à M. de La Condamine, et l'on peut ad-

(1) Comme cela arrive, par exemple, dans le détroit de Puhassu, qui fait communiquer le Rio Pardo avec le Jiquitinhonha, à quelques lieues de l'embouchure de ces deux fleuves.

(2) Les Brésiliens lui donnent ce nom jusqu'à l'embouchure du Rio Negro; de là en haut, ils l'appellent *Rio dos Solimões* (rivière des Poisons.)

mettre l'hypothèse indiquée par M. de Humboldt, que des femmes indiennes, lassées du joug des guerriers, se seraient soustraites à leur pouvoir pour mener une vie errante et belliqueuse sur les bords du grand fleuve.

Le fleuve des Amazones prend ses sources à la pente occidentale des Andes, par les 4° 42' de latitude N. et les 97° 28', de longitude occidentale (1).

Cependant, en comparant l'opinion des géographes, il est difficile de ne pas avoir quelque incertitude sur sa véritable source. M. Ayres de Casal affirme que c'est le Tanguragua, et que le Tanguragua naît dans l'intendance de Tarma; d'autres se décident pour l'Ucayale. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces deux torrens en se réunissant forment le grand fleuve. M. Lister Maw, qui en 1829 a descendu la rivière des Amazones depuis le confluent Guallaga (2) jusqu'à son embouchure, ne nous semble point éclaircir complètement la question. M. Adrien Balbi n'hésite pas à regarder le Beni ou Paro, qui, après sa jonction avec l'Apurimac, forme l'Ucayale, comme le véritable Maragnon; c'est pourquoi, sans nous arrêter plus long-temps à une question de détail qui n'est point du ressort de ce livre, nous empruntons au traité du savant Balbi une page où

(1) Voyez l'*Atlas d'Amérique* publié par M. Buchon, *Carte des principales rivières du globe*.

(2) Nous croyons devoir rappeler ici que La Condamine, auquel on doit la première carte supportable du cours de l'Amazone, entra à 80 lieues environ au-dessus du confluent de la rivière Guallaga ou Hualaga.

le cours de l'Amazone nous semble plus clairement indiqué qu'il ne l'avait été jusqu'à présent :

« L'Amazone vient de la république de Colombie, traverse de l'ouest à l'est la vaste province du Pará, et, après avoir arrosé les villes ou bourgs d'Oliveira, Obidos ou Pauxis, Santarem, Almerim, Curupa et Macapa, il entre dans l'Atlantique; ses principaux affluens à la droite sont : le Javari, qui vient du Pérou et sépare cette république de l'empire du Brésil; il passe par Borba; le Jutay ou Hyatahy; le Jurna ou Hyarua; le Téfé ou Jépé, qui passe par Ega; et le Purus : tous ces affluens viennent de la république du Pérou et arrosent les solitudes encore peu connues de la comarque du Rio Negro, dans la province du Pará; la Madeira, qui vient des républiques de Bolivia et du Pérou; elle traverse la comarque du Rio Negro, où elle passe par Borba (1); elle est grossie par le Guaporé, qui des-

(1) J'ajouterai que cet immense tributaire de l'Amazone prend son nom des troncs d'arbres énormes que roulent ses eaux lors des crues. Les indigènes le nommaient Cayari à son embouchure. La Madeira reçoit un grand nombre de tributaires considérables; mais son cours est quelquefois interrompu par des cascades. Le saut de Theotonio présente une réunion de roches ayant 26 pieds de hauteur. Quatre issues différentes divisent les eaux de la Madeira en autant de canaux; celle de S. Antonio, par les 8° 88' de lat., forme trois canaux. De la cascade de S. Antonio jusqu'à l'embouchure de la Madeira, on compte plus de trente îles, ayant d'une lieue jusqu'à trois de longueur, et couvertes, pour la plupart, de superbes forêts. La

ceud des Campos Parecis, et passe peu loin du Mato Grosso ou Villa-Bella et par le fort do Principe da Beira; le Topayos nommé Juruéna ou Jarena, dans la partie supérieure de son cours; il naît dans les Campos Parecis, dans la province du Mato Grosso, la parcourt du nord au sud ainsi que celle du Pará; c'est dans cette dernière qu'il baigne l'aldea (ou village) des Mundrucus, Pinhel, Aveiro et Alter-do-Chão; l'Arinos, à la droite, est son principal affluent; le Xingu qui prend sa source dans la partie orientale du plateau des Campos Parecis, traverse le pays des Bororos et de plusieurs autres nations indépendantes, dans la province du Mato Grosso, arrose celle du Pará, et baigne dans cette dernière Souzel et Pombal.

« Les principaux affluens à la gauche de l'Amazone sont l'Iça ou Putumayo, et le Yapura ou Caqueta, qui viennent de la république de Colombie; et le Rio Negro, qui est le plus considérable de tous ces affluens. On s'accorde maintenant à placer sa source dans la Serra de Tunuhy, dans la république de Colombie où il passe par San Carlos; ensuite il entre dans l'empire du Brésil où il traverse du nord-ouest au sud-est la vaste comarque du Rio Negro en baignant Thomar, Barcellos, Moura et Barra do Rio Negro; il est grossi à la gauche par le Cassiquiare, bras de l'Orénoque qui vient de la Colombie, et par le Rio Branco, qui traverse du nord au sud la comarque du Rio Negro; enfin le Rio Trombetas

Madeira se jette dans l'Amazone par 5° de lat., après un cours de 400 lieues.

et l'Anaurapara qui descendent du versant méridional de la Serra de Tumucumaque, et traversent la comarque du Pará. »

Le *Maranham* ou Maranhão proprement dit, qu'on désigne aussi sous le nom de Miarim ou Meari dans la partie supérieure de son cours. C'est après avoir reçu les eaux du Xingu qu'il se dirige vers le nord-est à la distance de quarante lieues; sa largeur augmenté prodigieusement en s'approchant de l'équateur; quand il s'est réuni au Tucantins, il se jette dans la mer par une embouchure qu'on évalue à 7 ou 8 lieues, mais qui prend 50 lieues depuis la pointe de Tigioca jusqu'à Macappá, en observant toutefois que dans cette distance se trouve l'île de Marajó (1).

Tucantins (Tocantin ou Pará). La source principale du Tucantins est, selon Casal le Rio Urubú, qui prend naissance à la base méridionale de la Serra Doirada, à peu de distance de la capitale de Goyaz; ses principaux tributaires sont le Paranatinga et le Canabrava. M. Balbi dit que ce grand courant forme, dans la province de Goyaz, la grande île Santa-Anna, passe par Almeida, traverse ensuite la partie orientale du Pará, et, qu'après y avoir baigné Villa Viçosa, ou Cameta et Pará ou Belem, il entre par une large embouchure dans l'Océan. Le Tapijuru, canal très étroit du côté de l'Amazone, fait communiquer ce fleuve avec le Tucantins. M. Warden dit avec raison que les navires qui partent de Macappá pour remonter le Maranham passent par le Tu-

(1) Ceci réduit, comme on le voit, de 80 lieues, l'étendue admise par les anciens géographes.

cantins, pour éviter les grands courans et gonflement extraordinaire du fleuve désigné sous le nom de *Póróróca*. La marée se fait sentir dans le Maranham jusqu'à la ville d'Obydos, à plus de 150 lieues au-dessus de Macappá.

Rio Araguay ou *Araguaya*. Il prend naissance dans la province de Goyaz, à laquelle il sert de limite occidentale durant presque tout son cours; on croit que sa source est le Rio Bonito, qui a ses sources dans le voisinage de l'Hypiaughuhy : ses principaux tributaires sont les Rio Claro, Vermelho, Crixá. C'est à environ dix lieues de son confluent avec cette rivière qu'il se divise en deux bras et forme l'île de Santa - Anna ou do Bannanal, qui a environ 60 lieues de longueur. L'Araguay perd son nom dans le Tucantins.

En nous avançant toujours du nord au sud, après ces grands fleuves, nous dirons peu de choses de l'Itapicurú, qui descend de la serra de ce nom, et qui se jette dans la baie de San-Jozé. Le Parnahyba nous arrêtera davantage; car il est considéré comme un des cinq grands fleuves du Brésil.

Le *Parnahyba* ou *Paranahyba* est formé, dans le Piauhy, par trois torrens du même nom, qui naissent à la base ou dans le voisinage de la montagne, servant de limites à la province au sud-ouest. Après un cours assez étendu, le Parnahyba se jette dans la mer par six embouchures formées par cinq îles de diverses grandeurs, qui ne sont jamais submergées; le bras principal est désigné sous le nom d'Hyguarassu; les autres reçoivent la dénomination de Barra Velha, Barra do Meio, Barra do Caju, Barra das Cannarias,

et Tutoya. Le Parnahyba, qui reçoit des embarcations considérables jusqu'au Rio das Balsas, est navigable pour les canots presque jusqu'à ses sources.

Viennent ensuite le Seara ou Ciará, dont le cours est très borné; l'Iguaribe ou Jaguaribe (rivière des Jaguars), qui, bien qu'on le considère comme le plus grand fleuve de Seara, n'a qu'un cours très-peu considérable.

Rio Grande do Norte (autrefois Potengy). Il prend sa source au centre de la province de Rio Grande do Norte, et se perd dans la mer à 4 lieues au S. du cap de Saint-Roch. Les embarcations de 150 tonneaux remontent à 21 lieues de son embouchure.

Le Parahyba do Norte. Il a ses sources dans le district des Cayriris Velhos, à la base de la montagne Jabitacá; il coule à l'est-nord-est, et il n'est profond que dans le voisinage de l'Océan, où il se décharge par deux embouchures que divise l'île de San-Bento, à laquelle on accorde une demi-lieue d'étendue. Sa navigation haute est difficile, ou plutôt il ne coule qu'à l'époque des pluies, à cause de l'aridité du terrain.

Rio San-Francisco. Il a ses sources dans les montagnes de Canastra (Minas), environ par les 20° 40', coule d'abord du sud-ouest au nord-ouest, et ensuite à l'est, quand il se dirige vers la mer, par les provinces de Bahia et de Pernambuco. La navigation de ce fleuve important est divisée en deux : *navegação de cima* (navigation d'en haut), *navegação de baixo* (navigation du bas). La première cesse à l'aldée (village) de Vargem Redonda, où les berges du fleuve commencent à se rétrécir, et où l'on voit se former plusieurs

tascades, dont la plus célèbre et la plus grande est celle de Paulo Affonso : durant l'été, il y a moyen de passer entre ces chutes. A l'embouchure du Rio Jacaré (rivière au caïman), les rochers cessent.

Le lit du San-Francisco, dans ces parages, est semé de récifs qui offrent l'aspect d'un magnifique aquéduc qu'on aurait démoli. Bientôt le fleuve, commençant à s'élargir, forme une multitude d'îles, couvertes d'oiseaux aquatiques, dont le nombre est prodigieux. Ces îles fertiles sont submergées pendant les crues. Le Rio San-Francisco, si profond dans l'intérieur, cesse de l'être en arrivant à la mer ; il se jette dans l'Océan par deux embouchures inégales : celle du nord, qui est la principale, a une demi-lieue de largeur, et si peu de fond, que les embarcations un peu considérables, telles que les *sumacas*, n'entrent qu'avec la marée haute, et attendent aussi les marées les plus grandes pour sortir. La navigation haute se fait au moyen d'embarcations désignées sous le nom d'Ajojós : ce sont deux canots, ou même plus, amarrés par une traverse qui les joint. Le San-Francisco est abondant en poisson de toute espèce, et surtout en piranhas.

Le Rio *Itapicurú*, nommé également Jacobina, ou Rio do Peixe, traverse le nord de la province de Bahia. Le Paragassú baigne également cette province, et, après avoir arrosé la jolie ville de Cachoeira, se jette dans l'immense baie de San-Salvador. Le Rio das Contas, autrefois Jussiapé, qui descend de la Serra das Almas, et baigne le district d'Ilheos avant de se jeter dans l'Océan, vient ensuite ; puis on rencontre le Rio Pardo, qui prend ses sources dans Minas Geraes (Serra d'Espinhaço)

et se jette dans la mer non loin du Belmonte ou Jiquitinhonha, dont il peut faire éviter la barre dangereuse (élévation des eaux à la rencontre des flots de la mer avec ceux du fleuve).

Rio Jiquitinhonha ou Belmonte (1). Ce fleuve est célèbre par la quantité de diamans qu'il renferme. Il a ses sources dans le Serro do Frio, province de Minas-Geraes; il reçoit plusieurs rivières peu considérables, et son cours est fréquemment interrompu par des rapides, qu'on peut cependant surmonter; il n'en est pas de même du Salto Grande, où nécessairement il faut changer de canots, parce que le fleuve forme trois cascades assez considérables: un canal obvierra probablement un jour à cet inconvénient. Après avoir reçu l'Hottinga et le San-João, le Jiquitinhonha se dirige au nord-est, et sépare la province de Porto Seguro de celle de Bahia; en s'avancant vers l'Océan, il prend le nom de Belmonte, qu'il conserve jusqu'à la mer. Le Jiquitinhonha est appelé à jouir d'immenses avantages en raison de l'admirable fertilité de ses bords, et plus encore à cause des moyens de communication qu'il offre avec l'intérieur. La nature semble avoir prévu tous les obstacles, et s'être plu à fournir tous les moyens de les surmonter. La barre du Belmonte est dangereuse, et les embarcations éprouvent de grandes difficultés lorsqu'on remonte le fleuve en franchissant son embouchure. Le détroit de *Pahassu* obvie à cet inconvénient: son cours est

(1) Il y a peu de noms de fleuves, dans l'Amérique, dont l'orthographe ait autant varié. Voyez Aug. Saint-Hilaire, Ayres de Casal et Casado Giraldes.

d'environ trois lieues, et il fait communiquer le Belmonte avec le Rio Pardo, dont la barre est excellente. Le Puhassu cesse d'être navigable lors des sécheresses, mais il ne faudrait que quelques travaux pour le rendre en tout temps à sa véritable destination. Les deux fleuves qu'unit le Puhassu offrent donc, en petit, le phénomène qu'a constaté M. de Humboldt, et qui nous montre l'Orénoque, ainsi que l'Amazone, unis par le Cassiquiare.

Rio Doce. Il prend naissance dans le centre de Minas Geraes, et sépare la province de celle d'Espírito Santo; dans l'espace d'une lieue, il forme trois rapides (espèce de courans), connus sous le nom d'*Escadinhas*; ils n'empêchent sa navigation que durant la sécheresse. Le Rio Doce se jette dans l'Océan.

Rio Parahyba. Ce fleuve prend naissance dans la province de Rio de Janeiro; il donne son nom à l'un de ses districts, arrose une partie de la province de San-Paulo, et, après avoir reçu un grand nombre de ruisseaux et de petites rivières, va se jeter dans l'Océan.

Le *Rio de Tieté*, appelé autrefois Anhemby, du nom d'une tribu indienne; il prend sa source à environ 20 lieues de la ville de Saint-Paul, et, après un cours assez étendu, il s'unit au Jacaré-Pipira, qui est formé par les eaux du Mugy, qu'on voit naître dans les Mantiqueira. Le Tieté se jette dans le Paraná: on compte 70 lieues de Porto Feliz à l'embouchure du Piripira, et autant de ces parages au confluent du Paraná.

Rio Pardo (fleuve jaune). Cet affluent du Paraná a ses sources dans la comarca (ou comarque, espèce de division correspondant à peu près à

notre mot département) de San João del Rey; après avoir traversé une étendue de terrain considérable, en se dirigeant au couchant, et après avoir reçu l'Araquara, il se jette dans le Paraná.

Le *Rio Grande de San Pedro*, désigné également sous le nom de Rio Grande do Sul, ne mérite pas, pour ainsi dire, le nom de fleuve, puisque ce n'est que le canal par lequel les lagunes dos Patos et Mirim communiquent avec la mer.

Ce serait sans doute ici l'occasion de parler du majestueux Paraná ou Paranná, qui prend naissance dans Minas Geraes; mais, comme il forme avec l'Uruguay le Rio de la Plata, nous en réservons la description pour l'article consacré aux Provinces-Unies de la Plata et du Paraguay.

§ *Lacs*. On compte au Brésil quelques lacs d'une grande étendue, et il est infiniment présumable qu'il en existe plusieurs dans les vastes provinces du Pará, du Mato Grosso et de Goyaz, qu'on n'a point encore visités, ou qui sont fort mal désignés sur les cartes. D'ailleurs, de même que ce fameux lac Parima, dont l'existence est tour à tour niée ou affirmée, il y en a probablement plusieurs qui sont le résultat momentané des crues de certains fleuves ou de l'abondance des pluies. Néanmoins, nous indiquerons ici les principaux, avec leur étendue approximative, en nous avançant du sud au nord. Pour commencer par les plus considérables (*Lagoa dos Patos*, lac des Canards ou plutôt des Indiens, désignés sous le nom d'Indios Patos) (1) : c'est le plus grand de

(1) C'est du moins l'opinion de M. Ayres de Casal, il dit que le lac dos Patos a pris son nom d'une nation in-

tous ceux qu'on connaît au Brésil : il a 45 lieues de longueur du nord-est au sud-est, parallèlement à la côte ; on évalue sa plus grande largeur à 10 lieues. Il y a fond pour des navires d'un port moyen : on a signalé dans son étendue quelques bancs dangereux. Ses eaux sont salées vers la partie méridionale. C'est dans ce lac que viennent se jeter presque tous les torrens qui arrosent la partie septentrionale et la partie orientale de la province. Leurs canaux principaux sont : l'embouchure du Jacuhi, au nord, et celle du Rio San-Gonçalo, au sud.

Le lac *Mirim* (1), qui prend ce nom comparativement à la grandeur de l'autre, a 26 lieues de longueur sur 7 ou 8 dans sa plus grande largeur ; il se prolonge avec la côte et se jette dans celui dos Patos, par un canal de 14 lieues de longueur, large, navigable et pittoresque. C'est le Rio San-Gonçalo, dont il a déjà été fait mention.

Le *Saboyaty*, le *Chuy*, le *Piratinim* sont tributaires de ce lac ou du San-Gonçalo. Viennent ensuite le *Pellotas*, le *Camapuan*, le *Palmares*, le *Capibari*, dont on peut voir la description dans la *Corografia Brasilica*, de même que celle du lac da Serra ou dos Barros, qui a 5 lieues de longueur sur une ou deux de largeur. Le long de la côte, depuis le cap de Sainte-Marie jusqu'à l'endroit appelé *Castilhos Pequenos*, il y a différentes lagunes dans le voisinage de la mer.

Le lac da *Mangueira*, qui a 23 lieues de lon-

connue aujourd'hui. On écrit sur les cartes espagnoles *lagoa de los patos*.

(1) *Mirim*, comme je l'ai déjà fait observer, veut dire *petit* dans la langue des indigènes.

gueur et presque toujours une de largeur, se prolonge dans l'intervalle qui existe entre le lac Mirim, où il se jette vers l'extrémité septentrionale.

L'*Ararurama*, qui est séparé de la mer, appartient au district du cap Frio; il a six lieues de long sur deux et demie de largeur.

Lagoa Feia (le Vilain Lac), qu'on remarque dans la province de Rio de Janeiro, peut avoir six lieues de long sur quatre de large.

Le lac *Sequarema* appartient à la même province; quoique séparé de la mer, ses eaux sont salées et poissonneuses: deux lieues de long sur une de large.

Le lac *Juparanam* appartient à la province de Porto Seguro, et il a quatre lieues de circuit.

Le *Jiquibá*, qu'on voit dans la province de Pernambuco, gît au nord-est de Cururipe; il a deux lieues de long sur une de large.

Le *Manguaba* appartient à la même province; il est divisé en deux parties, connues sous les noms *das Lagoas do Norte* et *do Sul*; sa longueur est évaluée à douze lieues, tandis qu'il n'en a qu'une de large.

Lagoa do Velho, le *Jaguaracú* (Jagouarassou) et le *Camupurim* appartiennent à la province de Siará. Comme nous l'avons dit, on n'a rien de bien positif sur ceux du Pará et de l'intérieur, à moins qu'on ne cite le grand lac de Saracá, qui est situé à neuf lieues du Maranhão, et qui communique avec ce fleuve par six canaux. (Voy. pour les baies et pour les ports la description des villes).

§ *Climat*. Dans cette vaste étendue de territoire il y a nécessairement une extrême variété de climats. La grande inégalité des hauteurs du sol

s'oppose à des observations thermométriques assez nombreuses, pour en conclure des moyennes. On peut dire cependant que, sur le littoral, la température ordinaire est de 19 à 20 degrés de Réaumur vers midi, en admettant quelques modifications, selon les localités (1). Ainsi, tandis qu'il n'y a guère que 20° et 112 à Bahia, la chaleur s'élève quelquefois à Rio de Janeiro jusqu'à 26 et 27°. L'hiver est assez rigoureux dans les provinces méridionales et dans quelques portions de l'intérieur, et il gèle même à Rio-Grande de San-Pedro et à Sainte-Catherine. Il faut avouer cependant que, pour un Européen, cette température n'a rien de désagréable, et que les chaleurs qui règnent le long de la côte orientale ne sont jamais assez fortes pour jeter dans cet état d'accablement qu'on éprouve sous les mêmes latitudes dans d'autres pays intertropicaux. Le climat des parties élevées de Rio de Janeiro est délicieux, et celui de San-Salvador est peut-être encore plus doux.

§ *Saisons.* On peut les réduire à deux : la saison

(1) Quand on jette un coup d'œil sur la disposition géographique du Brésil, une chose s'offre naturellement à la pensée : c'est que cet immense territoire forme six divisions présentant un climat et un aspect pittoresque différens. Ce sont les régions du fleuve des Amazones, du Paraguay ; du Paraná, de la côte du sud, du San Francisco et du Parahyba ou de la côte du nord. Il faut remarquer néanmoins que les trois premières n'appartiennent pas entièrement au Brésil. On trouvera cette pensée curieuse développée dans le beau Voyage pittoresque au Brésil de M. Rugendas ; elle sert en quelque sorte de base à ses considérations sur le paysage.

sèche et la saison des pluies. Elles concordent à peu près avec la mousson du nord et la mousson du sud. C'est vers la fin de septembre que commence la saison sèche sur toute la côte orientale : elle finit en février. C'est comme on le voit, une durée de cinq mois. Mai, juin, juillet, août et une partie de septembre, forment la saison pluvieuse dans toute l'acception de ce mot ; car on ne peut pas complètement l'appliquer aux mois intermédiaires qui participent des deux saisons : mais, comme le dit fort bien un célèbre navigateur, il ne faut envisager les divisions que nous avons indiquées que comme une généralité. La diversité des expositions, le voisinage des montagnes, les divers degrés d'élévation du sol, donnent lieu à des circonstances météorologiques, qui modifient singulièrement la saison régnante. Durant la saison sèche, il y a de fréquens orages vers le coucher du soleil, auxquels succède un temps serein. A Rio de Janeiro, ils ont lieu de novembre à mars. On a remarqué que les maladies avaient d'autant plus d'intensité qu'il y avait moins de tonnerre, lors du passage du soleil à l'équinoxe. Des brumes fréquentes et une humidité qui détériore tout marquent les mauvais mois de la saison pluvieuse. Il pleut davantage aux époques de nouvelles et pleines lunes.

TABEAU de l'état constitutif de chaque mois de l'année, pendant les diverses saisons, à Rio de Janeiro, extrait du Voyage de l'Uranie.

ÉTÉ.	JANVIER.	Rarement pluvieux. Quelques orages.
	FÉVRIER.	Ordinairement assez sec. Quelques orages.
	MARS.	Aussi sec que février. A la fin du mois, orages plus nombreux.
AUTOMNE.	AVRIL.	En général pluvieux. Orages plus fréquens qu'en mars.
	MAI.	Mois pluvieux.
	JUIN. JUILLET.	Temps superbe. Brouillard le matin, se dissipant à midi.
HIVER.	AOUT. SEPTEMBRE.	Temps variable. Pluie, quelques orages.
	OCTOBRE.	Temps variable. Pluie, quelques orages.
PRINTEMPS.	NOVEMBRE. DÉCEMBRE.	Peu pluvieux. Chaleurs très modérées, nuits très fraîches.

(FREYCINET, *Voyage de l'Uranie*, description hydrographique et nautique, tom. I, p. 110.

§ *Moussons, vents qui leur sont propres.* (Voyez la *Météorologie* 5^e vol. de la BIBLIOTHÈQUE POPUL.) Les équinoxes déterminent en général leurs limites; c'est de mars à septembre que règne la mousson du sud. Celle du nord s'étend de septembre à mars. On attribuait à la première mousson les vents qui vont de l'est-sud-est au sud-sud-est, et ceux de la seconde vont, dit-on, de l'est-nord-est au nord-nord-est, mais les sévères observations de M. le contre-amiral Roussin n'ont pas confirmé ces annonces, et ce navigateur a trouvé les vents très variables dans les deux saisons.

§ *Vents accidentels.* On met au premier rang ces *bourrasques* du sud-ouest, que les Brésiliens désignent sous le nom de *rebojos*, et qui durent en général trois ou quatre jours, qui soufflent assez souvent dans la saison pluvieuse. Les autres vents accidentels sont de la nature des *grains*: on distingue parmi eux les grains des *abrothos*, (région dont il sera fait mention plus tard).

§ *Brisés de terre.* Ces brises régissent sur tous les points de la côte depuis Sainte-Catherine jusqu'au Maranham. Elles sont à peu près régulièrement périodiques, et, durant presque tout le cours de l'année, elles se font sentir pendant la nuit. Elles sont plus marquées à mesure que l'on approche davantage de l'équateur: à Rio de Janeiro, elles commencent, en général, à s'élever vers neuf heures du soir, et elles ne cessent que dans la matinée du lendemain. Il en est de même à Bahia et à Pernambuco, et dans une foule d'autres ports. A l'aide de ces brises, les bâtimens peuvent sortir presque toujours au jour fixé. On remarque qu'aussitôt que le vent se rap-

proche de l'est, le temps s'embellit, et que le contraire arrive quand il tourne vers l'ouest.

§ *Terres.* On n'a pas fait encore d'assez nombreuses observations sur la nature et la qualité des divers terrains qui composent le sol du Brésil, pour qu'il soit possible d'offrir en ce genre autre chose que certaines généralités. A Rio de Janeiro, comme le dit un savant voyageur : « Les couches d'humus sont colorées en noir par les détritns de végétaux d'un pied ou un pied et demi de profondeur dans les terrains de première qualité. Très douce au tact, extrêmement perméable à l'eau, cette terre contient un peu d'argile, mais ne se durcit après les pluies que lorsque la pression a été forte et répétée. » Dans presque toute l'étendue du Brésil, on se procure d'excellentes argiles pour la fabrication de la tuilerie et de la poterie; elles offrent diverses teintes; quelques auteurs affirment même qu'on y rencontre en divers endroits le caolin ou terre à porcelaine. Dans les vastes plaines des Sertões (Sertoens), on rencontre des terres salines qui étant lessivées produisent beaucoup de sel gemme.

§ *Cascalhao.* On désigne sous ce nom le dépôt qui renferme fréquemment l'or et les diamans. Il est formé au fond des rivières par les végétaux et les pierres qui, roulant des montagnes avec les pluies, donnent naissance à une matière compacte et conglutinée d'une consistance presque égale à celle de la pierre (1).

(1) Voyez *Notice sur les Mines du Brésil*, par M. de Drummond Menezes.

§ *Carrières.* Nous ne savons trop si l'on peut donner ce nom aux masses de gneiss et de granit qu'on exploite à Rio de Janeiro, et sur plusieurs autres parties de la côte. Jusqu'à présent, elles ont suffi et bien au-delà aux besoins de la population. Quelques blocs se trouvent isolés dans l'intérieur de la terre : on exploite ceux qui sont à la superficie. Il paraît qu'il existe dans les environs de Porcos, au district de Sabará, de belles carrières de marbre qu'on n'exploite pas. Une des plus importantes découvertes pour la capitale serait celle d'une carrière de pierre à chaux ; on se sert jusqu'à présent de la chaux qu'on fabrique avec des coquillages calcinés. On rencontre dans diverses parties du Brésil des carrières de *tabatinga*, pierre blanche dont on fait usage pour badigeonner les maisons.

M. Manoel Ayres de Casal parle vaguement de carrières de pierre calcaire, de talc, d'ardoises, de pierres à meules, de pierres à aiguiser, d'amianthe, etc. ; mais on n'a pas suffisamment de détails sur les exploitations, pour bien spécifier le degré de leur importance. L'espèce de talc (1) connue au Brésil sous le nom de *pedra sabão* (pierre savon) est extrêmement répandue dans toutes les villes du Brésil.

M. de Drummond Menezes dit que les hautes montagnes de Minas renferment des pierres de toutes qualités connues : selon lui, elles sont diversement disposées en couches de différente épaisseur, courant de l'est à l'ouest et faisant

(1) On la transporte par petits blocs servant à faire divers ouvrages de sculpture, à peu près comme on emploie chez nous l'albâtre.

avec l'horizon un angle de 45° qui varie, mais qui peut servir de règle. On désigne sous le nom de *pissarra* une pierre filamenteuse et fragile qui environne les pierres les plus dures.

Quoiqu'on se procure du sel en abondance sur le bord de la mer, dans les capitaineries nourrissant de nombreux bestiaux, le sel manque malheureusement. Ainsi, en 1816, la quantité de sel nécessaire à la conservation d'un bœuf coûtait deux fois la valeur de l'animal.

§ *Pierres précieuses.* Si l'on s'en rapportait à quelques ouvrages qui donnent une vague nomenclature des gemmes du Brésil, nulle contrée ne serait plus riche en pierres précieuses que ce pays; mais il est bon de faire observer qu'on a accordé souvent ce nom à des pierres d'une faible valeur. D'un autre côté, M. da Camara, habile minéralogiste auquel on a confié la direction des mines, avoue qu'on trouve fréquemment à Minas Geraes certaines gemmes qu'on ne sait trop comment classer d'après les systèmes connus. On peut dire, en s'exprimant d'une manière générale, qu'en joaillerie les pierres précieuses du Brésil ont presque toujours une valeur moindre que celles venues des Indes orientales, sans qu'on doive en excepter le diamant. Quoique les différentes pierres précieuses que l'on exporte du Brésil soient disséminées sur toute l'étendue de son territoire, on peut avancer que les plus grandes richesses en ce genre semblent renfermées dans le district de Tijuco.

§ *Diamans.* Le diamant du Brésil est moins estimé que celui qui vient des mines de l'Inde; on le trouve généralement dans le lit des fleuves et des petites rivières mêlé au cascalhao. (*Voyez*

l'explication de ce mot.) Il y en a de teintes diverses, et ceux qu'on désigne sous le nom de diamans noirs étaient autrefois extrêmement recherchés des Hollandais. C'est à un certain Bernardo de Fonseca Lobo qu'on doit la découverte des premiers diamans trouvés en 1729 dans la province de Minas, et dont la valeur fut longtemps méconnue. Les principaux endroits où l'on rencontre le diamant sont le district de Tijuco, où on l'extrait du Jiquitinhonha (Minas Geraes), la Serra de Itacambiruçu, appelée vulgairement Serra Diamantina (montagne Diamantine), dans la province de Minas Novas; Coritiba, Rio Verde et Praguí, dans la province de Saint-Paul; Guyabá, dans la province de Mato Grosso. Au nord de Guyabá, vers les sources du Paraguay, on trouve encore des mines de ce genre qui ont été fermées pendant plusieurs années, mais qu'on exploite depuis le commencement du siècle (1).

§ *Mines.* Quoique peu de contrées soient aussi riches que le Brésil en métaux précieux, il y a fort peu de mines, à proprement parler, en exploitation. L'or se présente ou en filons, ou en cascalho, ou en gîtes, ou en terres, ou en feuilles (2). On désigne toujours les lieux où il

(1) Pour donner une juste idée de l'abondance des pierreries et des diamans au Brésil, nous citerons ces lignes curieuses du *Voyage de l'Uranie*. « Quand les dames de la famille Carneiro Leão sont réunies, on n'estime pas moins de 6 millions les pierreries qu'elles portent. » On peut consulter à ce sujet le voyageur Henderson,

(2) En 1815, un mineur de Minas Novas recueillit une lame d'or du poids de 11 liv. 172.

se trouve sous le nom de mines. Presque tous les métaux précieux s'obtiennent par le lavage des terres ou des cailloux qui les renferment, et jusqu'à présent il n'a point été fait, pour l'extraire de la terre, de profondes excavations comme au Pérou et dans le Potosi. Ce qu'on désigne sous le nom de mines de diamans ne mérite pas plus ce nom que les lavages de sables aurifères, puisque cette pierre précieuse se trouve principalement dans le lit de certains fleuves ou de certains ruisseaux, tels que le Jiquitinhonha et l'Abayté, où il est mêlé au *cas-calho*, dont il faut l'extraire. Les principales mines d'or sont à Minas Geraes, à Minas Novas, dans la province de Goyaz et dans celle de Mato Grosso. La province de Saint - Paul a renfermé jadis des mines d'or maintenant épuisées, mais qui étaient d'un rapport considérable.

C'est dans la Serra de Mendanha, district des Diamans (province de minas), qu'est la mine la plus abondante en platine. La Serra de *Oiro branco* (montagne de l'or blanc) en renferme, ainsi que l'Abayté et son voisinage. Les principales mines d'argent sont également dans Minas, au Rio da Prata, au serro do Frio et dans la Serra do Andaya, où il se trouve mêlé au plomb et à l'étain. Le plomb se rencontre assez abondamment en différens endroits du Rio San-Francisco; le plomb rouge, à l'arrayal (district) de Congonhas do Campo, le cinabre natif, dans quelques ruisseaux de Tripuy, et l'étain dans le Rio de Antonio Dias, ainsi que dans la rivière Paraypeba, où il est abondant. Les premiers explorateurs avaient à ce qu'il paraît, singulière-

ment exagéré les produits d'une mine de galène, exploitée depuis par M. D'Eschwege. Quoiqu'il y ait du cuivre natif en poudre, qu'on en trouve dans les torrens et dans le voisinage de l'arrayal do Inficionado, on n'a pas pu découvrir son lit naturel. On trouve encore du bismuth au Rio Gurapiranga, à Sainte-Anne du Désert; du cobalt, au pied de l'arrayal de Tijuco, dans le Serro do Frio; de la manganèse, dans toute la province de Minas, du zinc, dans l'endroit appelé Tocaïos et sur les rives du Jiquitinhonha.

Il y a également des mines de soufre et de sel gemme. On cite parmi les mines de salpêtre celles de monte Rorigo, dans Minas Geraes. On peut, du reste, affirmer avec certitude que l'exploitation des mines étant devenue libre, on ne tardera pas à les voir se multiplier dans la plupart des provinces.

§ *Métaux.* On a vu par le détail rapide que nous avons donné des mines principales du Brésil, que ce pays renfermait de l'or, de l'argent du platine, du palladium, du cuivre, de l'étain, du plomb, du zinc et du fer. Nous ajouterons que la diminution de l'or est sensible depuis quelques années; mais que tant que les vastes solitudes du Mato Grosso et de Goyaz ne seront pas complètement explorées, le Brésil ignorera ses richesses en ce genre. Selon un savant observateur, le Choco, Barbacoas, et le Brésil étaient naguère les seuls pays de la terre où l'existence des grains de platine (1) et du palladium eût été

(1) M. de Humboldt annonçait, il y a deux ou trois ans, à l'Académie des Sciences, qu'on avait trouvé des

constatée avec certitude. L'argent et le cuivre n'ont pas, jusqu'à présent, opéré de grand changemens dans l'état financier ou manufacturier du Brésil; il est plus que probable que l'étain et le plomb suffiront aux besoins de l'industrie dans toute la contrée; quand au fer, si l'on s'en rapporte à l'opinion du savant d'Eschwege, il y est répandu avec une telle profusion, que la province de Minas à elle seule pourrait approvisionner le monde entier de cet utile métal, sans qu'on vît s'épuiser ses richesses en ce genre: des chaînes de montagnes entières, dit-il, sont couvertes de fer micacé, magnétique, spéculaire et rouge (1).

§ *Productions végétales.* Aucune partie de l'Amérique, on pourrait presque l'affirmer, ne présente aux botanistes des richesses aussi nombreuses et aussi variées. Les voyageurs européens ne peuvent se lasser de peindre l'impression profonde que leur a fait éprouver l'aspect de la végétation dans ce beau pays. Nous réservons pour une autre partie la description pittoresque, mais nous croyons devoir offrir une rapide nomenclature des végétaux les plus utiles à l'homme.

mines de platine dans les monts Oural; elles étaient assez riches pour avoir fait baisser le prix du platine à Pétersbourg, et l'on a fabriqué tout récemment des monnaies russes avec ce métal.

(1) Le même savant ajoute: « On croit que ce furent les noirs de Mina qui, les premiers, reconnurent ce minéral, et firent penser à son extraction. La rareté du bois dans la province de Minas Geraes s'oppose malheureusement à l'extension de cette industrie dans quelques districts, surtout où les forêts ont été abattues et brûlées pour favoriser l'agriculture. »

§ *Bois de construction et d'ébénisterie.* Comme le fait très bien observer le botaniste de l'expédition de M. Freycinet : « La variété des arbres dans un endroit très circonscrit est véritablement extrême, et quoique dans une forêt il y en ait beaucoup de la même famille, jamais cependant on ne les voit réunis dix à douze l'un à côté de l'autre, à peine parfois en trouve-t-on deux ou trois. On peut estimer à 60, ou même 80, le nombre des grands végétaux d'espèce différente qu'il est probable de rencontrer dans un quart de lieue carré. » Nous ne craignons pas de l'affirmer, parce que nous en avons acquis la certitude nous-même, les immenses forêts du littoral et de l'intérieur fournissent les plus beaux bois de construction et d'ébénisterie qu'il soit possible de se procurer dans toute l'Amérique méridionale.

En thèse générale, nous dirons que les bois de mât ne réunissent peut-être point toutes les qualités requises, mais que pour tout ce qui regarde le reste de l'architecture navale, on n'a rien à désirer. Le paroba vermelha, l'oïtica, le sicupira mirim, fournissent des courbes admirables, on fait des bordages de bâtimens énormes et incorruptibles; avec le vinhatico, l'angelim, le jacaranda, l'oleo amarello; on obtient des poulies excellentes du jatauba, de l'oïtica, de l'arco verde et du sicupira mirim.

§ *Bois de charpente.* La plupart des arbres qui fournissent les bois que nous venons de désigner sont employés également pour la charpente; nous ajouterons le gangirana, le cupiiba, le goyabeira do mato, le guiri, qui fournit un bois d'un violet sombre, généralement employé; le jetahy amarello, qui sert également aux constructions

civiles et aux constructions navales; le mangue bravo (manguier sauvage), dont on fait des poutres excellentes; le merendiba, qu'on regarde comme un des meilleurs bois de charpente et de menuiserie, de même que le pão ferro (bois de fer), dont on donne abusivement le nom à plusieurs espèces très différentes, mais qu'on doit attribuer à l'ibiratea et à l'antenilha.

De belles espèces de palmier ornent le Brésil et fournissent à ce pays une foule de productions utiles; néanmoins les variétés en sont moins nombreuses le long du littoral et dans les pays les plus habités que dans les contrées rapprochées de l'équateur (1). Le plus utile de tous, le cocotier (*coco nucifera*, Linné.), connu dans le pays sous le nom de coco de Bahia, n'est point indigène; on le cultive depuis le 18^e de lat. sud jusqu'à Pernambuco; il réussit mal dans les environs de Rio de Janeiro. Le coco de Imburí, le coco de Pindoba, le coco de Pati, le coco ndaïá assú, si remarquable par son port majestueux; le coco de Palmito, donnent des noix plus ou moins agréables au goût. On mange la pulpe jaune qui enveloppe celle du guiriri pissando des Indiens. Le coco de Piassabá est d'une extrême utilité; le spathe (enveloppe) de ses feuilles, tombe en longs filamens ligneux et souples dont on fabrique des cordages assez durables; le coco Aricuri ou Ara-

(1) Voyez à ce sujet Humboldt, *Tableaux de la Nature*, Wied Neuwied, *Voyage au Brésil*, t. II. p. 35. M. Martius a donné une monographie du palmier, qui satisfait à toutes les exigences de la science, et qui offre, dans ses magnifiques planches, le palmier sous tous ses aspects.

cui fournit des palmés très-lisses avec lesquelles on fabrique des chapeaux légers ; le coco de Aïri Assú ou le grand palmier aïri, fournit un bois propre à fabriquer des arcs ; le coco de Aïri Mirim donne un fruit que mangent les enfans ; et enfin le coco de Tucum offre des fibres vertes et tendres avec lesquelles on se procure un excellent fil, dont on fait des cordons et des filets à pêcher.

Nous ferons une dernière et importante observation sur les bois en général ; c'est que dans le vaste territoire du Brésil, leur abatis a été fait d'une manière inégale. Tandis que toute la côte orientale est souvent obstruée par des bois inutiles, dans certains districts de Minas Geraes ils manquent pour l'exploitation des mines ou pour le chauffage des usines ; c'est ce qui a été indiqué avec beaucoup de raison par M. d'Eschwege et par M. de Saint-Hilaire. Malgré l'abondance extraordinaire des bois qui existent encore au Brésil, et qu'on sera obligé d'abattre en partie pour les besoins de l'agriculture, il serait peut-être nécessaire que l'administration s'occupât de leur conservation et de leur multiplication sur certains points. Ceci peut s'appliquer à l'Ibirapitanga, qui fournit le bois de Brésil dont on compte trois espèces désignées sous les noms de *Brazil mirim*, de *Brazil assú*, et *Brazilêto*.

§ *Arbres à fruit*, Les arbres à fruit sont très nombreux au Brésil ; on peut en former deux grandes divisions : ceux que l'on considère comme indigènes, ceux qui ont été importés d'Europe et d'Asie, et que la culture a perfectionnés. Parmi les premiers, nous pourrions citer pour le littoral et l'intérieur, d'après un savant botaniste et nos propres souvenirs, les espèces suivantes : plusieurs

espèces d'araticú (1) (anona), le guabiroba (psidium), plusieurs sortes d'araçá (psidium, le jabuticabeira, espèce de myrthée, qui donne un fruit en grappe désigné sous le nom de jabuticaba; plusieurs espèces de murici malpighiée, le giqui, le humbú) spondias tuberosa Arr. ex Martius, le genipapo (genipa americana), dont le fruit est peu agréable, mais qui offrait aux indigènes une teinture noire avec laquelle ils se peignaient le corps; le bority palmier (*mauritia vinifera* Martius); le mangaba (*apocynée hancornia speciosa* Gomes.), dont le fruit très agréable a quelque chose du parfum de la poire; diverses espèces de goyaves; plusieurs sortes de bacopari (sapotée), le guariroba palmier (cocos oleracea Mart.); le pitomba (*sapindus edulis*. Saint-Hil Jus. Camb.); le mutamba (*guazuma ulmifolia*, Aug. de Saint-Hilaire); le marmelada, l'andaïá palmier, le cagaitfira, (*myrtus dysenterica*); plusieurs sortes d'ingas (légumineuses); le jatoba (légumineuse), le horulé (urticée). Nous ajouterons encore le quatélé sapucaya (*lec)this ollaria*), qui offre aux habitans des forêts ses noix délicieuses; la pitanga, espèce de myrthe dont le fruit rouge est très rafraîchissant; la prune monbin, le jambosier, au fruit parfumé comme la rose, etc. Parmi les arbres généralement cultivés, nous citerons l'oranger, dont on a obtenu tant de variétés, et qui donne au Brésil des fruits plus délicieux que dans aucune autre partie du

(1) Auguste de Saint-Hilaire, *Voyage au Brésil*. tom II, p. 323. On peut voir aussi à ce sujet un tableau des fruits du Brésil, donné par M. Freycinet.

monde : entre ces variétés il faut citer les *selectas* de Rio de Janeiro, et les *embigudas de Bahia* ; le citron doux (*limão doce*) ; le cédrat, diverses espèces de citronniers ; l'attier, qui produit la pomme cannelle ou l'atte de nos colonies (*fruta do conde* du Brésil) ; le tamarin, dont la pulpe offre une saveur si rafraîchissante ; le manguier, dont le fruit délicieux réussit surtout à Bahia, mais sans qu'on puisse le comparer à celui de l'Inde. Le jaca (jacquier) qui produit un fruit énorme que l'on voit croître sur son tronc, mais dont la saveur douce est un peu nauséabonde. Nous terminons cette nomenclature par le caféyer qui a été introduit depuis 50 ou 60 ans à Rio, le cacaoyer ou cacaotier, et le bananier (*musa*), qui croît spontanément au Brésil, mais dont la culture a multiplié les variétés.

Parmi les fruits importés d'Europe, nous nommerons le pêcher, dont on récolte les fruits en abondance à Rio, mais dont la saveur est assez médiocre. Les pommiers et les cognassiers donnent d'assez bons fruits dans l'intérieur et dans le sud. Le figuier réussit plus ou moins bien dans presque toute l'étendue du Brésil. M. le comte de Gestas a fait, dit-on, de grands efforts pour naturaliser à Rio d'autres espèces européennes, entre autres l'abricotier, le cerisier et le poirier. Le mûrier réussit assez bien, mais sa culture a été négligée.

Ce que M. Aug. de Saint-Hilaire a dit de la multiplication de la vigne est trop important et peut avoir des résultats trop intéressans pour que nous ne le rappellions pas ici.

Ce savant naturaliste dit positivement : « La vigne réussit parfaitement dans plusieurs parties

du Brésil ; celle qu'on cultive dans les contrées chaudes produit des fruits deux fois l'année ; et les raisins qui mûrissent pendant les mois de sécheresse sont souvent plus délicieux que les variétés les plus vantées des jardins de l'Europe. On a fait des essais pour en obtenir du vin ; mais ils ont assez généralement mal réussi, parce qu'ils ont été tentés sur de trop petites quantités, et par des hommes généralement peu instruit des procédés qu'il fallait suivre. Il est impossible qu'il ne vienne pas un temps où les habitans du Brésil cesseront de repousser les bienfaits que leur a prodigués la nature ; l'araticú do brejo (1) (*anona palustris*) pourra remplacer le liége. » Nous ajouterons à ces détails que durant notre séjour au Brésil, un cultivateur essaya de faire du vin dans le voisinage de San-Salvador, et qu'il réussit ; quelques personnes font un vin d'orange très capiteux et très agréable, qui a de l'analogie avec la malvoisie de Madère. Nous ne comprenons pas comment l'aguave ou maguey venant au Brésil, on n'a pas encore songé à en tirer cette boisson désignée sous le nom de pulque, et dont on fait un si grand usage au Pérou ; voici ce que dit à ce sujet M. de Humboldt ; puisse cette citation rappeler aux Brésiliens une utile production négligée : « Un pied ordinaire d'aguave ou de maguey donne en 24 heures quatre décimètres cubes ou 200 pouces cubes qui égalent huit quartillos. Une plante vigoureuse fournit jusqu'à 15 quartillos ou 375 pouces cubes par jour pendant quatre ou cinq mois, ce qui

(1) Plantes usuelles du Brésil, 6^e livraison, p. 3.

fait le volume énorme de 1100 décimètres cubes. Il faut calculer que les plantations d'agave se trouvent fréquemment dans les terrains les plus arides. La valeur d'un maguey est de 25 francs à Pachuca. On ne peut compter en général dans les mauvais terrains que sur 150 bouteilles par pied. » (*Voyez Humboldt. Essais politique sur la Nouvelle-Espagne*).

Plantes médicinales. L'ipécacuanna. De toutes les plantes médicinales qui croissent au Brésil, l'ipécacuanna est la plus célèbre; mais on ne la désigne pas ainsi, et elle est connue sous les noms de poaya, poaya do mato, poaya da botica. Cette plante croît surtout dans les forêts humides des capitaineries de Pernambuco, de Bahia, das Minas, d'Espirito-Santo et de Rio de Janeiro; elle croît en abondance sur les rives du Xipoto de la Pomba et dans les îles du Parahyba. La découverte en est due aux indigènes, et elle fut importée pour la première fois en Europe par Margraff et Pison.

De toutes les plantes médicinales du Brésil, dit M. de Saint-Hilaire, le strychnos pseudo-quina ou quina do campo est peut-être celle dont l'usage est le plus répandu, et dont les propriétés sont le mieux constatées. Un des médecins les plus éclairés du Brésil, qui avait fait des expériences sur cette écorce, assura au botaniste dont nous citons les propres expressions, qu'il l'avait trouvée au moins égale pour les propriétés à celle des véritables chinchonas (vulg. cincona) de l'Amérique espagnole.

Le strichnos (pseudo-quina, Auguste de Saint-Hilaire) est un arbre d'environ douze pieds, rabougri et tortueux; on le trouve dans toute la

partie occidentale de la province de Minas Geraes, le district de Minas Novas, celui des Diamans, Goyaz, etc. « Au milieu de tant de plantes « auxquelles les Brésiliens donnent à tort le nom « de quina; les cinchona ferruginea, vellozii et » remijiana doivent être distingués comme de véritables quinquinas » (la première variété, avec laquelle on confond les deux autres, porte les noms de *quina da terra*, *quina de remijo*). On peut employer aux mêmes usages le quinquatre folbas brancas (*ticorea febrifuga*).

Lantana faux thé (*lantana pseudo thea*), *capitão do mato*, cha de pedestre : arbrisseau d'environ cinq pieds. Quelques personnes le préfèrent au thé, et il pourrait devenir un jour un objet important pour le Brésil,

Anda Gomesii (*anda assú*). C'est un des meilleurs purgatifs qu'on puisse employer. C'est l'amande qu'on donne aux malades; elle est produite par un arbre d'une taille élevée.

Para todo perpetua, raiz do padre salerma (*gomphrina*). C'est une plante dont les cultivateurs regardent la racine comme propre à guérir tous les maux; mais, comme dit M. de Saint-Hilaire, on ne saurait ajouter foi à tant de vertu.

Le malvalisco remplace la guimauve dans les provinces Cisplatines.

Le craveiro da terra (*calyptranthes aromatica*) est un arbrisseau de 8 à 9 pieds, dont M. de Saint-Hilaire a le premier signalé les qualités précieuses aux Brésiliens, et qui peut donner lieu, selon lui, à une branche de commerce fort avantageuse. On le trouve dans les bois vierges de Rio de Janeiro.

Mais nous nous arrêtons dans cette rapide no-

menclature , nous contentant d'indiquer les plantes les plus énergiques , en renvoyant aux savans ouvrages de MM. de Saint-Hilaire , et à ceux de Spix et Martius , ceux qui voudraient de plus nombreux détails. Il est inutile aussi , je crois , de rappeler que le *pecturim* et le *cucheri* la salsepareille , le jalap , le sassafras , le gayac , le tabac , le rocou , la canne à sucre , etc. , offrent des branches avantageuses d'exportation. (Voy. *Agriculture.*)

§ *Mammifères.* Les mammifères dont l'espèce s'est le plus multipliée au Brésil n'en sont point indigènes , et ces immenses troupeaux de bœufs et de chevaux , qui errent dans les campagnes du sud ou dans les campagnes de l'intérieur , proviennent de quelques-uns de ces animaux abandonnés au xvi^e siècle par les premiers explorateurs. L'espèce européenne a-t-elle dégénéré dans le nouveau monde ? a-t-elle acquis des qualités nouvelles ? forme-t-elle maintenant une variété ? C'est une question qui a été soulevée de nos jours sans avoir été complètement résolue. M. le prince de Neuwied , qu'on doit considérer comme une autorité en ce genre , dit positivement : « Les bœufs que nous vîmes dans cette contrée étaient très beaux ; ils sont en général , dans le Brésil , grands , bien fait et charnus ; ils ont des cornes incomparablement plus grandes que ne sont ordinairement celles des bœufs d'Europe. » Le même voyageur ajoute avec raison que les peaux de bœufs de Buenos-Ayres , de Montevideo , de Rio grande , et des autres pays contigus , sont renommés par leur grandeur. (1) D'Azara , en

(1) On lira avec intérêt , dans Félix d'Azara , ce

parlant des chevaux du Paragnay, qui ont tant d'analogie avec ceux du Brésil, les trouve bien inférieurs aux chevaux andalous dont ils proviennent. Les habitans ne sont point de cet avis, et il y a un proverbe qui affirme que les chevaux de ce beau pays meurent avant de se fatiguer. On élève, dans certaines parties du Brésil un grand nombre de mulets, et l'on rencontre, dans Campos Geraes, des troupeaux considérables de moutons; mais, en général, leur chair n'est pas estimée, et le peu de soins qu'on leur donne fait que leur laine est d'une qualité médiocre. Une jolie espèce de chèvres à poil ras erre dans les campagnes de Rio de Janeiro, et fournit un lait excellent.

Le plus gros des animaux indigènes est le tapir, connu au Brésil sous le nom d'*anta*; il se montre fréquemment dans les vastes forêts de la côte orientale et dans les déserts de l'intérieur; il en existe plusieurs espèces, et les savantes recherches du docteur Roulin sur le tapir américain jettent un grand jour sur ce point peu connu de l'histoire naturelle. Le genre félis fournit au Brésil plusieurs animaux redoutables, mais dont les peaux sont estimées; le jaguar (*onça pintada*) est le plus à craindre, et un savant naturaliste, M. le prince de Neuwied, l'a vengé du reproche de lâcheté. Le jaguarete ou tigre noir (*felis brasiliensis*, Neuwied). improprement appelé *felis*

qu'il dit sur l'introduction de ces animaux en Amérique. Le docteur Roulin a publié sur leur multiplication, et sur les modifications qu'ils ont subi, des travaux d'un haut intérêt.

discolor par quelques auteurs, donne fréquemment des preuves de sa force dans l'intérieur; le cougar *felis concolor*, suçuarana, erre à peu près dans les mêmes lieux que ceux que je viens de nommer ainsi que le canguçú. Indépendamment de ces grosses espèces du genre chat, nous nommerons le mbacaracaya (*felis pardalis*), le gato murisco ou hyrara (*felis jaguarundi*), celui que M. de Neuwied regarde comme l'eyra d'Azara, et une quatrième espèce à laquelle il a donné le nom de *felis macroura*, à cause de sa longue queue.

Le guará ou lobo (loup) *canis campestris* (Neuwied), que M. Cuvier regarde comme le *canis mexicanus*, vit à peu près dans toutes les forêts du Brésil. Dans le voisinage de la côte orientale, il habite les buissons de mangliers, et on le désigne sous le nom de guaxinim. Le *cachorro do mato* (chien des bois) agouarachay d'Azara, peut être regardé comme le renard du Brésil, et aux yeux de M. de Neuwied, il a la plus grande ressemblance avec celui de la Pensylvanie (*canis griseus argenteus*).

M. de Saint-Hilaire distingue néanmoins deux espèces de raposa (renard) l'une dite do campo, et l'autre do mato (*canis Azaræ*, Neuw. et Spix).

On rencontre dans les campos et dans les forêts diverses espèces de cerfs. Le *veado campeiro*, probablement *cervus mexicanus*, préfère les plaines; vers les sources du Rio San-Francisco, on trouve la grande espèce, connue sous le nom de *veado galhero* ou *cucuapara*; lorsqu'il est blessé il se précipite, dit-on, sur les chasseurs. Le *veado mateiro* et le *cateingueiro*, qui vivent dans les forêts des vallées, termineront cette nomenclature.

labiatus) parcourent en troupes nombreuses les bois, et pourraient probablement être réduits en domesticité; leur chair nous a paru excellente. Le cabiai, connu sous le nom de *cachorro d'agua*, la loutre (*lontra lutra brasiliensis*, qui offre un fort beau pelage, et qui acquiert souvent une taille colossale, se plaisent dans les lacs et dans les grands fleuves. L'aï ou paresseux se montre jusque dans le voisinage de Rio et de Bahia; mais comme le font très bien observer MM. Quoy et Gaymard, on a singulièrement exagéré sa lenteur, et nous pouvons joindre dans cette circonstance nos observations à celles de ces deux savans. Le grand fourmilier qu'on appelle au Brésil *tamandua cavallo*, se montre de temps à autre. Le *tamandua mirim* est son diminutif. Plusieurs espèces de tatous parmi lesquelles on distingue le *tatù verdadeiro*, creusent leurs terriers dans les forêts où l'on trouve une foule d'autres animaux offrant un gibier excellent, tels que le paca (*cælogenis paca*), gouti ou coutia (*dasyprocta agouti*),⁵ et quelques autres espèces qu'il serait trop long de nommer ici.

Parmi les animaux qui habitent le Brésil, les singes ne forment point la famille la moins nombreuse. Ces guaribas (*mycetes ursinus* Humboldt et Spix), grands singes barbus, fort lents dans leurs mouvemens, fournissent une nourriture abondante aux nations indiennes, et font retentir les

(1) Manoel Ayres de Casal en cite trois, mais le prince de Neuwied n'en a reconnu que deux. M. de Saint-Hilaire en cite trois.

forêts de leurs cris prolongés et monotones. Le sakis (*callitrix*, Cuvier et Spix), le jacchus pennicellatus, sont rencontrés sur la côte et dans l'intérieur. Le genre des petits sahuis, jacchus, hapale et midas, est très commun, et se montre presque dans le voisinage des villes, où l'on voit surtout le simia jacchus de Linné.

Reptiles. Avant de parler des espèces qu'on redoute le plus, nous signalerons le genre saurien, qui est fort répandu au Brésil. Selon M. Correa de Serra et quelques autres naturalistes, le caïman, connu dans le pays sous le nom de jacaré (*crocodilus sclerops* Cuv.), présenterait deux formes distinctes dans le nord et dans le sud au Brésil. Cet animal, qui n'atteint guère qu'une longueur de cinq à six pieds n'est pas très-redoutable. Le jacaré de *papo amarello*, caïman à gorge jaune, passe néanmoins pour être plus dangereux que l'autre espèce. Une multitude de lézards fort innocens se montre jusque dans les maisons; et la grosse espèce, connue sous le nom de *tú* (*tupinambis monitor* Linné), offre un gibier excellent. On se procure au Brésil diverses espèces de tortues; entre autres le *testudo midas* L., le *testudo coryucea* et le *testudo careta*; leurs œufs offrent souvent une nourriture abondante au voyageur, puisqu'on en trouve dans chaque trou dix, douze, et jusqu'à vingt douzaines pondus en une seule fois.

On a en général des idées exagérées sur le danger qu'offrent les serpens du Brésil, et ce préjugé est entretenu par les habitans du pays, qui les regardent comme étant presque tous venimeux. La vipère verte et le jararâca, du genre *trigonocephalus*, sont à craindre; on regarde comme

plus redoutable encore le serpent à sonnettes (*Crotalus horridus*), que les Brésiliens désignent sous le nom de cobra cascavel, et qui se trouve en général dans les contrées hautes et sèches (1); le surucucu, (*Lachesis mutus*, Daudin, ou *Crotalus mutus* L.), qui parvient à sept ou huit pieds de longueur. Le sucuriú, connu sous le nom de sucuriúba dans l'intérieur, est le plus gros serpent du Brésil; c'est un amphibie dans toute l'acception du mot, et il vit habituellement dans l'eau; il parvient à une longueur de vingt à trente pieds et même plus. Le véritable boa constrictor se trouve partout au Brésil, et il y est connu sous le nom de giboya.

Poissons. L'espèce de baleine, que le savant Lesson a reconnue appartenir spécialement aux mers des tropiques, se montre habituellement sur les côtes du Brésil, et plus spécialement dans les baies de San-Salvador, Camamú et Santa-Catharina; sa pêche offre même une branche d'industrie importante dont nous parlerons plus loin. Toute cette partie de l'Amérique méridionale est abondante en poissons d'espèces assez variées. parmi lesquelles nous citerons le garupa (espèce de vieille), qui forme un objet de commerce assez considérable; le cavallo, dont on pêche une immense quantité à Bahia, et dont la chair ressemble un peu à celle du thon quant au goût. A Rio de Janeiro on regarde comme les espèces les plus estimées l'anchova, semblable

(1) Selon M. d'Eschwege (journaliste brésilien), on a beaucoup exagéré le danger des serpens à sonnettes.

à notre alose; le rodobaldo, espèce de bar très rare; la corvina de la grande espèce; le malet qu'on pêche en abondance, Le marimba et l'olhos de Cachorro sont deux espèces de rougets délicieux, et la nomenclature s'étendrait encore, si nous voulions citer les individus appartenant aux genres des squales, des raies, des salmons auxquelles on pourrait joindre les labres, les trichiures, les gals, les pimelodes, les murènes, les serans, les percis.

La plupart des lacs et des grands fleuves du Brésil sont abondans en poissons; mais il est certain que dans quelques rivières des environs de Rio de Janeiro, les loutres en dévorent une grande quantité.

Parmi les espèces les plus remarquables on cite le piranha, poisson diable (*myltès macropomus* Cuv. et Spix); il atteint à peine deux pieds de longueur et va par bandes. Sa chair est très-délicate, mais c'est un ennemi redoutable des bestiaux et même des hommes; sa morsure est tellement prompte et tellement vive, qu'on la sent aussi peu que la coupure d'un rasoir (1) Le suruby se trouve souvent dans les mêmes parages, de même que le dourada, qui, au rapport d'un savant naturaliste, est infiniment supérieur à la morue de Terre-Neuve. Nous citerons encore le matrinchan, le paçú, le piau (ou selon quelques auteurs piao), le traïra, le mandy, le jondiá, le curvina, l'acari, le piabanha, le curmatan, le pari, le lambari, le bagre, le piampéra, le perpinga et le roncador.

(1) Aug. de Saint-Hilaire, *Voyage au Brésil*, t. 2, p. 393

§ *Coquillages et crustacés.* Les coquillages ne sont pas très variés sur la côte du Brésil (1); les huîtres et les moules s'y trouvent en abondance, on en fait peu de cas. On nous a beaucoup parlé au Brésil, et nous avons vu cité dans quelques ouvrages, un coquillage du genre *murex* donnant un pourpre magnifique. Les langoustes, les crabes et une foule d'autres crustacés se montrent de toute part. On rencontre aussi des tourlourous ou crabes de terre; mais ils ne sont pas aussi abondans que dans quelques-unes des Antilles, où ils se montrent par myriades.

Ornithologie. Grâce aux soins des explorateurs modernes, l'ornithologie du Brésil commence à être mieux connue, et les espèces nouvelles qu'elle a fournies ont contribué à enrichir singulièrement les divers cabinets de l'Europe. Quant à nous, nous devons nous contenter de nommer les oiseaux les plus remarquables et les plus répandus. Au premier rang, nous placerons l'ema ou nandú (*myrmecophaga jubata*, L.), qu'on nomme également touyou, et que l'on considère comme l'autruche de l'Amérique. On le rencontre surtout dans les Campos Geraes. Ce gros oiseau a environ 4 pieds 5 pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, et 7 pieds d'envergure; il peut peser de 56 à 57 livres. Le seriéma (*palamedea cristata*, L.) est le compagnon du nandú dans les vastes plaines qu'il parcourt, et M. de

(1) On peut voir dans le prince de Neuwied la liste des coquilles qui se trouvent le long de la côte orientale.

Neuwied dit avec beaucoup de justesse « que cet oiseau intéressant semble être pour l'Amérique ce que le *secrétaire* semble être pour l'Afrique. » Sa chair, très-recherchée, ressemble à celle de la poule. Le hocco ou mutum (*crax alector*) a quelque analogie avec le dindon, et pourrait enrichir nos basses-cours, si l'on faisait quelques efforts pour l'y naturaliser. Le macuca (*tynamus brasiliensis*), le sabele (*tinamus noctivagus*), le jacú (*pene-lope*), le jacupema et une foule d'autres oiseaux du même genre, se plaisent dans les forêts ou dans les défrichés.

Les rives des fleuves, et particulièrement celles du San-Francisco, sont couvertes d'une innombrable quantité d'oiseaux de marécages, parmi lesquels on distingue plusieurs belles espèces de canards, surtout l'*anas viduata* et l'*ipicutiri* d'Azara; des phénicoptères au plumage éclatant, des spatules roses (*plataela ayaya*, L.). La magnifique espèce de hérons, connus sous le nom de garça real (*ardea pileata*, Latham), se plaît dans les mêmes lieux; le socó boi (héron bœuf), espèce au plumage gris, qui surpasse les autres en force et en grandeur; le jabirú (*ciconia americana*) L'anheima ou kamichi (*palamedea cornuta*), quoique l'espèce en soit diminuée, se montre encore dans les lieux bas et humides, à peu de distance des lacs ou des fleuves: ce bel oiseau, qui porte sur la tête une corne pointue de 4 à 5 pouces, parvient à la grosseur d'une oie et fait entendre de loin sa voix éclatante, semblable à celle du ramier (1).

(1) Voyez Aug. de Saint-Hilaire. Voyez également

Les campos et les forêts offrent au voyageur diverses espèces de perroquets. L'ara rouge, l'ara aux ailes bleues¹ et à la poitrine dorée (*psittacus ararauna*); l'ara, plus rare, aux ailes entièrement bleues (*psittacus hyacinthinus*), sont les plus gros et les plus remarquables : ces belles espèces ont cessé depuis long-temps de se montrer dans le voisinage des grandes villes de la côte. D'autres perroquets, parmi lesquels on distingue l'*amazon*; une foule de perruches, qu'on peut regarder comme le fléau de l'agriculteur, animent encore les campagnes, de même que le toucan, dont on compte plusieurs espèces, si remarquables par leurs couleurs éclatantes.

Parmi les pics, on remarque d'abord celui à tête jaune (*picus flavescens*, L.), la belle espèce à huppe et à cou rouge (*picus robustus*, L.), et le pic ouantou (*picus lineatus*), qui frappent incessamment les arbres de leurs coups de becs répétés.

La belle monographie des oiseaux-mouches et des colibris, publiée récemment par Lesson, nous fait assez connaître combien ces charmantes espèces sont répandues dans le Brésil; et nous renvoyons, pour les noms qui nous sont échappés, au prince de Wied Neuwied et au savant Martius

Insectes. Nulle part peut-être l'entomologiste ne peut faire une récolte aussi abondante et aussi variée que dans les campagnes du Brésil, et notamment aux environs de Rio de Janeiro. Sans nous arrêter aux espèces qui ne sont que bril-

cet auteur relativement au mot *ararauna*, improprement donné à l'ara aux ailes bleues.

lantes ou curieuses , nous dirons qu'on distingue plusieurs espèces d'abeilles qui fournissent un miel très-limpide , sans arrière-goût désagréable : toutes celles de l'intérieur sont privées d'aiguillon. Comme leur nomenclature , rapportée par MM. Spix et Martius , et par M. A. de Saint-Hilaire , serait trop longue , nous ajouterons que les espèces désignées sous les noms de *jata*, *mondurá*, *nandacaya*, *marmelada* et *uruçu*, sont celles qui donnent le meilleur miel ; les *uruçu* et les *mumbuca* en donnent en plus grande quantité que toutes les autres. La cire de ces abeilles est d'une teinte fort brune : jusqu'à présent , et à l'exception des essais d'un habitant de Villa-boá , on a fait de vains efforts pour la rendre blanche.

Si les abeilles peuvent dès à présent contribuer au bien-être de l'agriculteur , les fourmis sont pour lui un véritable fléau. L'espèce qu'on désigne sous le nom de *formiga mandioca* (fourmi de manioc) est la plus grosse et la plus à craindre ; on est même obligé de cueillir des branches vertes pour les lui donner , et pour préserver ainsi les plantations de sa voracité. Les *formigas de correção* (fourmis de correction) , quoique plus petites , se font presque autant redouter que les précédentes.

Une foule d'insectes piqueurs désolent le voyageur dans le commencement de son séjour au Brésil ; et toutefois ce fléau semble y être beaucoup plus supportable que dans les régions arrosées par l'Amazone et par l'Orénoque (1). Diverses

(1) Voyez Humboldt , *Voyage aux régions équinoxiales*,

espèces de moustiques (*mosquitos*), le carrapato (*acarus*), la chica ou bicho do pé (*pulex penetrans*), le borrachudo, espèce de taon d'une petitesse extrême, et particulier à la province de Rio, sont les plus incommodes et les plus répandus. L'araignée crabe (*aranaea avicularia*, L.) montre quelquefois ses formes hideuses à côté des insectes les plus éclatans : sa morsure occasionne une enflure douloureuse, et l'on a été jusqu'à affirmer que ses toiles pouvaient retenir l'oiseau-mouche. C'est en général en octobre que les coléoptères commencent à devenir communs. Ils se montrent en grand nombre jusque vers la fin de mars. Comme le dit un savant naturaliste, tandis qu'en France la propriété d'être lumineux ne s'observe que dans trois ou quatre *lampyres*, et que, dépourvus d'ailes, ils restent à peu près à la même place, cachés parmi les herbes ; ici diverses espèces, appartenant à plus d'un genre, parcourent les airs et les sillonnent de leur brillante lumière (1) Il serait trop long d'énumérer l'innombrable variété de papillons qui étalent de toutes parts leur riche parure. Un des plus beaux, le *nestor*, offre sur ses larges ailes les teintes bleues les plus variées, tandis que de charmantes raies d'un vert qui a tout l'éclat des métaux précieux embellissent les ailes noires du *leilus*. Le plus grand papillon du Brésil ; le *phalæna agrippina*, n'est pas aussi bien partagé de la nature quant aux couleurs ; mais il a 9 pouces $\frac{1}{2}$ de largeur (1),

(1) Voyez les détails curieux donnés à ce sujet par M. de Saint-Hilaire, t. 1, p. 33, de son Voyage.

(2) Voyez Wied Neuwied, *Voyage au Brésil*.

et il peut être regardé comme un des insectes les plus remarquables de ce pays, qui en produit une si curieuse variété à la tête desquels nous mettrons le porte-lanterne, dont la teinte phosphorique est désormais une fable.

§ *Dénombrement.* Il est fort difficile d'établir d'une manière bien positive le chiffre de la population du Brésil. Il y a déjà quelque temps nous avons donné, d'après M. Balbi, le document le plus certain que l'on possède à cet égard; c'est dans tous les cas le plus détaillé quant aux races d'hommes, et nous nous contentons d'en reproduire ici le chiffre : nous ne nous dissimulons pas cependant qu'il y a eu certainement augmentation dans le total (3,617,900 individus). M. de Saint-Hilaire prouve que la population s'accroît d'une manière rapide dans l'intérieur. MM. Spix et Martius qui sont, sans contredit, les voyageurs qui ont vu le plus grand nombre de nations indiennes, font monter le total des aborigènes (originaires) à 1,000,000. On ne peut se dissimuler que cette évaluation ne soit complètement arbitraire; d'un autre côté, la race noire doit nécessairement diminuer de nombre depuis que des lois répressives s'opposent à l'extrême activité de la traite, qui ne peut même plus se faire légalement; mais ce principe politique est bien loin d'avoir reçu tout son accomplissement. Comme l'indique fort bien M. de Humboldt, d'après les documens présentés à la chambre des communes à Londres, en 1821, on voit que du 1^{er} janvier 1817 jusqu'au 7 janvier 1818, le port de Bahia a reçu 6,070 esclaves, celui de Rio 18,032; dans le courant de l'année 1818, ce dernier port a reçu 19,802 nègres. En 1821, Rio a reçu 21,111 escla-

ves ; en 1822 on en a importé 24,934 ; 1828 en a vu arriver 43,055 : cependant comme le dit M. Warden, qui donne ces derniers chiffres, le nombre d'esclaves rachetés et mis en liberté par les croiseurs anglais, depuis le mois de juin 1819 jusqu'en juillet 1828, s'élève à 13,281.

Il était, nous le croyons, extrêmement important de comparer au chiffre de M. Balbi le tableau imprimé dans le savant voyage de M. Freycinet. (*Voy. le voyage de l'Uranie.*) Nous le reproduisons ici.

RÉSUMÉ de la population des évêchés du Brésil, conformément aux états remis au desembargo de Paço (cour souveraine) et à la Mesa da Consciencia (bureau des affaires ecclésiastiques et des ordres militaires).

NOMS DES DIOCÈSES.	POPULATION.		SOMMES.	REMARQUES.
	LIBRE.	ESCLAVE.		
Pará	121,286	51,840	173,126	La ville de Bahia contient à peu près 80,000 habitans
Maranhão	261,220	201,176	462,396	
Pernambuco	455,248	192,559	647,807	En 1766, la population de la province de St-Paul, les Indiens civilisés compris, était de 62,000 âmes.
Bahia	419,482	173,476	592,958	
Rio de Janeiro	505,543	200,506	700,049	383,000
San-Paulo	260,379	122,622	47,086	
Mato-Grosso	33,806	13,280	37,250	622,885
Goyaz	22,250	10,000	3,671,558	
Minas Geracs	456,675	165,210	800,000	4,471,558
Total de la population connue	2,534,889	1,136,669		
Indiens sauvages	800,000		
Total de la population du Brésil		

On n'a pas pu joindre à ce tableau la population de la Cisplatine, et il n'a point été possible de circonscrire les limites des diocèses. Nous ajouterons à ces divers documens que M. de Humboldt ne doute pas que la population du Brésil ne s'élève aujourd'hui au-delà de 4,000,000, et que M. de Saint-Hilaire l'évaluait, en 1820, à 4,393,332, en faisant observer que dans le dénombrement qui lui a été communiqué, le nombre des Indiens sauvages et catéchisés (800,000) et des hommes libres (2,488,743) est exagéré tandis que le nombre des esclaves (1,107,389) est beaucoup trop faible. M. Correa de Serra, d'après les meilleurs documens, évaluait la population du Brésil, en 1776, à 1,900,000 ames.

Races. M. Rugendas fait observer avec beaucoup de raison que le Brésil est de toutes les parties du monde celle où l'on peut faire le plus facilement des observations sur les différentes races de noirs. A Rio-Janeiro surtout, l'observateur peut obtenir d'un seul coup d'œil des résultats qu'en Afrique même il n'atteindrait qu'en faisant dans toutes les contrées de cette partie du monde de longs et périlleux voyages. Cette observation pleine de vérité mérite toute l'attention du physiologiste, et nous essaierions de la développer si les bornes de ce petit ouvrage nous le permettaient; mais contraints de nous resserrer, nous ne pouvons qu'indiquer quelques sources.

Selon M. Rugendas; les races sont mélangées dans cette proportion.

Population totale.	4,000,000 individus.
Blancs.	843,000
Hommes de couleur	628,000
Noirs.	1,987,000

Indiens. 300,000

§ *Indiens sauvages*, Si l'on n'a que des données imparfaites sur la population générale du Brésil, ces données deviennent bien plus incomplètes encore lorsqu'il s'agit du nombre réel d'aborigènes disséminés dans toute l'étendue de ce vaste pays. En faisant monter à un total de 259,400 individus les Indiens de toute espèce (*Indio de todas as castas*), les hommes les plus habiles en statistique n'ont pu prétendre offrir qu'un calcul approximatif et singulièrement incertain. En effet, comment aller faire le recensement des nombreuses tribus qui habitent encore l'Amazonie et les vastes forêts des anciennes capitaineries de Goyas et du Mato-Grosso, quand on peut à peine évaluer la population indienne de la côte orientale, avec laquelle on a eu déjà de si fréquentes relations.

Un phénomène politique assez curieux s'est opéré parmi ces malheureuses tribus. Lorsque les Européens arrivèrent au Brésil et à l'époque où ils fondèrent la capitainerie de Saint-Vincent, ils trouvèrent tout le littoral occupé par une grande nation appartenant à la race tupique, qui se divisait en une foule de tribus tels que les Tupinambas (ou Tououpinambaoult, (1), les Tupinaes, les Tupiniquins, les Cahetes, etc. Ces peuplades parlaient un langage analogue en usage

(1) D'où nous avons fait le mot *topinamboux* : la dénomination portugaise de *tupinambas* a prévalu ; mais je crois que *topinambaoult* était le nom véritable : du moins Lery et Thevet, qui avaient vécu parmi eux, sont d'accord sur ce point.

tout le long de la côte, et qui les faisait désigner sous le nom des nations *da lingua geral* (de la langue générale). On ignore l'époque précise à laquelle ils s'étaient emparés du bord de la mer, mais on sait qu'ils en avaient fait la conquête sur la race tapuya, dont les tribus avaient été repoussées dans l'intérieur. A l'arrivée des Portugais, les Tupis prirent les armes; mais dans leur lutte inégale et prolongée avec les Européens, ils s'affaiblirent au point que plusieurs tribus disparurent complètement ou que quelques autres se réfugièrent dans les vastes déserts de l'Amazonie. Du reste, la race tapuyas semble avoir triomphé dans cette lutte de deux races sauvages contre la race des civilisateurs. Une chose remarquable et qu'on peut étudier dans les ouvrages de Spix et Martius, ainsi que dans celui de Rugendas, c'est combien les types de physionomie varient malgré certains caractères communs à tous. Il paraît bien certain maintenant que la race mongole et un des rameaux les moins beaux de la race pélasgique se montrent parmi les Indiens du Brésil. Nous nous contenterons toutefois de signaler les deux grandes nations qui ont dominé le Brésil, et nous renverrons pour une complète nomenclature au savant et consciencieux ouvrage de M. Warden, qui vient de paraître, et qui laisse fort peu à désirer en ce genre sur tout ce qui regarde les nations anciennes (1).

(1) On pourra consulter également à ce sujet un curieux ouvrage de la Bibliothèque, dont je m'applaudis d'avoir été le premier à signaler l'exactitude et l'utilité. *Voyez le Roteiro geral do Brasil.*

§ *Langues.* Le portugais est parlé dans toute l'étendue du Brésil, et ce n'est que dans ce qu'on peut appeler le territoire contesté (Monte-Video, la république Cisplatine), qu'on trouve l'usage de l'espagnol répandu. Bien que les classes élevées de la société parlent un portugais très-pur, on ne peut pas se dissimuler que des rapports continuels avec la race noire et la race indigène n'aient apporté quelques modifications à la prononciation et même aux formes habituelles du langage. L'accent des Brésiliens n'est point dépourvu de charme.

§ *Langues des indigènes.* L'immense territoire que M. Balbi a désigné sous le nom de région Guarani-brésilienne comprenait un si grand nombre de nations parlant des langues différentes, que nous ne pouvons guère même en offrir ici la simple nomenclature ; elles s'étendaient d'ailleurs bien au-delà du territoire brésilien proprement dit, puisque les pays où le seul idiome guarani était en usage avaient pour limites l'Atlantique, les Andes, la Plata et l'Orénoque.

Nous bornant d'abord au Brésil, nous dirons qu'on peut y distinguer cinq familles principales de langues, dont quelques-unes appartiennent autant au Paraguay et au Rio de la Plata qu'au Brésil. Nous nous contenterons de nommer ici les langues *charrua*, sud guarani ou guarani propre, et ouest guarani, pour nous occuper plus spécialement du guarani de l'est, appelé également langue tupi ou *lingoa geral*. C'était l'idiome des Tupinambas et des anciens dominateurs de la côte: Et par un fait remarquable, durant un assez long espace de temps, cette langue sauvage fut en usage parmi les descendans des colons éta-

blis au Maranham , de préférence à la langue portugaise. La langue omagua ; qu'on parle sur les bords de l'Amazone , appartient bien à la famille guarani ; mais elle diffère sensiblement dans quelques parties de la *lingoa geral*. Ce sont les trois langues guarani indiquées précédemment qui diffèrent le plus , dit-on , de toutes les autres langues de l'Amérique méridionale , et même du Nouveau-Monde. Quant aux langues de la famille payagua guaycurus , elles appartiennent autant et peut-être plus à des peuples du Paraguay qu'à ceux du Brésil. La langue guaycurus ou *mbaya* est divisée en deux dialectes principaux très différens. Le *mbaya* est éteint ; l'énakagas est parlé par les Guaycurus , il manque des sons correspondans aux lettres espagnoles *j* ou *x* , *f* , *k* , *ll* , *r* , *v* et *z*. Parlé par la puissante nation qui s'était rendue maîtresse de la navigation du Paraguay , et qui fut si fatale aux premiers mineurs du Brésil , le payagua est une des langues les plus difficiles de l'Amérique méridionale. Les payagoas font usage du guarani , probablement comme langue savante.

Moyennant un grand nombre d'*affixes* et de prépositions , ces langues forment des temps et des modes très compliqués et très différens de notre syntaxe ; elles ont deux conjugaisons négatives et deux affirmatives ; le verbe neutre a sa conjugaison distincte de celle du verbe actif et peut devenir actif en intercalant entre le verbe et le pronom personnel *mo* ou *mbo* la particule *ro* ou *no*. Elles n'ont pas de genre , et pour les substantifs et les adjectifs elles n'ont pas non plus de nombre ; mais la déclinaison de leurs pronoms personnels y est très riche. Quoique ces langues

aient plusieurs sons gutturaux et du nez, elles ne cessent pas d'être assez douces à cause du grand nombre de leurs voyelles. Les sons espagnols correspondant aux lettres *f*, *ll*, *l*, *rr*, *s*, et *z*, manquent au guarani propre, tandis que les sons portugais *f*, *l*, *s*, *z* et *v* manquent au brésilien. Ce dernier a un *u* semblable à l'*u* français, que les jésuites exprimaient par un *γ*. L'omagua a des formes beaucoup moins compliquées; sa conjugaison est très simple; la déclinaison manque de genres, mais elle distingue les nombres et les *cas*; elle forme ses verbes réciproques en ajoutant une syllabe à la fin des verbes ordinaires et peut changer ses substantifs, qui expriment une action ou un mode d'existence analogue à la signification du substantif, en ajoutant à la fin de ce dernier la particule *ta*. La plupart des mots simples des idiomes guarani et omagua sont monosyllabiques, et comme dans les langues de la région transgangétique le même mot accentué différemment y a plusieurs significations différentes.

Nous ajouterons à ces curieuses observations fournies par le grand ouvrage de M. Balbi (1), que nous avons entendu la *lingoa geral* parlée encore le long des côtes par les restes des tribus tupiques, mais qu'elle cessera probablement bientôt d'être en usage. La famille des langues purys copos comprend de nombreux dialectes encore parlés par plusieurs nations entièrement sauvages

(1) *Atlas Ethnographique du globe*. 3^e tableau, langues de la région Guarani-brésilienne. (Ethnographique signifie relatif aux mœurs.)

parmi lesquelles on doit compter les Botococudos, ces descendans indomptés des Aymorès, qui eux-mêmes pourraient bien avoir appartenu à la race malheureuse des Tapuyas. La famille Machacaris kamacan n'est pas moins intéressante, et elle est encore parlée par plusieurs nations assez nombreuses, parmi lesquelles on distingue ces célèbres Mongoyos (ou Kamacans) dont il est assez souvent question dans les chroniques brésiliennes.

Les nations appartenant à la race noire que la traite a répandues dans le Brésil, sont si nombreuses, que les langues africaines y sont variées à l'infini, et que leur étude, rendue plus facile dans cette portion de l'Amérique méridionale, pourrait servir puissamment la linguistique (la science des langues) dans une de ses branches les plus obscures.

§ *Caractère.* Composé de tant de races distinctes, habituées, selon les localités, à des genres de vie si différens, il est difficile d'apprécier en peu de mots le peuple brésilien. Toutefois, ce ne serait pas, à notre avis, en donner une idée fausse que de le comparer à la nation française, qui, elle-même, est composée d'éléments si divers, étroitement unis maintenant, mais dont on pourrait encore retrouver les types particuliers. Si, dans la nation brésilienne, on isole les hommes de races opposées, il sera difficile de se former une idée juste de l'ensemble du caractère national, dont les traits distinctifs sont cependant l'ardeur et l'intelligence unis à une mobilité dont la réflexion ne peut pas toujours tempérer les effets. Les Brésiliens ont, en général, une singulière aptitude pour l'étude des sciences et des lettres,

et nous ne craignons pas d'affirmer qu'ils offriront un jour en ce genre de brillans modèles au reste du Nouveau-Monde. Nous ajouterons du reste qu'une sorte de voix populaire a qualifié dans le pays même le caractère des habitans des diverses provinces ; qu'elle accorde le courage entreprenant au Pauliste, tandis que la loyauté hospitalière est la marque distinctive de l'habitant des Mines, qui diffère en cela de l'habitant de Seregipe del Rei, qu'on cite quelquefois pour son amour de la vengeance. Pendant long-temps, le surnom de *Pernambucano* a signalé le caractère indépendant des habitans de cette vaste province. On sent qu'il faut être sur les lieux pour apprécier de semblables distinctions, qui existent chez tous les grands peuples de l'Europe, et qui ne peuvent pas manquer de subir une foule de modifications dues au progrès de l'industrie et aux institutions. Nous ferons remarquer néanmoins qu'une observation profonde ferait découvrir en ce genre des phénomènes moraux d'un haut intérêt, et tenant pour la plupart à l'esprit primitif de la race dominante dans telle ou telle contrée ; mais laissant de côté cette proposition, qu'il serait facile de fortifier par de nombreux exemples, nous dirons que la nation brésilienne a dès ce moment en elle-même toutes les ressources morales et intellectuelles nécessaires pour s'élever au premier rang parmi les peuples.

§ *Mœurs.* Ce qui a été dit en parlant du caractère pourrait s'appliquer aux mœurs. Quant à ce qui regarde les races diverses, peu à peu celles des nations indigènes perdent de leur instinct primitif, et le noir, privé de son indépendance, modifie ses mœurs d'après celles qui lui sont im-

posées : mais , il faut le dire , dans ce pays de maîtres et d'esclaves , les mœurs sont loin d'être cruelles , comme dans plusieurs colonies européennes , et nous ne craignons pas de dire qu'il n'y a guère de contrées du Nouveau-Monde où les nègres soient mieux traités. Il est bon d'ajouter également que les distinctions apportées par la couleur de la peau y sont moins sensibles que partout ailleurs. Contraints de nous renfermer dans un faible espace , il est difficile d'esquisser en quelques traits les mœurs de tout un peuple. Sous divers rapports , celles des Brésiliens sont celles de la plupart des nations qui habitent la zone torride , et malheureusement un nombreux clergé n'y donne pas toujours l'exemple d'une sagesse austère. Au Brésil , les pratiques de la dévotion sont plutôt *des pratiques* que l'esprit religieux lui même ; et enfin le goût du luxe de l'Europe s'est peut-être introduit trop spontanément dans une contrée privée elle-même d'industrie nationale. Maintenant , du reste , la nation est dans la voie des améliorations ; il faut qu'elle y marche. Il y a quelques années , on la maintenait dans un état d'inaction industriel et moral qu'on peut regarder comme un vrai phénomène dans l'histoire de la politique.

§ *Habitudes.* Dans la haute société , les habitudes sont absolument les mêmes que celles de la même classe dans les états policés de l'Europe. Un salon de Rio Janeiro et un salon de Bahia offrent , à peu de différence près , l'apparence d'un salon de Paris ou de Londres. En général , on y parle français , et les usages se ressentent de l'influence anglaise. Les habitudes de la classe inférieure ou intermédiaire varient trop pour qu'il soit possible de les spécifier ici.

§ *État de santé et de maladie.* Malgré son immense étendue, le Brésil est un des pays les plus salubres de toute l'Amérique méridionale, et il mérite surtout cette qualification à mesure qu'on avance vers le sud, où la santé des Européens les moins accoutumés aux chaleurs des contrées équinoxiales se maintient dans un état satisfaisant quand des excès ne viennent point la détruire. On n'a point à redouter au Brésil cette terrible fièvre jaune, ce vomito negro, dont on craint si vivement les atteintes dans d'autres contrées du Nouveau-Monde, Le long de certains fleuves, dont la culture n'a point encore assaini les rivages les voyageurs et même les colons sont fréquemment atteints de fièvres d'un mauvais caractère, dont les suites sont quelquefois déplorables. Les bords du San-Francisco ont en ce genre une réputation d'insalubrité que les effets ne justifient que trop souvent. La suppression de transpiration connue au Brésil sous le nom de *constipação*, à souvent des résultats très fâcheux. Nous croyons avoir remarqué que l'on donnait indistinctement le nom de *constipação* à plusieurs indispositions passagères, que la diète et le repos guérissent rapidement. Il n'est pas rare de rencontrer dans les rues de Bahia et de Rio de Janeiro des hommes atteints d'*hydrocèles*, d'une grosseur énorme; et l'*éléphantiasis* se manifeste de temps à autre, surtout chez les individus appartenant à la race nègre. Une maladie psorique (de la nature de la gale), connue sous le nom de *sarna*, atteint les individus de toutes les conditions, et la plus extrême propreté souvent ne peut pas en garantir. La *vaccine* a été introduite au Brésil il y a au moins vingt ans. Avant ce temps, la petite vérole exerçait de grands ravages : une ordonnance fort

sage exige que tous les noirs débarqués sur les côtes du Brésil soient vaccinés immédiatement. Malheureusement ce bienfait n'a pu être étendu aux tribus indiennes errantes dans l'intérieur; et, chaque année, la petite vérole les décime au fond de leurs forêts.

Après avoir indiqué quelques généralités, applicables à presque toute l'étendue du Brésil, nous ajouterons que les maladies observées le plus fréquemment à Rio de Janeiro sont les fièvres intermittentes, les fièvres dites adynamiques et ataxiques, les fièvres bilieuses, catarrhales et intermittentes de tous les types, la variole, que M. Gaymard (1) semble indiquer comme étant un peu différente de celle d'Europe; l'erysipèle, la gale, les dartres, la lèpre, l'éléphantiasis, l'œdème des membres inférieurs, les ulcères atoniques, la syphilis, et principalement l'ophtalmie vénérienne; les scrophules, l'hépatite, la phtisie tuberculeuse, qui fait souvent de grands ravages et à laquelle le docteur Medeiros attribue la plus grande partie des décès; la dysenterie à Rio; le scorbut, l'hydropisie, les maladies convulsives, parmi lesquelles on distingue surtout le tétanos.

(1) *Voyage autour du monde*, partie historique, T. I, p. 165. Cet habile naturaliste est cité plusieurs fois par M. de Freycinet. M. Gaymard, qui a fait deux fois le voyage autour du monde, a montré encore dernièrement l'ardent désir d'utilité qui le caractérise, en voyageant dans la Russie et la Pologne, pour observer les terribles phénomènes du choléra; lui et son collègue ont publié le récit le plus simple et le plus positif de leurs observations, et ce livre plein d'utiles recherches, vient d'avoir une seconde édition.

Le savant auquel nous empruntons cette nomenclature dit que bien que ces maladies soient telles qu'on les observe en Europe, elles offrent des particularités dans l'invasion et l'intensité des symptômes. On comptait, en 1827, à Rio, un grand nombre de médecins et de chirurgiens, et quatre-vingt droguistes-apothicaires (1).

Quoique quelques mesures d'hygiène publique soient prises dans les ports, et que les navires qui y font leur entrée soient soumis à une visite préalable, il reste beaucoup à faire en ce genre. Les morts sont encore enterrés dans les églises; et bien qu'une couche abondante de chaux, introduite dans chaque fosse, s'oppose à l'infection des lieux consacrés au culte, cependant les miasmes délétères ne peuvent pas être complètement neutralisés par cette précaution. L'absence assez générale d'égouts et de fosses d'aisance rend certaines rues et certaines parties des rivages très malsaines; mais il est infiniment probable que nous touchons à une époque où le voyageur n'aura plus à signaler de semblables infractions aux lois de l'hygiène publique. Malgré nos recherches, il nous a été impossible de nous procurer des tables de mortalité sur lesquelles on pût compter.

§ *Longévités extraordinaires communes au Brésil et au Paraguay.*

Des voyageurs dignes d'une entière confiance citent en ce genre des faits on ne peut plus remarquables. Vers 1817, deux époux de Rio Vermelho, à Minas Geraes, sont morts, l'un à 128 ans, l'autre à 132; une femme, également âgée

(1) Voyez *Voyage autour du Monde* p. 214.

de 132 ans , est morte par accident , laissant une fille de 90 ans , qui se livrait aux travaux les plus pénibles. D'Azara parle d'une négresse du Paraguay qui , d'après ses calculs , ne pouvait pas avoir moins de 180 ans , et le même examen qu'il applique aux indigènes lui a donné des longévités de 160 et 167 ans.

DIVISIONS ANCIENNES ET MODERNES DU BRÉSIL.

§ *Divisions anciennes.* Le Brésil a subi dans ses divisions politiques quatre grands Changemens. Jean III le répartit d'abord en 14 capitaineries , on en forma ensuite dix gouvernemens , puis vingt provinces jusqu'en 1823. Grâce au savant Balbi , nous pourrons offrir les divisions qui étaient encore adoptées en 1829. On ne doit pas se dissimuler cependant que ces divisions modernes ne soient provisoires. Il est impossible que les provinces du Mato Grosso , de Goyaz et du Pará , n'offrent point avant peu , d'importans changemens. Les trois tableaux suivans sont traduits de M. Casado Giraldes , en faisant quelques suppressions dans le second (1). Il est bon d'observer avec ce géographe portugais que les latitudes et les longitudes ont été prises par approximation , ainsi que la longueur et la largeur des provinces.

(1) *Tratado completo de cosmographia e geographia historica , physica e comercial , antiga e moderna ;* Paris , 1825. 1 vol. in-4.

DIVISION EN DIX GOUVERNEMENTS

GOUVERNEMENTS.	ANNÉES	CAPITALES.	LATITUDE	LONG. OCCID.	SITUATION.
Para.....	Para.....	1° 28'	31° 30'	Au N.
Maranhão.....	Maranhão.....	2 30	27 25	Au N.
Pernambuco.....	Pernambuco ..	8 14	17 24	A l'E.
Bahia.....	Bahia.....	13 54	19 25	A l'E.
Rio de Janeiro.....	Rio.....	22 25	25 20	A l'E. inclin. vers le S.
Saint-Paul.....	1710	Saint Paul.....	23 25	29 30	A l'E. et au S.
Rio Grande do Sul.....	1807	Portalégre.....	27 27	30 30	Au centre vers l'E.
Minas-Geraes.....	1720	Villa-Rica.....	20 30	26 26	Au centre vers l'E. et N.
Goyaz.....	1749	Villa-Boa.....	16 15	31 31	Au centre vers l'E. et N.
Matto-Grosso.....	Villa-Bella.....	15 15	42 20	Centre vers l'O. et N.



DIVISION DU BRÉSIL EN PROVINCES.

Telle qu'elle existait avant 1823, et telle qu'elle est offerte dans la *Chorographie Brésilienne* du P. Manoel Ayres de Casal.

PROVINCES.	RESIDENCES des gouver- neurs.	LATITUDE des gouver- nements. de à	LONGUEUR.		POPULATION des capitaineries.	PAROISSES	COUVENS.	EGLISES.	OUIDOR.	JUGES DE FORA.	OBSERVATIONS.
			LONGUEUR.	LARGEUR.							
Rio Grande.	Portalègre.	28° 35e	130	100				1	1	1	Elle comprend la plus grande partie du terr. de S-Amaro
Paranna...	Assomption	24	190	80		5					
Uruguay...	San - Mi - gnol.....	26	180		1,900	1					Au couchant du Rio Uruguay
Sainte-Catherine..	N. - S. do Desterro..	25	80		3,200	1		4	1	1	Démembrement de Saint-Paul
S.-Paul....	Saint-Paul	20 30'28	160	100	23,700	2	1				Formée des capitain. de S.-Amaro et de 172 de S-Vinc. Peuplée par les Paulistes.
Mato-Grosso.....	Villa-Bella.	7	315	230	10,000	1		2	1	1	Formée en 1740.
Goyaz.....	Villa-Boa..	6	300	200	7,000	1		5	1	1	
Minas - Geraes.....	Villa-Rica..	15 30 21	112	80	27,000	2					Portion de S.-Paul créée en 1720

Rio de Janeiro...	21	24	60	23	130,000	7	5	10	1	S. Thomé, 1/2 de S.-Vincent, portion d'Espírito Santo, 3 quarts de la capitainerie du même nom.
Espírito-Santo...	19	21	38			1	2		1	Capitainerie du même nom, partie d'Ilheos.
Porto Seguro...	15	30	85		7,500	1		5	1	Capit. du même nom, resto d'Ilheos.
Bahia C*...	10	15	40	100	100,000	8	8		1	Cap. du même nom, 26 l. de côte.
Sergipe del Rey...	11	12	20	40			2			Capitainerie du même nom.
Pernambuco...	7	15	160	100		1	10	5	1	Cap. d'Itamarica.
Parabiba...	5	30	29				3			Cap. du même nom.
Rio Grande du N.	4	5	50	30		1				Cap. du même nom.
Ciara...	2	30	90	80		1				Créé en 1718, faisait partie du Maranham.
Piauby...	2	30	160	50		2	1			Capit. du même nom.
Maranham.										Cap. du même nom.
Para.	1	15	7	20	110		1		1	Cap. du même nom.
Belem C.		15	7	220	150					Cap. du même nom.
Solimoes.		40	6	170	80					Depend. du Para.
Guiana ..	4	4	40	60		1			1	

Nota. Les résidences de gouverneurs marquées de la lettre C avaient le titre de cité, et avec une astérisque elles sont épiscopales ; on ne comprend pas trop comment le P. Casal a indiqué la ville de l'Assomption comme entrant dans les possessions brésiliennes.

§ *Nouvelles divisions.* C'est en 1823, après le départ du roi pour Lisbonne, qu'on changea les divisions administratives du Brésil, qui subirent par la suite plusieurs importantes modifications. Le tableau suivant offre toutes les provinces et leurs divisions principales, telles qu'elles étaient à la fin de 1829.

Chefs-lieux, villes, provinces, comarcas et autres lieux les plus remarquables.

PROVINCE DE RIO DE JANEIRO.

RIO DE JANEIRO (S.-Sébastien, St-Sébastien), Boavista, Santa-Cruz, Botafogo, Macacu, Magé, Mandioca, Marica, Cabo-frio, Campos ou San-Salvador dos Campos, Cantagallo, Novo Friburgo Angra dos Reis ou Ilha-Grande, les îles Grandes, Marambaya.

PROVINCE DE SAN-PAULO.

Comarca de San-Paulo.

San-Paulo, Santos, Villa da Princeza, Taubaté Guaratinguetá, San-Sébastien, Icarehy.

Comarca d'Ytu

Ytu ou Hitu, Porto Feliz, Sorocaba, Mugy mirim.

Comarca de Paranagua et Corytiba.

Corytiba, Paranagua, Cannanea, Iguape, Castro, Guaratuba.

PROVINCE DE SAINTE-CATHERINE.

Cidade de Nossa, Senhora do Desterro, San-Francisco, Laguna, Santa-Anna et S. Miguel (1).

PROVINCE DE S. PEDRO.

Portalègre ou Porto Alègre, Rio Pardo, Rio grande ou S. Pédro, Estreito, Villa Nova de Caxoeira, Piratinim, S. Miguel et S. Nicolao.

(1) Pour bien entendre la géographie primitive du Brésil, il importe de déterminer avec soin les limites de l'ancienne capitainerie de Saint-Vincent, dont presque tout le territoire est occupé aujourd'hui par celle de Saint-Paul. Le P. Gaspar Madre de Deos, qui est sur ce point l'autorité la plus compétente, dit avec raison que Saint-Vincent occupait, le long du bord de al mer, un espace de 100 lieues et non de 50, comme le prétendent plusieurs auteurs, sans aucun fondement. Sa largeur était telle qu'elle confinait avec les possessions espagnoles. Ces 100 lieues d'étendue n'étaient pas continues, mais séparées en deux portions, dans le milieu desquelles se trouvait comme enclavée la capitainerie de Santo-Amaro. La première partie (la plus septentrionale était de 55 lieues) commençait à partir du Rio de Macaé, et se terminait au Rio de Curupacé.

L'autre portion avait 45 lieues; elle entraît dans le Rio de San-Vicente, et se terminait 12 lieues au sud de l'île da Cananea, à l'une des trois barres de Nossa Senhora do Rosario de Parnagua. Il est à remarquer que cette capitainerie continua à porter le nom de Saint-Vincent jusqu'en 1710; on la désigna alors sous le nom de San-Paulo, San-Vicente et Santo-Amaro.

PROVINCE DU MATO GROSSO.

Cidade do Mato Grosso, ou Mato Grosso nommée jadis Villa Bella, Cuyabá, Diamantino, San-Pedro del Rey, Nova Coimbra et Forte do Principe da Beira, Camapuan.

PROVINCE DE GOYAZ.

Comarca de Goyaz, cidade de Goyaz ou Goyaz dite autrefois Villaboa; Meia Ponte, Pilar, Ourofino, Santa-Cruz, Santa-Rita, Crixá, le district des Diamans.

Comarcade S. Juan das duas Barras.

Natividade, Aguaquente, Cavalcante, Conceição, Tahiras, S. Jozé dos Tocantins, Porto Real san Joâoa da Palma.

PROVINCE DE MINAS GERAES.

Comarca de Ouro Preto,

Cidade de Ouro Preto, ou Villarica. Mariana, Barbasinas, S. Bartholomeu, Santa-Barbara, Antonio Pereira, Inficionado, Catas altas de Mato Dentro.

Comarca du Rio das Mortes.

San-João del Rey, S Jozé, Campanha ou Villa da Princeza de Beira; Queluz, San-Carlos de Jacuny.

Comarca du Rio das Velhas.

Sabarâ ou Villa Real do Sabarâ, Cahyté ou Villa Nova da Rainha, Pitanguí,

Comarca de paracatu.

Paracatu ou Paracatu do Principe, San-Romão
San-Domingo do Araxà ou Araxà.

Comarca du Rio San-Francisco

Rio-San-Francisco das Chagas ou Rio Grande,
Pilaô Arcado, Campo Largo.

Comarca do Serro do Frio

Villa do principe, Fanado ou Villa do Bom
Successo, Agua Suja, Barra do Rio das Velhas,
le district diamantin la capitale est Tijuco.

PROVINCE DE ESPIRITO SANTO.

Cidade da Victoria ou Vittoria, Itapemirim;
Guarapary, Villa Nova de Almeida, Villa Velha
do Espirito Santo.

PROVINCE DE BAHIA.

Comarca de Bahia.

San-Salvador ou Bahia; Caxoeira, Maragogype,
Nazareth, Santo-Amaro, Itapicuru, Iguarupe,
l'île d'Itaparica.

Comarca de Jacobina.

Jacobina, Villa de Contas, Villa-Nova do
Principe, Joazeiro.

Comarca dos Ilheos.

San-Jorge ou Ilheos, Olivença, Camamu.

Comarca de Porto Seguro.

Porto Seguro, Santa-Cruz; Caravellas; Leopoldina, Belmonte; San-Matheus, Villa Viçosa Alcobaca.

PROVINCE DE SERGIPE OU SERRGIPE,

Cidade de San-Christovão ou Sergipe, Estancia, Lagarto; Villa-Nova de San-Francisco, Propria ou Propiã (jadis nommée Urabu de Baixo).

PROVINCE DES ALAGOAS.

Cidade das Alagoas ou Alagoas, Maceyo, Penedo, Collegio, Atalaya, Porto alvo.

PROVINCE DE PERNAMBUCO.

Comarca do Recife.

Cidade do Recife ou Pernambuco, Antonio de Cabidaan-Agostinho; Serinhem, jadis Villa Formosa, Apojuca.

Comarca de Olinda.

Olinda; Goyanna; Pasmado, Iguarassú, Limoeiro, Pão d'Alho, l'île d'Itamaraca,

Comarca do sertão (du désert).

Symbres (jadis Ororaba), Santa-Maria, ou Indios Real de Santa-Maria; Flores, Guarahey; Pambu ou Santo-Antonio de Pambu.

PROVINCE DE PARAHYBA.

Cidade de Parahyba ou Parahyba; Montemor; Villa Real, pilar do Taypu; Pombal.

PROVINCE DE RIO GRANDE.

Cidade de Natal ou Natal, Villa Nova da Princeza (jadis Assù), Porto Alegre, Estremoz, jadis Guajiru; P'ile Fernando de Noronha.

PROVINCE DU SEARA, CIARA OU SIARA.

Cidade da Fortaleza ou Seara, Aracaty, Granja; Sobral (jadis Garaçu), Villa Viçosa.

Comarca de crato.

Crato, Iccò ou Ycò, San-João do Principe.

PROVINCE DU PIAUHY.

Cidade do Oeiras ou Oeyras; Parnahyba ou Parahyba; Piraruca Poti, Jurumenha, Pernaguá

PROVINCE DO MARANHAM.

Cidade de San-Luiz ou Maranhão, Hycatú, Caxias ou Cachias, Itapicuru Grande, Guimaraens Alcantara, Lumiar, Tutoya.

PROVINCE DU PARA.

Cidade de Belem ou Pará, Villa Viçosa (jadis Camelá), Santarem, Gurupá ou Curupa, Souzel, Obidos, jadis appelée Pauxis; Macapá, Gurupi, Collares, Ourem, Melgaço, Pombal, Alter do Chão, Pinhel.

Comarca de Marajo.

Villa de Monforte ou Villa Joannes, Chaves, Soure, Salvaterra, Monçaras.

Comarca du Rio Negro.

Barra do Rio Negro, Barcellos, Thomar, Moira, Olivença (jadis San-Paulo,) Borda, Serpa, Sylves.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE GÉOGRAPHIQUE DU BRÉSIL.

Coup d'œil sur les villes principales du Brésil.

En examinant quelles sont les villes principales du Brésil, et en spécifiant leur position géographique et statistique, nous suivrons une marche indiquée par la position naturelle du pays et qui a été adoptée en partie par le père de la géographie brésilienne, Ayres de Casal; c'est-à-dire qu'en marchant vers l'équateur, nous grouperons les villes principales du sud autour de Rio de Janeiro, puisque nous entrerons dans l'intérieur, et que, revenant sur le bord de la mer, par la province de Bahia, nous suivrons la côte jusqu'aux limites du nord.

§ *Première division.* São-Sebastião (Saint-Sébastien) ou Rio de Janeiro et non Rio Janéiro, comme on a coutume de l'écrire. Rio de Janeiro signifie *rivière de janvier*; et ce nom, imposé par les fondateurs portugais, a fait tomber plusieurs géographes dans une erreur grossière, erreur qui fut propagée par les premiers explorateurs, puisqu'ils prirent pour l'embouchure d'un fleuve ce

qui n'était qu'une baie. Les Tupinambas désignaient l'endroit où elle est située sous le nom de Ganabara. La faible analogie des deux noms vient peut-être de la dénomination primitive.

Rio de Janeiro est située sur la baie de ce nom, par les $22^{\circ} 54'$ de lat. sud, et les $45^{\circ} 58' 52''$ de longitude (1). Nous indiquons ici la moyenne fournie par M. de Freycinet. La détermination obtenue par M. le baron Roussin est de 2' seulement plus petite que celle-ci (*Voyez* Position des lieux les plus remarquables de la côte du Brésil, extraite du *Routier Brésilien*, de M. le baron Roussin.) La capitale du Brésil s'élève sur le bord occidental, et à moins d'une lieue de distance de l'entrée de la baie : elle fut fon-

(1) Voici les trois longitudes que donnèrent pour le château de Rio les trois montres marines dont M. de Freycinet pouvait adopter le résultat.

Le n ^o 72 de Berthoud. . . .	$45^{\circ} 36' 38''$;
Le n ^o 158 du même artiste.	$45^{\circ} 35' 49''$;
Le n ^o 2868 de M. Bréguet. .	$45^{\circ} 44' 10''$.

Nous ferons observer également que la moyenne adoptée par le même navigateur ne diffère pas d'une minute de degré de celle insérée dans les anciennes *Connaissances des temps* (ouvrage d'astronomie qui indique, entre autres choses, les longitudes et les latitudes). Nous indiquerons ici pour les Brésiliens la détermination obtenue par un de leurs ingénieurs, A.-B.-P. Lago. Rio de Janeiro, $22^{\circ} 54' 15''$ de latitude australe, $334^{\circ} 45' 10''$ de longitude, comptées de l'île de Fer. *Voyez Annaes das sciencias, etc.*, T. XIV, p. 12 de la 2^e partie.

déc en 1567. Cette ville, bâtie de la manière la plus pittoresque, s'élève au pied de collines assez élevées, qui présentent à leur base une terre argileuse rougeâtre, mélangée de fragmens de gneiss. La montagne du Corcovado (bossu) est la plus élevée de toutes celles qui avoisinent la ville ; elle présente des escarpemens assez raides : sa pente, et celle des autres collines, est couverte d'une végétation vigoureuse ; on y remarque des ravins nombreux et profonds. Quoique le gneiss dont se composent ces élévations se délite assez facilement, on trouve dans l'intérieur de Rio de Janeiro même des collines isolées (1) qui fournissent d'excellens matériaux pour la construction des fortifications et des édifices. Selon M. Gaudichaud, ces pierres paraissent tenir le milieu entre les granits et les gneiss ; elles sont peu compactes, peu cassantes et d'une exploitation facile. La plaine dans laquelle a été bâtie Rio de Janeiro a été probablement occupée par la mer. Rio de Janeiro peut être divisée en deux parties assez distinctes, la ville nouvelle et la ville ancienne. Celle-ci est la plus grande ; elle a été construite sur une petite plaine irrégulière. La ligne méridionale va rejoindre la Punta da Calabouco ; la ligne septentrionale se termine par le Morro San-Bento. On aborde ordinairement entre ces deux points. On y voit les quais et le palais impérial ; une

(1) Telle est celle de Catète, qui est formée de gneiss porphyrique avec grenat veiné par de petites couches de quartz, de feld-spath et de mica. (Nous renvoyons aux volumes de minéralogie et de géologie pour tous les termes techniques.)

grande place désignée sous le nom de Campo de Santa-Anna sépare, à l'ouest, cette portion de la ville du faubourg plus moderne. A l'ouest du quartier Sainte-Anne, on rencontre une espèce de marais connu sous le nom de Saco do Alferez ; ses émanations sont assez malsaines : elle sépare cette portion de la ville des faubourgs les plus avancés, Mata Porcos et Catumbi. Une route en forme de digue sert à traverser le Mata Porcos, et après avoir passé le pont de San-Diego, on arrive au château de San-Christovão. Cette résidence impériale n'est éloignée de la ville que d'une demi-lieue. Catète et Botafogo sont deux faubourgs que l'on rencontre dans la direction du sud, mais que l'on peut à peine regarder comme faisant partie de Rio. Dans la partie ancienne de la ville, les rues, quoique régulières, sont étroites; elles se coupent à angle droit; les maisons ont trois ou quatre étages; leur toit est pointu, et l'on n'y voit guère que trois croisées de face. Dans les parties modernes de la ville, le mode de construction a fait des progrès; cette amélioration est sensible surtout au faubourg Sainte-Anne.

§ *Edifices.* Les édifices de Rio de Janeiro ne sont pas en général remarquables par leur architecture, mais la manière dont ils sont bâtis offre le coup d'œil le plus pittoresque. Au premier rang nous mettrons l'aqueduc da Carioca, qui a été terminé en 1740, et qui peut avoir une demi-lieue d'étendue. Il fournit à la ville une eau excellente, qui s'échappe de la montagne du Corcovado. La cathédrale da Candelaria, l'église de San-Francisco, plusieurs couvens construits sur des collines, tels que San-Bento, Santo-Antonio, Santa-There-

sia, frappent par leur aspect d'élégance ou de grandeur. Le palais impérial est un édifice irrégulier, assez vaste, mais d'un mauvais genre d'architecture. L'académie, le musée et l'hôtel-de-ville, sur la place Sainte-Anne, font un bon effet. On distingue surtout la bourse, monument élégant, qu'on doit à M. Grangeant, architecte français. Le théâtre de San-João a été bâti, dit-on, sur le modèle du théâtre de San-Carlos, à Lisbonne. Le plus ancien édifice de Rio de Janeiro est, à ce qu'on prétend, la Casa da Misericordia, située à peu de distance de la pointe de Calabouço : l'hôpital qui en fait partie est ouvert à toutes les races et aux deux sexes; mais les médecins français qui l'ont visité l'ont trouvé susceptible de bien nombreuses améliorations, et les salles leur en ont paru d'une effrayante malpropreté.

§ *Port de Rio de Janeiro et principaux ports de la côte.* Nulle contrée dans l'univers n'a été plus favorisée sous ce rapport par la nature que le Brésil. Selon les propres expressions d'un de nos amiraux les plus instruits, le port de Rio contiendrait tous les ports de l'Europe, et il est admirablement défendu par sa propre disposition. Quelques personnes qui l'ont complètement exploré, lui donnent cinq lieues de profondeur. Cette baie magnifique se subdivise en une quantité prodigieuse d'anses; une foule d'îles s'élèvent du sein de ses eaux, et la plus grande est celle qu'on désigne sous le nom *du Gouverneur*, car elle a près de deux lieues de l'est à l'ouest, et autant de long. Néanmoins l'art a peu fait jusqu'à présent pour rendre plus sûrs ou d'un abord plus fa-

cile les ports magnifiques qu'on rencontre tout le long de la côte. Après la baie de Rio de Janeiro, nous citerons *Angra dos Reis*, dans la même province, et en nous avançant plus au sud nous indiquerons les ports de Montevideo, de Maldonado, de Sainte-Catherine et de Santos (province de Saint-Paul). Sur la côte orientale on trouve l'immense baie de Cammamú, qui est presque déserte aujourd'hui et que de nombreux bâtimens rempliront sans doute un jour. Vient ensuite Bahia de todos os Santos (*la Baie de tous les Saints*), dont le port est regardé comme le plus important après celui de la capitale. La baie de Tamandaré, dans la province de Pernambuco et Bahia da Traição (*la baie de la Trahison*), dans la province de Parahyba, peuvent recevoir une prodigieuse quantité de navires.

§ *Banque de Rio de Janeiro.* Cette importante institution a été fondée il y a douze ou treize ans; elle est placée sous la protection de l'empereur. En 1820, elle jouissait d'un capital de 1,200,000,000 r. 7,500,000 fr. La banque prête au gouvernement des fonds à 6 p. %, et les négociations de ce genre sont, dit-on, très-lucratives pour elle, parce que des faveurs clandestines la dédommagent de ce désintéressement apparent. Selon divers rapports, le dividende de la banque pour l'année 1816 ne fut pas au-dessous de 20 p. %; en 1817, il fut de 17 p. % au moins. Nous ignorons si, depuis cette époque, il y a eu accroissement dans les bénéfices.

§ *Compagnies d'assurance.* Il existe plusieurs compagnies de ce genre, avec la sanction du gouvernement. Durant les guerres avec les Provinces-

Unies de la Plata, elles assuraient à 8 p. %, et à 6 p. % pour Valparaiso, contre tous risques; pour l'Angleterre, la France et l'Espagne, elles assurent, en temps de paix, à 4, 5 et 6 p. %. Ce taux peut varier cependant très-fréquemment; il y a quelques années, le paiement des sinistres était sujet à de fréquentes et longues discussions.

§ *Intérêt de l'argent.* L'intérêt légal est à 5 p. %; l'intérêt du commerce est quelquefois à 12, 15 et 18 p. %. A moins de fortes hypothèques, un particulier ne trouverait pas à emprunter au-dessous de 20 p. %. Comme l'on court de grands risques dans les spéculations pour la côte de Mozambique, l'Inde et la Chine, la loi autorise le placement de l'argent à un fort intérêt indéterminé. On calcule qu'on a un bénéfice de 18 à 24 p. % dans les relations avec la côte de Mozambique, et qu'on peut compter sur un avantage net de 18 à 20 p. % dans celles de l'Inde et de la Chine.

Villa de San-Salvador dos Campos dos Goytacases, désignée plus ordinairement sous le nom de Campos. Cette jolie ville, érigée en cité, est bâtie le long des rives du Paraiba; ses rues sont régulières et pour la plupart pavées; elle renferme huit églises, et le prince de Wied-Neuwied évaluait sa population à 5,000 individus, il y a 10 à 12 ans. Il s'y fait un assez grand commerce. La contrée environnante produit beaucoup de café, de sucre et de coton. Il y a des propriétaires qui fabriquent même, dit-on, annuellement à peu près 5,000 arrobas de sucre, indépendamment de la cachaça; cette richesse des habitans donne une certaine extension au commerce d'importation.

San-Paulo (saint Paul). Cette ville est située dans un terrain peu élevé, à l'angle du confluent du Rio Tamandahy avec le ruisseau Hynhangabahú, à 12 *legoas* au nord-est de Santos, que l'on considère comme étant son port; elle gît par les 23° 33' 30'' de lat. aust., et les 331° 24' 35'' de long., comptée du méridien de l'île de Fer: elle a été fondée en 1552 par les jésuites, qui établirent d'abord un collège, d'où sortirent plusieurs missionnaires qui se répandirent dans le reste de l'Amérique du sud. Ses premiers colons appartenaient, dit-on, à une tribu de Guayanas conduits par un chef connu sous le nom de Tibireça. Saint-Paul a reçu la juridiction de villa en 1552, et a été élevée au rang de *cidade* (cité) en 1712. Plusieurs de ses rues sont bien bâties; il y a quelques édifices parmi lesquels on remarque l'ancien collège des Jésuites, qui sert de palais aux gouverneurs. Il y a quelques années, on y comptait 3 hôpitaux, 3 couvens, 2 maisons d'asile pour les femmes, une fonderie pour l'or; ses deux églises principales, la cathédrale et Sainte-Iphigénie, sont assez considérables. On remarque à Saint-Paul trois beaux ponts de pierre.

Les Paulistes sont renommés dans le reste du Brésil par leur esprit entreprenant et par leur vive intelligence.

Villa de nossa Senhora do Desterro. Cette jolie ville, qui n'a pas encore le titre de cité, est la capitale de l'île délicieuse de Sainte-Catherine, qui a près de neuf lieues de longueur, et dont la fertilité est admirable. Nossa Senhora do Desterro est située à sa partie occidentale, dans une anse un peu à l'E.-S.-E. du détroit qui sépare l'île du con-

minent. Trois rivières la traversent ; ses rues sont généralement tortueuses, et la plupart des maisons sont construites en pierre ou en bois ; on y trouve plusieurs établissemens d'utilité publique, et l'on y fabrique divers tissus de lin et de coton.

Villa Bella. Cette capitale de l'immense province du Mato - Grosso s'élève dans un terrain plat, sur les rives du Guaporé, dont les grandes crues lui nuisent quelquefois. Elle est située par les 15° de latitude australe, et les 317° 42' 30'' de longitude, comptés de l'île de Fer. C'est la résidence du gouverneur et de l'*ouvidor*. Toutes les maisons sont de plain-pied. Il y a quelques années on n'avait pas de fontaine à Villa Bella ; mais l'eau du fleuve est excellente. C'est l'unique paroisse de la *comarca*, et l'on comprend quelle doit être son immense étendue. L'Arrayal Diamantin fait partie de son district. C'est une bourgade située à environ 30 lieues au nord-ouest de la capitale : elle fut fondée il y a environ 38 ans, à cause de l'or et des diamans qu'on trouva dans ses environs.

Villa Real de Cuyabá, capitale de la comarca de ce nom. C'est la seconde ville du Mato-Grosso. Elle est située sur les bords d'un ruisseau, à environ un mille de la rive orientale du Rio Cuyabá, par les 15° 36' de latitude australe, et les 321° 35' 15'' de longitude du méridien de l'île de Fer. C'est la résidence d'un prélat, évêque *in partibus*, et d'un *juiz de ford*. Il y a déjà plusieurs années qu'il y avait des professeurs de philosophie et de latin. Comme cette ville a été fondée par les Paulistes, les édifices y sont construits en *taïpa*, espèce de brique séchée au soleil ; les rues principales sont

pavées. Les environs de Cuyabá fournissent des fruits excellens.

Villa Boa, capitale de la province de Goyaz. Elle gît par les 16° 20' de latitude australe, et les 329° 10' 50'' de longitude du méridien de l'île de Fer, et se trouve placée par conséquent au centre de l'empire. Elle fut fondée en 1739; c'est la résidence du gouverneur et d'un évêque *in partibus*, de même que celle de l'ouvidor de la comarca. Elle est située dans un lieu bas, sur les bords du Rio Vermelho, qui la divise en deux faubourgs à peu près égaux. Ses édifices sont grands, mais ils n'ont ni élégance ni beaucoup de solidité; outre la cathédrale, il y a cinq églises. Un fortin où il n'y a que deux pièces de canon lui sert d'ornement plutôt que de moyen de défense. Il y a une fonderie pour l'or. On remarque à Villa Boa une promenade publique, ce qui n'existe pas dans toutes les villes de l'intérieur du Brésil.

Villa Rica (ville riche), capitale des Mines, située à 80 lieues de Rio de Janeiro, par les 20° 25' 30'' de latitude, et les 33¼° 2' 12'' de long. Les mines d'*ouro preto* (or noir), qui lui donnèrent naissance, furent découvertes en 1699, 1700 et 1701, mais elle ne fut érigée en ville qu'en 1711. Villa Rica est bâtie dans une position bien défavorable, si l'on examine son éloignement de toute rivière navigable, et la stérilité de son territoire. C'est ce qui fait que cette ville, si florissante au temps de l'abondance des mines, n'offre plus que l'aspect de la décadence. M. de Saint-Hilaire dit qu'il est extrêmement difficile de donner une idée très-exacte de cette capitale, à cause de son peu de régularité; elle est bâtie sur une suite de mornes qui

bordent le Rio d'Ouro Preto. On compte à Villa Rica environ 2,000 maisons, 15 ou 16 chapelles, 2 églises paroissiales; celle de Nossa Senhora da Conceição, connue généralement sous le nom d'église do Rio de Ouro Preto, est ancienne et a une longueur d'environ 55 pas; on y voit quelques tableaux supportables. L'hôtel du gouverneur, connu sous le nom de Palacio, est l'édifice le plus considérable; ce n'est qu'une masse de bâtimens lourds et de mauvais goût. L'hôtel-de-ville (*casa da camara*) n'est point d'une meilleure architecture. L'hôtel du trésor (*casa da fazenda*) est remarquable par son étendue; c'est là que se trouvent les caisses publiques et que s'assemble la junte du trésor. Il y a à Villa Rica deux hospices: l'hospice civil est fort mal entretenu; l'hospice militaire se fait remarquer au contraire par sa propreté et par sa bonne administration. On ne voit dans cette capitale aucune promenade publique, aucun cabinet littéraire, aucun café supportable; on y trouve néanmoins une salle de spectacle qui passe, je crois, pour le plus ancien théâtre du Brésil. Si l'on en excepte, dit M. de Saint-Hilaire, la manufacture de poudre, qui appartient au gouvernement, et une fabrique de saïence qui a été établie depuis un petit nombre d'années à peu de distance de Villa Rica, il n'existe dans cette ville et dans son voisinage aucune espèce de manufacture. Nous pensons cependant qu'il a dû s'opérer dans l'industrie de cette ville quelques améliorations. Le commerce qui existe entre Villa Rica et Rio de Janeiro se fait à dos de mulets: la route qui établit des communications entre ces deux villes passe pour la meilleure du Brésil. La capitale de Minas Geraes

avait autrefois 20,000 âmes; on ne lui en accorde maintenant guère plus de 8,000. C'est la résidence d'une administration assez nombreuse et d'un régiment entretenu aux frais de la province.

Marianna, ville épiscopale, fondée vers 1711. Elle était nommée primitivement Villa Real de Nossa Senhora do Carmo; elle fut élevée en 1745 au rang de cité (cidade), et prit le nom de Marianne d'Autriche, femme de Jean V. Marianna est presque entièrement bâtie sur le sommet et sur le côté oriental d'une colline très-basse, étroite et allongée, qui s'étend du S. au N., en diminuant par une pente insensible jusqu'à son extrémité. Deux ruisseaux coulent parallèlement aux flancs de la colline, l'un à l'E., l'autre à l'O. Un autre ruisseau venant de Villa Rica les reçoit tous deux. La ville de Marianna forme une seule paroisse; mais on y compte neuf églises en comprenant la cathédrale. Le palais épiscopal est situé hors de la ville; on en vante les jardins. Le séminaire, qui offrait quelques moyens d'instruction à la jeunesse de l'intérieur, est, dit-on, abandonné et tombe en ruine. Le commerce de Marianna se borne à la consommation intérieure. On fait monter la population à 5,130 individus.

Villa do Principe (ville du prince), capitale de la comarca de Serro do Frio, dont l'étendue se divise en serro do Frio proprement dit et celui de Minas Novas. Cette ville est la plus importante de la province après Villa Rica. Villa do Principe reçut le titre de ville le 14 janvier 1714. D. Braz Balthasar en était alors gouverneur; elle est située par les 14° 17' lat. et le 333° 45' de long. au N. E. de Villa Rica. Selon MM. Spix et Martius, elle est

élevée de 3,200 p. au-dessus du niveau de la mer. Cette ville comprend environ 700 maisons : les rues sont peu nombreuses, mais pavées. La population peut monter de 2,500 à 3,000 individus, et un savant voyageur fait remarquer avec beaucoup de raison quesi, en 1809, la population s'élevait à 5,000 âmes, comme l'affirme Mawe, il faut que les mines aient singulièrement décréu. Un des inconvéniens de cette ville est qu'il n'y a point de fontaine, et qu'il faut aller chercher dans la vallée l'eau dont on a besoin.

§ *Taux des denrées à Villa do Principe.* Nous donnerons ici le taux des denrées d'après M. de Saint-Hilaire, comme pouvant fournir une base à peu près certaine sur ce que la vie coûte dans l'intérieur.

L'alqueire de farine, 375 reis (environ 2 fr. 30 c.); celui de haricots, 680 r.; de maïs, 300 r.; la viande, 18 r. (environ 12 c. la livre); une forte paire de souliers, 750 r. (environ 4 fr.); le loyer d'une jolie maison, 2,000 r. (12 fr. 50 c.).

On ne trouvait, il y a 15 ans, à Villa do Principe, ni cabinets littéraires, ni cafés, ni promenades publiques; il n'y avait point non plus d'établissemens de charité.

S. Antonio do Tijuco, plus connu sous le nom de Tijuco. C'est la capitale du district Diamantin; elle s'élève à l'une des bases du Serro do Frio, à l'O., et non loin des sources du Rio Jiquitinhonha. Tijuco est à 8 lieues au nord-est de Marianna, à 32 lieues de Sabará, 30 lieues au sud-ouest de Fanado, et 8 l. au nord-ouest de Villa do Principe. J'emprunterai à un autre ouvrage ce

que j'ai déjà dit sur cette ville : « Tijuco est situé sur le penchant d'une montagne; ses maisons, bâties d'une manière très-irrégulière, forment des rues inégales; cependant elles ont une plus belle apparence que celles des autres villes de Minas Geraes. Elles sont entretenues avec soin; on prétend que le nombre des habitans s'élève à 6,000, dont une portion paraît être dans une position très-peu aisée. Comme le territoire est extrêmement stérile, on est obligé de faire venir les provisions de plusieurs fermes assez éloignées, ce qui nécessairement les renchérit beaucoup. Le bœuf, le cochon, la volaille y sont néanmoins très-abondans. On s'y procure assez facilement des vins de Madère et de Porto, ainsi que la plupart des denrées de l'Europe. » Tijuco passe pour réunir la société la plus aimable et la plus instruite de l'intérieur.

Villa Real do Sabará, chef-lieu d'une comarca et résidence d'un ouvidor. Cette ville est située près de la rive droite du Rio das Velhas, dans l'endroit où il reçoit la rivière de Sabará, par les 19° 47' 15'' de lat. aust., et les 334° 15' 35'' de long. Elle est bâtie dans une vallée entourée de montagnes; elle est assez grande, et parmi ses édifices on en remarque quelques-uns destinés à l'instruction publique; il y a également une fonderie pour l'or. Selon Ayres de Casal, les offices judiciaires sont égaux en nombre à ceux de la capitale : le revenu annuel de la camara peut s'élever à 8,000 ou 9,000 cruzades. Les habitans se livrent presque tous à la recherche de l'or, et formaient, il y a quelques années, deux régimens de cavalerie auxiliaire. On trouve dans les environs

de Sabará un lac d'eau minérale, *Lagoa Santa*, ayant trois milles de circuit.

Villa Nova da Raynha. Cette ville, plus connue sous son nom primitif de Cahyté (bois fermé, en langue tupi), est située, selon M. Lago, par les $19^{\circ} 54'$ de lat. et les $334^{\circ} 15' 35''$ de long. (île de Fer); elle a été fondée en 1714. On la voit s'élever sur le bord d'une rivière : sa cathédrale est vaste. Ses revenus s'élevaient à 8,000 cruzades.

Villa do Fanado (1), capitale du *termo* de Minas Novas (mines neuves). Cette ville est située par le 17° de lat., selon Pizarro, et, en admettant d'autres autorités, par les $17^{\circ} 14' 48'$, à environ 150 l. de Rio de Janeiro, et un peu moins de Bahia. La difficulté des chemins exige un mois de voyage pour se rendre de la capitale dans cette ville du centre. *Villa do Fanado* fut érigée en ville le 2 octobre 1730, sous le nom de *Villa Nova de Nosso Senhor do Bom Successo das Minas Novas d'Arassuahy*; mais on sent aisément que l'ancien nom a dû prévaloir. Les rues, peu nombreuses, sont pavées; les maisons petites, construites en bois et en *adobes* (briques de terres séchées). La ville entière, vue d'un certain endroit, a absolument la forme d'un Y. La population s'élève à environ 2,000 âmes, et doit éprouver, dit-on, une augmentation rapide. Cette petite ville n'est pas complètement privée d'industrie; on y fabrique des couvertures de coton assez légères. Les revenus de sa camara ne s'élèvent qu'à une faible somme

(1) Ce nom vient de *Rio do Falhado* (ruisseau de la diminution), qui a dégénéré par corruption en *Rio do Fanado*.

qui se dépense pour l'éducation des enfans trouvés. Villa do Fanado, par sa position, peut devenir une des villes les plus importantes du Brésil.

Maintenant nous allons nécessairement remonter vers le bord de la mer, et abandonner des contrées encore désertes qui verront sans aucun doute des villes nombreuses s'élever dans leurs fertiles campagnes, mais où l'on rencontre encore aujourd'hui des paroisses qui ont jusqu'à 80 et 100 l. d'étendue. L'ancienne capitale du Brésil méritait une description plus étendue que celle des cités de l'intérieur, et nous la donnerons d'après un ouvrage où nous l'avons présentée avec quelque détail.

San-Salvador, Bahia de Todos os Santos (Baie de tous les saints). Lorsque l'on entre dans l'immense baie de Tous les Saints, il est impossible de se défendre d'un mouvement d'admiration : à gauche, l'île d'Itaparica, couverte dans tous les temps d'une végétation brillante, présente aux regards, pendant un espace de plusieurs lieues, ses forêts et ses plantations immenses; sur le côté opposé, la ville se déploie en amphithéâtre; plus loin, des terres éloignées élèvent leurs cimes bleuâtres du sein des eaux.

En considérant la manière hardie dont San-Salvador a été construit, la surprise redouble : de nombreuses maisons suivent les sinuosités du rivage ; mais on considère plus haut de vastes édifices au milieu d'une foule d'autres bâtimens qui, en s'avancant jusque vers la pente de la colline, s'élèvent au milieu d'une verdure éclatante. Le collège des jésuites, l'ancienne cathédrale, le palais du gouverneur et le théâtre, se font distinguer surtout par leur vaste construction.

La principale rue de la ville se nomme *Praya* (plage), à cause de son voisinage de la mer. C'est là qu'ont été construits, pour la commodité des négocians, la douane et les immenses magasins connus sous le nom de *trapiches*, où sont amoncélés les cuirs, le coton, le sucre, le café et le rum, en un mot, tous les produits commerciaux de la province. C'est un peu plus loin que se trouve situé le marché aux légumes et au poisson, moins bien approvisionné que celui de Rio; il est souvent plus cher, et ne présente point une aussi grande variété de productions. Plus loin, en traversant quelques petites rues habitées par des tailleurs et des marchands de draps, on entre sur la place où a été construit le bâtiment de la Bourse; c'est une vaste maison d'une architecture bizarre qui, néanmoins, a le mérite d'offrir dans sa construction et dans ses ornemens les plus beaux échantillons de bois indigènes, mais qu'il faut abandonner maintenant pour retourner sur nos pas afin d'examiner un instant l'arsenal et le chantier d'où sont sortis plusieurs bâtimens, visiter le grenier général des farines et des légumes secs, et nous arrêter devant l'église de la *Conceição*: son architecture n'a rien de très-remarquable, mais elle mérite cependant toute l'attention du voyageur, si l'on se rappelle qu'elle a été, pour ainsi dire, entièrement construite en Europe, et que les pierres toutes numérotées ont été transportées à Bahia sur deux frégates. Cette église et *Nossa Senhora do Pilar* (Notre-Dame du Pilier) forment maintenant les deux paroisses dont relèvent les habitans de cette partie de la ville.

L'étranger qui, après avoir satisfait rapidement

sa curiosité, veut visiter la ville haute, est souvent dupe de son inexpérience. Des rues en pentes rapides, des escaliers dégradés placés entre plusieurs maisons y conduisent à la vérité; mais si la crainte d'un soleil brûlant lui fait prendre ce dernier chemin, il en est bientôt puni: après avoir gravi des marches brisées, encombrées de tas énormes d'immondices de toute espèce, il parvient au milieu de cette brillante verdure qu'il a admirée du port, et il est fort étonné de ne voir que des plantes inutiles ou des ricins qui croissent spontanément dans les espaces situés entre les maisons: souvent il ne sait plus se reconnaître, et presque toujours il se voit obligé de redescendre.

Le plus sûr est de monter une des rues qui ont pris le nom de *ladeira* (côte): quelques-unes sont bordées de maisons de chaque côté; d'autres ne présentent que de vastes murailles d'appui, des espèces de précipices ou de vieilles masures dans l'état le plus délabré.

Si l'on entre dans la ville haute par cette *ladeira*, on est surpris de l'extrême différence qui existe entre les deux quartiers; d'un côté la baie se déploie dans toute son étendue; de l'autre c'est une place où viennent aboutir plusieurs rues larges et bien pavées, bordées de maisons construites avec élégance et solidité. Le théâtre frappe d'abord les regards; on est surpris du brillant effet qu'il produit quand on l'aperçoit de la rade; il est bâti sur un rocher, et il semble continuellement menacer la ville basse d'une chute funeste. C'est un vaste bâtiment carré percé d'une infinité de fenêtres, et ayant un fronton mesquin. Les portes se trouvent situées sous une espèce de ga-

lerie qui sert à supporter une terrasse d'où les regards parcourent la baie dans tous les sens, et voient les navires s'avancer majestueusement au milieu de la rade hérissée d'une forêt de mâts.

En suivant la rue sur laquelle domine une partie des fenêtres du théâtre, on arrive au palais du gouverneur, bâti sur une place carrée où s'élèvent plusieurs autres édifices, tels que la prison et la monnaie; tous sont d'une architecture massive et peu élégante, mais ils ont été construits solidement et sont entretenus avec soin.

En continuant son chemin par la rue qui se trouve située en face du palais du gouverneur, on arrive à la cathédrale, qui tombe, pour ainsi dire, en ruine, et qui se fait remarquer par l'étendue de son vaisseau; plus loin c'est le palais archiépiscopal, et à quelques pas de là le magnifique collège des jésuites, bâti entièrement avec des pierres de taille apportées d'Europe: il est changé aujourd'hui en hôpital militaire, et l'église, qu'on peut regarder avec raison comme la plus belle de toutes celles de Bahia, tenait lieu de cathédrale, il y a seulement quelques années. Construite sur une vaste place à laquelle le collège donne son nom, elle s'élève précisément en face du couvent des franciscains, dont on ne peut se lasser d'admirer la bizarre architecture, qui présente dans ses ornemens l'assemblage de mille figures grotesquement groupées. L'église à côté est assez belle. C'est en grande partie dans le quartier du palais que se trouvent situés les établissemens utiles de la ville; on y remarque une école de chirurgie, la *Casa da misericordia* (maison de miséricorde) avec un hôpital pour les pauvres, une maison pour

les orphelines pauvres et nées de parens blancs.

Il n'existe peut-être pas maintenant dans l'Amérique méridionale une ville qui ait un nombre si considérable de couvens, tous parfaitement entretenus ; il y en a de carmes chaussés, de carmes déchaussés, de bénédictins, de franciscains, de capucins, de frères quêteurs de la Terre-Sainte, etc., etc. Les religieuses de divers ordres en forment quatre ; et il y a outre cela une foule de maisons moins importantes, habitées par des moines de différens ordres. Outre les églises de ces couvens, qui sont ouvertes aux fidèles, on remarque six paroisses principales, connues sous les noms de San-Salvador (la cathédrale), Nossa-Senhora-da-Victoria, San-Pedro, Santa-Anna, Santo-Antonio, Santismo Sacramento ou do Passo. Nous ne comptons point une foule de chapelles sous différentes invocations. Ces églises sont ornées à peu près sur le même modèle, et l'espace nous empêche d'en donner une description détaillée.

Quoique nous ayons fait connaître à peu près le quartier de la ville haute, habitée le plus ordinairement par les fonctionnaires publics, nous n'avons encore rien dit du faubourg da Victoria, que préfèrent les étrangers ; nous le parcourrons après avoir dit un mot de l'aspect offert par la population habitant le voisinage du palais. Le tumulte a cessé, les cris des noirs ne se font plus guère entendre que dans l'éloignement ; des espèces de chaises, attelées ordinairement de deux belles mules, traversent les rues en sens divers, et se croisent fréquemment avec ces espèces de palanquins, appelés *cadeiras* (chaises), que des noirs portent sur leurs épaules, et qui demandent tant d'habitude

de se tenir en équilibre pour y être commodément. Les Européens, peu accoutumés à se faire porter, préfèrent le plus souvent aller à cheval; mais il est indispensable pour un homme tenant à la haute société du pays d'avoir une de ces cadeiras, qui doit le suivre dans ses visites, quand même il ne devrait en faire aucun usage. Quelques-unes, et particulièrement celles des dames, sont vraiment magifiques; des étoffes moirées forment les rideaux; le sculpteur et le doreur ont pris soin d'embellir l'espèce de baldaquin auquel elles sont attachées. Les dames d'un certain rang, lorsqu'elles se rendent à l'église ou en visite dans leurs cadeiras, se font toujours accompagner par une négresse richement vêtue ou par un petit domestique qui marche à côté d'elles, prêt à recevoir leurs ordres.

La ville haute, comme nous l'avons déjà dit, est loin d'offrir l'aspect d'activité que l'on remarque dans le quartier du commerce : les magasins y sont en général fort peu nombreux; ils sont remplacés par des cafés, des boutiques de pharmaciens, quelques auberges et des vendas (espèces de cabarets). Des officiers de l'état-major, des soldats, des ecclésiastiques, des moines de tous les ordres, se croisent en sens divers. Les nègres de cadeiras, ceux qui sont destinés à porter des fardeaux de toute espèce dans la ville, se réunissent fréquemment à l'encoignure de certaines rues, en attendant le moment d'être employés : les uns s'occupent à faire des chapeaux de paille; d'autres plus industrieux, tressent des nattes de couleur, destinées à tapisser quelque appartement. Nous nous sommes plu souvent à examiner ces différens grou-

pes , et nous avons été quelquefois surpris de l'espèce de gaité qui paraissait y régner : la musique surtout emploie leurs loisirs. Comme tous les noirs, ils sont musiciens par instinct, et même beaucoup d'entre eux ont inventé des instrumens à corde et à vent, qui ont quelque analogie avec ceux dont nous nous servons. Nous remarquons surtout un nègre porteur qui, sans avoir appris la fable et sans connaître l'origine de la lyre, avait su faire un violon d'écaille de tortue, garni d'une seule corde de baleine très-déliée; il tirait de cet instrument singulier des sons graves, ayant quelque analogie avec la voix humaine; ses airs étaient monotones, et se ressemblaient nécessairement beaucoup; mais jamais ceux d'Orphée ne produisirent plus d'effet : tous les amateurs du quartier venaient écouter notre musicien, qui s'accompagnait en chantant des paroles assez douces dans sa langue; peu à peu il roulait ses yeux dans leur orbite avec une expression singulière; l'enthousiasme le plus délirant se peignait sur sa physionomie; et s'il continuait à chanter, ses compagnons ne pouvaient plus résister aux charmes puissans de l'harmonie; ils s'approchaient et se penchaient vers lui en imitant ses gestes; ils lui répondaient par des paroles entrecoupées et par le son de divers instrumens : alors l'ivresse était à son comble, et la plume est insuffisante pour exprimer tout ce qu'ils paraissaient ressentir.

Un Européen n'entend pas grand'chose à la scène que nous venons de décrire; il ne saurait même deviner le sujet qui émeut si extraordinairement cinq ou six personnes, et cependant il ne peut demeurer spectateur insensible : l'harmonie

sauvage exerce son pouvoir sur lui comme sur les noirs qu'il observe ; mais c'est avec moins d'empire, car elle les conduit sans doute en Afrique et leur rappelle les souvenirs de la patrie !

Pour se rendre dans le quartier préféré depuis long-temps par les étrangers, il faut s'avancer au milieu d'une grande rue droite, communiquant avec une infinité d'autres, bâties à peu près sur le même modèle ; elle se nomme *rua de San-Bento*. Non loin de l'entrée, on aperçoit le couvent des bénédictins, qui est encore à s'achever malgré l'état florissant des finances des bons pères. Plus loin on remarque l'église de San-Pedro, paroisse assez vaste qui divise la rue en deux ruelles aboutissant à une grande place, où les capucins italiens ont construit leur couvent et leur église. Ce dernier bâtiment ne fait pas honneur au goût des fondateurs : il était d'abord bâti sur un modèle supportable ; ils ont gâté sa façade par un fronton singulier, où l'on a formé une espèce de mosaïque avec des morceaux de faïence et des cailloux d'une fort belle couleur noire. On peut descendre de cette place dans le joli quartier du *Baril*, où les maisons, bâties au milieu des jardins, laissent voir dans toutes les saisons des groupes charmans de cocotiers, qui balancent leurs têtes éclatantes au milieu des manguiers et des orangers.

La grande rue dont nous avons parlé, et qui continue à traverser la ville, sous le nom de *rua das Mercês*, aboutit à une belle place, formée par les grilles du jardin public, le fort San - Pedro et quelques belles maisons, bâties dans une situation agréable. En entrant dans le jardin public les yeux se reposent avec plaisir sur

une végétation brillante, mais cultivée avec soin. Aussi bien entretenu que celui de Rio de Janeiro était négligé, le jardin de Bahia présente comme lui la vue la plus imposante : tracé sur un des plateaux les plus élevés de la colline, il forme une vaste terrasse entourée de grilles à hauteur d'appui, d'où les regards peuvent plonger sur toute l'étendue de la baie. Un peu à droite, c'est l'île d'Itaparica, se déployant tout entière, sur la même ligne ; à gauche celle dos Frades, et entre ces deux terres une vaste étendue d'eau bornée au loin par le continent. En suivant le coteau de la ville, on voit son extrémité qui s'avance jusque dans la baie : du côté opposé, la plaine mer roule ses vagues ; cette vaste scène est animée continuellement par l'arrivée de quelques bâtimens étrangers.

Cidade do Recife Pernambuco, ou Olinda de Pernambuco, désigné plus habituellement sous les noms de Pernambouc, Fernambouc et Fernambourg. On donne à ce nom deux étymologies : les uns le font dériver d'*inferno boca* (bouche d'enfer) ; les autres du mot tupique *parana* (grande eau), et du mot portugais *boca* (bouche, goulot) ; et cette dernière, nous l'avouons, nous paraît la meilleure. Cette ville est située par les 8° 10' 50'' de latitude australe, et les 343° 4' de longitude du méridien de l'île de Fer (1). On ne doit guère séparer sa descrip-

(1) Cette détermination s'applique plus spécialement à la barre d'Olinda. Tout le monde connaît l'étymologie de ce nom ; le fondateur, lorsqu'il entra dans le port où s'est élevée Olinda, ne put retenir un cri d'admiration : *O linda situação !* (oh ! quelle

tion de celle d'Olinda, qui n'en est éloignée que d'une petite lieue, et qui communique avec elle par un promontoire longeant le rivage. Le Rio Biberibe, dont le cours est assez étendu, s'étend parallèlement au promontoire du côté opposé à l'Océan, et offre, de même que la mer, un moyen facile de communication entre les deux villes. Olinda, qui était regardée autrefois plus spécialement comme la capitale de la capitainerie, renferme encore d'assez nombreux édifices, et notamment le palais des anciens gouverneurs. Sa position est délicieuse; l'air qu'on y respire est d'une extrême salubrité; mais elle offre depuis long-temps l'aspect d'un quartier abandonné. On y trouve encore une casa de Misericordia (maison de miséricorde) avec son hôpital. Outre les couvens, on a fermé dans l'ancien établissement des jésuites un séminaire où divers professeurs enseignent le grec, le latin, le français, la géographie, la rhétorique, la philosophie, l'histoire universelle, l'histoire ecclésiastique, la théologie dogmatique, la morale et le dessin. Toutefois, comme le dit fort bien M. Hippolyte Taunay, Olinda n'est plus, à proprement parler, qu'un lieu de plaisance où les habitans du Récif se portent en foule les jours de fêtes, pour jouir du plaisir de la promenade.

La ville du Récif (*Recife*), à laquelle s'applique plus particulièrement le nom de Pernambuco, est d'une construction plus moderne, et bâtie sur deux bras du Capibaribe. M. Ayres de Casal lui donne le surnom de Tripoli (triple cité), parce qu'elle est belle situation!) et ce fut, dit-on, l'origine du nom qu'on donna à la ville.

partagée en trois quartiers réunis entré eux par deux ponts. Le quartier le plus voisin de la mer se nomme Récif. Celui qui en est le plus éloigné est désigné sous le nom de Boa-Vista; Santo-Antonio est intermédiaire : chacun d'eux forme une paroisse. Le pont de Boa-Vista est presque complètement construit en bois; celui de Santo-Antonio, qui est en grande partie en pierre et que bordent de nombreuses boutiques, a 280 pas de long. La rue principale du quartier qui suit la mer se nomme *rua das Cruzes* (rue des Croix); elle est large et bordée de belles maisons. C'est dans Santo-Antonio qu'est établi l'espèce de bazar où l'on vend les étoffes, les vivres secs et les objets de luxe. On pourrait appeler Boa-Vista la Ville-Neuve, et les maisons y ont un aspect plus agréable que dans le reste de Pernambuco; cette ville offre très-peu d'édifices remarquables. C'était autrefois l'ancien collège des jésuites qui servait de palais au gouverneur. Nous ferons remarquer, comme un grand inconvénient, que l'eau nécessaire au Récif soit apportée chaque jour d'Olinda dans de grandes barques qui descendent le Capibaribe. On a projeté un aqueduc qui remédierait à cela.

§ *Port et moyens de défense.* Cette ville est d'une telle importance pour le commerce d'une grande partie du Brésil, que nous croyons devoir entrer dans quelques détails sur son port et sur les forts qui le défendent. On désigne sous le nom de Motqueiro le port supérieur de Récif. Il est formé par la chaîne de récifs qui court parallèlement avec la ville et à peu de distance d'elle. Comme le fait très-bien observer Koster, si l'on ne prend

promptement des précautions, il est à craindre que ce port ne se comble. En conséquence d'une brèche dans le récif qui s'est ouverte immédiatement en dedans du petit fort appelé Gicam, il a deux entrées, dont l'une est plus profonde que l'autre. Le port inférieur, désigné sous le nom de Poço, est destiné aux bâtimens de 400 tonneaux et au-dessus; mais il est très-dangereux, parce qu'il est ouvert à la mer. Les forts do Boraco et de Brum forment la principale défense de la ville. Ils sont situés aux deux entrées du port Mosqueiro. On compte encore le petit fort de Bom Jesus. C'est sur la pente sud-est du banc de sable de Santo-Antonio qu'est placé le grand fort en pierre de Cinco Pontas.

San-Luiz (Saint-Louis) ou Maranham, capitale de l'immense province dont elle porte le nom. Elle est bâtie dans l'île délicieuse de Maranham, sur un sol assez inégal, et elle a été fondée par les Français dans le xvii^e siècle. On la voit s'étendre depuis le bord de l'eau jusqu'à environ un mille vers le nord-est. Ses rues sont larges, et elles aboutissent à plusieurs grandes places. Les maisons n'y ont en général qu'un étage; mais elles offrent une assez jolie apparence, et sont, pour la plupart, garnies de balcons en fer. Le palais du gouverneur est situé sur une hauteur à peu de distance du bord de l'eau: c'est un long bâtiment d'une architecture régulière et qui n'a qu'un étage. C'est sur la place oblongue qui se trouve devant ce palais qu'on a élevé la maison de ville et la prison; l'un des côtés en outre est ouvert devant le port et la forteresse; ce côté opposé se trouve occupé par la cathédrale. Il existe à Maranham plusieurs ins-

titutions d'une utilité indispensable, telles qu'un hôpital, une maison de miséricorde et diverses écoles où des professeurs, payés par le gouvernement, enseignent le latin et la philosophie. Depuis 1812, cette ville possède un tribunal da Relação, comme Rio de Janeiro, Bahia et Pernambuco.

Le port est fermé par une anse et donne dans la baie de San - Marcos, dont le côté sud-est est formé par l'île Maranham. Quoique le chenal soit d'une profondeur suffisante pour les bâtimens de moyenne grandeur, son peu de largeur s'oppose à ce qu'on y entre sans pilote. Le commerce le plus considérable de Maranham consiste en riz et en coton. Koster fait monter à 50,000 sacs, pesant chacun 80 livres, l'exportation de cette dernière denrée, qui n'a commencé que depuis 80 ans environ, et qui a eu lieu pour la première fois malgré l'opposition formelle des habitans.

Belem ou *Pará*, capitale de la province de ce nom, érigée en évêché par Clément XI, en 1719. Cette ville gît par les 1° 7' 40'' de latitude australe, et les 329° 30' 30'' de longitude (méridien de l'île de Fer). Elle est située assez avantageusement dans une plaine, sur la rive orientale du Tocantin, dans la baie de Guajara, à l'angle septentrional du Rio Guama, en face de l'île des Onces. On évalue à 25 lieues sa distance de l'Océan. Comme la fondation de Belem est assez moderne, les principales rues sont droites et bien pavées, les maisons, bâties en pierre pour la plupart, offrent un aspect d'élégance et de solidité. On voit dans cette ville un grand nombre d'églises, mais il n'y a que deux couvens; le palais des gou-

verueurs, l'hospice de la Miséricorde, l'hôpital se font remarquer. L'arsenal est bien tenu; on a transformé en caserne un couvent de moines et le collège des anciens jésuites sert de palais épiscopal et de séminaire. Le jardin botanique de cette ville, admirablement située pour la propagation de toutes les plantes des régions équinoxiales, est sans cesse ouvert aux étudiants. La Condamine rapporte qu'en 1743 la seule monnaie courante était le cacao. On se sert maintenant des monnaies brésiliennes dans toutes les transactions commerciales.

§ *Exportations particulières à la ville du Pará.*
 Les exportations de Belem sont un peu différentes de celles des différentes capitales plus au sud. On y charge, entre autres bois précieux d'ébénisterie, le *setim*, connu en Europe sous le nom de bois de citronnier; le merapinima, qui ressemble à la plus belle écaïlle. Le cacao, qui croît en abondance; le *cucheri* ou gérofle du Maranham, plus connu sous le nom de toute-épice; le péchurim, noix semblable à la muscade; le gérofle, le caoutchouc, les fruits du *bertholletia* (châtaigne du Maranham), peuvent être joints à la liste des autres denrées coloniales.

Maintenant j'ajouterai à cette rapide description des principales villes du Brésil, qu'elles marchent vers un rapide progrès, que des bibliothèques s'y fondent, que des établissemens universitaires y sont formés, et que de nombreux élèves, envoyés chaque année pour étudier à Paris et à Londres, font participer les différentes provinces au grand mouvement intellectuel qui anime l'Europe. Ouvrez Lendley, qui voyageait au commen-

cement du siècle; ouvrez même Mawé, qui le parcourait il y a vingt ans, et vous serez surpris de l'impulsion qui a été donnée à cette belle portion de l'Amérique du sud. Nous allons essayer de faire comprendre les immenses ressources qu'offre son territoire, et nous jetterons ensuite un coup d'œil sur l'organisation civile et commerciale, qui, en s'améliorant avec les besoins de la population et avec les exigences des temps, conduira ce pays à une haute prospérité.

ÉTAT AGRICOLE.

§ *De l'agriculture et de ses divisions.* En abordant cet article nous touchons à la cause réelle de la prospérité future du Brésil; déjà on a parfaitement senti que, dans une foule d'endroits, la recherche des mines devait être abandonnée pour la culture des terres: la raison en est simple et frappe les yeux de tous. La plupart des mineurs sont pauvres, leur fortune est subordonnée à mille circonstances fortuites; ceux qui se livrent à l'agriculture obtiennent de leur travail des résultats à peu près certains, et ne courent qu'un petit nombre de chances dont on pourra peu à peu diminuer les hasards. L'agriculture du Brésil forme deux divisions assez distinctes: celle du bord de la mer et celle de l'intérieur; la différence de climat établit naturellement cette différence; on cultive, en général, dans les provinces du sud, le manioc (*Jatropha manhioc*) de diverses espèces, le café et la canne à sucre (1); le tabac, le coton,

(1) On établit maintenant une grande différence

le sucre de Bahia et du Pernambuco, sont renommés. En avançant vers le nord, on peut joindre à ces diverses cultures celle du cacao ainsi que la multiplication du *pechurim*; et l'on y joindra un jour la plupart des épiceries précieuses communes aux diverses contrées de l'Orient. En avançant vers l'intérieur on voit que dans Minas Geraes, Mato-Grosso et Goyas, les diverses espèces de maïs sont cultivées comme principales substances alimentaires pour les hommes et pour les bestiaux (1). On y joint diverses espèces de haricots dont l'emploi entre dans la nourriture habituelle du pays. Le savant Auguste de Saint-Hilaire insiste sur l'utilité prodigieuse dont serait la culture générale de la pomme de terre dans ces contrées où l'on fait venir plusieurs espèces de patates. La culture du froment réussit dans les portions tempérées du sud, et d'heureux essais pourront y être tentés pour la culture en grand de la vigne dont on obtient des fruits même dans les portions chaudes de la côte. Le coton de Minas et de Minas Novas jouit avec raison d'une grande célébrité dans le commerce; elle pourra s'accroître encore avec quelques soins; l'indigo (*anil*) qu'on

entre la canne créole et celle de Cayenne ou d'Ota-hiti, dont les produits sont beaucoup plus considérables.

(1) Je crois rendre un service réel aux agriculteurs brésiliens, et surtout à ceux de l'intérieur, en leur indiquant le consciencieux ouvrage que M. Duchesne vient de publier sur la culture et sur les préparations du maïs. Il n'y a pas de livre plus complet sur cette matière.

cultive à peine, croît spontanément dans diverses provinces du littoral et de l'intérieur; et le cactus, qui sert à la nourriture de la cochenille, pourra, de même que cette plante précieuse, fournir une branche importante d'agriculture; jusqu'à présent elle a été beaucoup trop négligée.

On doit sentir aisément, qu'en traçant à grands traits la nomenclature des principales productions agricoles du Brésil, nous n'avons pas cru devoir parler d'une foule d'objets d'une utilité moins directe ou moins importante. Nous aurions pu citer les divers palmiers (1) dont on tire des huiles plus ou moins recherchées, mais presque toujours consommées dans le pays; le bananier, dont la culture est si facile, et qui offre dans toute l'étendue de l'Amérique méridionale des résultats si prodigieux pour la nourriture de l'homme. Nous aurions pu mentionner encore le maté qu'on cultive dans les régions voisines du Paraguay; mais nous nous arrêtons pour ne point aborder de trop nombreux détails, et nous regrettons de ne pas avoir pu admettre parmi les végétaux, objet d'une grande culture, ce maguey qui, au Pérou, donne des résultats si avantageux.

§ *Prix des terres.* Une lieue carrée de terrain sur les bords du San-Francisco, ne vaut que 100,000 ou 200,000 reis, 625 ou 1,250 fr.; un quart de lieue de bonne terre, située dans certains cantons de Minas, se vendait, il y a dix ans, 500,000 reis, 3,125 fr. Ces prix augmentaient, on le suppose bien, dans les endroits très-fertiles

(1) Chaque pied de cocotier, dans le voisinage de San-Salvador, est évalué à environ 25 fr.

ou très-peuplés au bord de la mer ; nous regrettons de ne pas avoir pu rassembler de plus nombreux documens sur cet objet ; mais nous croyons faire plaisir au lecteur en citant une note de M. de Saint-Hilaire, où ce voyageur compare les prix des terres de l'intérieur avec ceux de quelques-unes de nos terres en France. « On peut évaluer à 60 fr. l'hectare des plus mauvaises terres de la Sologne, pays renommé par sa stérilité : par conséquent, il suffirait de 52 hectares de ces terres pour acquérir un quart de lieue carré à Salgado, le pays le plus cultivé peut-être de la province des Mines ; et pour ces 52 hectares on aurait environ de 3 à 5 lieues carrées sur les bords du S. Francisco. En vendant un seul arpent des bonnes terres de la Beauce, évalué à 1,200 fr., on pourrait devenir propriétaire d'une ou deux lieues sur les bords du S. Francisco. Enfin, l'on acquerrait plus de 2 à 4 lieues carrées sur le même fleuve, avec 1 hectare planté en muscat dans le canton de Lunel ou celui de Frontignan. »

§ *Cessions de terrain.* Pour encourager la culture des parties désertes, le gouvernement accorde une exemption d'impôt à ceux qui entrent dans les forêts afin d'y former des défrichés (1). Jadis la terre était au premier occupant : « Plus d'une fois le premier qui a voulu former quelque établissement est monté, m'a-t-on dit, sur une colline, rapporte M. de Saint-Hilaire. Il s'est écrié : « La terre que je découvre m'appartient, » et ces propriétés gigantesques ont été en quelque sorte consacrées par le temps. On appelle *sesmaria*, du

(1) M. Auguste de Saint-Hilaire voudrait qu'on fit

mot *sesmar*, partager, les terres qui n'ont point de propriétaires, et que le gouvernement peut concéder à qui bon lui semble; on n'accorde plus guère à la fois qu'une étendue de terrain d'une demi-lieue de longueur, surtout dans les Mines; mais il y a des *sesmarias* infiniment plus considérables. Les frais indispensables pour les obtenir peuvent s'élever à 100,000 reis, 625 fr. On doit commencer la culture d'une *sesmaria* qu'on a obtenue, dans l'année même où elle a été concédée; sinon elle retourne au gouvernement. Il ne faut pas croire, dit le voyageur déjà cité, que la possession d'une *sesmaria* donne d'autres droits que celui de la cultiver; pour pouvoir tirer l'or de la terre, il est nécessaire d'obtenir un titre particulier que délivre l'officier public, désigné sous le nom de *guarda-mór*. On pouvait naguère, et l'on peut peut-être encore obtenir de ces permissions pour chercher des métaux précieux sur le terrain cultivé par un autre. Le cultivateur doit être indemnisé.

L'étendue de terrain cédé par le *guarda-mór* porte le nom de *data*; il accorde la *data* sur une simple requête, et le titre qu'il délivre n'a pas besoin d'être confirmé par le gouvernement.

§ *Concessions pour l'éducation des bestiaux.*
 Ces concessions portent également le nom de *sesmarias*, selon d'Eschwège; celles qu'on accorde ont généralement 9 *legoas* d'étendue; et il y en a, pour en jouir des mêmes avantages ceux qui entreprendraient, dans l'intérieur, de cultiver certains terrains couverts de *capim gordara*. Voy., pour ce qui regarde cette plante, la page 41.

selon le même écrivain, qui se composent de 20 à 50, et même 100 milles carrés d'Allemagne; toutefois nous ferons remarquer que ces immenses concessions paraissent bien moins considérables quand on les compare à celles du Chili. Cette facilité à disposer d'immenses terrains en faveur de quelques individus, a réuni dans un petit nombre de mains les pâturages de l'intérieur, et surtout ceux du Sertão oriental, où l'on ne peut plus obtenir, dit-on, de *sesmarias*: c'est un immense inconvénient qui, dans peu d'années, se fera sentir sur toute l'étendue du Brésil.

Dans la partie sud, voisine de la république de l'Uruguay (Rio Grande de S. Pedro), dans le Piauby et plusieurs autres portions étendues du Brésil, il y a d'immenses troupeaux de bœufs, de chevaux et de mulets, errant à peu près à l'aventure, comme les bestiaux des Pampas de Buénos-Ayres; ces animaux, tués sur les lieux, se vendent au plus bas prix.

§ *Fazendas*. On désigne sous le nom de *fazendas* les propriétés rurales qui offrent quelque importance dans leur exploitation, et à la culture desquelles on a attaché un certain nombre d'esclaves. On appelle assez généralement *sítios*, les habitations des gens peu aisés; il y a des *fazendas* qui ont jusqu'à 12 ou 14 lieues d'étendue. M. de Saint-Hilaire en cite une qui a 20 lieues de circonférence.

§ *Procédés agricoles*. Une seule phrase d'un de nos plus habiles observateurs peut suffire pour donner une idée de l'imperfection des procédés agricoles employés au Brésil. A l'exception de Rio-Grande, et de quelques districts de Minas, la charrue est à

peine connue au Brésil; celle dont on se sert est à un soc et sans roue. Après la *fouce*, qui n'est autre chose qu'une grande serpe fort large tronquée à l'extrémité, on ne connaît guère que deux autres instrumens d'agriculture : le *machado* ou cognée, dont le *machadinho* est un diminutif, et l'*enxada* ou la houe.

§ *Défrichés*. Lorsqu'il s'agit de mettre en culture un terrain vierge sur le bord de la mer ou dans l'intérieur, on abat les bois qui le couvrent, et les indigènes peuvent être utilement employés à ce genre de travail. On ne s'embarrasse point de déraciner les souches, et après avoir laissé séjourner à terre les troncs d'arbres qui ont été renversés, on profite d'un jour où le vent souffle avec violence, et on met le feu au défriché. C'est après cette opération qu'on fouille légèrement la terre avec l'*enxada*, et qu'on fait ses semis ou ses plantations.

Les engrais sont très-peu usités au Brésil; quelquefois après deux récoltes successives on abandonne un champ, et on le laisse en jachères pendant plusieurs années. Néanmoins, aux environs de Rio de Janeiro, on commence à se servir, comme engrais, du fumier des bestiaux et des bagaces des cannes qu'on a laissées pourrir en tas.

§ *Obstacles qui s'opposent aux progrès de l'agriculture*. Ces obstacles sont faciles à détruire, puisqu'ils viennent surtout de l'exubérance de la végétation ou de certains préjugés que l'expérience finira par détruire: au premier rang, il faut mettre cette idée si fautive, et qui a exercé une influence si déplorable en Europe, que la terre a besoin de repos. En général, les cultivateurs brésiliens imaginent que la cendre des bois vierges est le

seul engrais convenable; qu'après cinq à six récoltes, la terre la plus fertile est épuisée, et ils vont brûler de nouveaux bois pour obtenir de nouvelles moissons. On parviendra aussi très-difficilement à introduire l'usage de nouveaux instrumens aratoires. Dans beaucoup de terrains de l'intérieur, un nouvel obstacle est venu depuis une cinquantaine d'années s'opposer aux progrès de l'agriculture: une graminée, désignée sous le nom de *capim gordura* (*tristegis glutinosa*), envahit d'immenses portions de terrain, et s'oppose en apparence à toute culture; cependant M. de Saint-Hilaire a prouvé par des exemples certains, qu'un peu d'activité ou de persévérance pouvait vaincre cet obstacle. La *capim gordura* ne peut malheureusement pas être employée comme fourrage; elle engraisse les bestiaux, mais elle les affaiblit. On pense que c'est un religieux, nommé Frei Luiz, qui l'introduisit dans les Mines avec l'intention d'être utile à ses compatriotes; d'autres personnes affirment qu'un muletier qui en avait chargé momentanément ses bêtes de somme sur le bord de la mer, l'a ensuite répandue dans l'intérieur, où son incroyable multiplication est devenue un véritable fléau. Au nombre des obstacles qui s'opposent à la prospérité de l'agriculture, on peut, dans certains cantons, compter les fourmis, comme on compte les sauterelles au Paraguay, et leur destruction pourrait devenir l'objet de quelques recherches du plus haut intérêt.

San Salvador pouvant par sa position devenir le centre d'un commerce important de bois de construction et d'ébénisterie, quand on s'occupera avec activité de la culture des côtes orientales,

nous croyons faire plaisir aux lecteurs en leur présentant quelques détails sur les bois principaux qu'on trouve dans cette province; on peut les appliquer en partie à Porto-Seguro et à Espirito-Santo.

*Liste des bois de construction qui croissent à Bahia.
Pesanteur de chaque pied cube comparée.*

Arrobas: Arrates. Onces. Octaves.

Sucupirá mirim. Sert à la construction de toutes les parties des navires.	1	27	7	4
Páo de arco. Il est employé pour les quilles, les surquilles, cabestans, ponts et bordages.	2	2	7	0
Páo roxo. Sert aux mêmes usages que le páo de arco, et on l'emploie dans les petites solives de maison	1	31	9	4
Pequim, employé dans la construction des enceintes à bestiaux, bordages, cales et courbes.	2	0	3	4
Sapucaya. Il est employé pour les quilles, mâts d'embarcations, bacs, cabestans, bordages, contre-forts.	2	9	7	0
Jetaby jaune. Sert aux courbes, pirogues, dor-				

mans, supports, douves, caisses à sucre.	2	9	7	0
Vinhatico. Est employé pour les plafonds et les planchers. On en fait des planches. On s'en sert pour les ponts, les pirogues d'une seule pièce, le soufflage et le bordage des navires.	1	14	0	4
Putumupi. C'est un des meilleurs bois pour le planchéage, la couverture et les ponts.	1	16	0	0
Louro. On l'emploie pour les vergues, la mâture, les planchers de maisons, les avirons.	1	5	3	0
Jaquitibá. Pour les mâts, vergues, petits mâts, et surtout les caisses à sucre.	1	12	4	0
Páo de olio rouge. Sert au même usage.	1	24	1	4
Masseranduba. Pour les brions, les petites solives, les flèches, les seuils de portes.	2	4	0	0
Aljetahipebá. Employé pour les portes et les fenêtres de maisons.	1	28	5	4
Candurú. On en fait des bureaux et des chaises.	1	16	2	4

Sebastiõ d'arruda. C'est celui qu'on choisit pour les meubles précieux.	2	2	15	2
Pequihá ou Pekea.	1	11	4	0
Jacaranda. On en fait usage pour les meubles précieux.	1	27	3	0
Olandim. Employé pour les petites mâtures, les ruches, coffres, cintres, planchers.	1	25	9	0
Sicupirassú. On en fait des bordages, des pompes de navire, des traverses d'ancre. On s'en sert pour les habitations.				
Oyticica. Employé pour les courbes et les poulies, etc.				
Cedro. On s'en sert pour la sculpture d'ornement.				

Ce tableau curieux, un peu modifié dans l'emploi des bois, est dû aux colonels Ant. de Brito Freyre, et Christ.-Fred. Weinholtz, qui l'ont dressé en 1760; mais les personnes qui s'occupent spécialement de cet objet, trouveront des détails aussi satisfaisans que multipliés dans l'excellent *Voyage autour du Monde*, de M. de Freycinet (voyez tom. I^{er}).

§ *Etat commercial.* Pendant long-temps l'entrée du Brésil, comme on le sait, était complètement interdite aux étrangers par la métropole. Le com

mercé intérieur et extérieur était alors excessivement borné. A l'arrivée de Jean VI, les choses prirent une face nouvelle : des traités furent faits avec les grandes puissances maritimes, et l'on vit augmenter prodigieusement la somme des importations et des exportations. Dans ces premières dispositions, la France ne fut pas aussi bien partagée que l'Angleterre. A leur sortie de la douane, les marchandises des Anglais ne payaient que 15 pour 100 quand elles provenaient de leurs manufactures, et 16 pour 100 quand elles avaient une autre origine. En outre, l'estimation des droits était faite par le consul de la Grande-Bretagne. Nos rivaux étaient traités comme les nationaux. Les Français payaient 24 pour 100, et la valeur de leurs marchandises était fixée sur les factures par l'autorité portugaise; il en résultait les plus notables abus; et même, outre un droit exorbitant, nos marchandises étaient appréciées de la manière la plus arbitraire. Les choses ont été depuis régularisées, et nous ne payons que 15 pour 100 pour toutes les marchandises importées au Brésil. On paie un cruzado par arroba, 19 fr. 95 c. par 100 kilogr. de tabac en feuille, et un droit de 9,000 r., 56 fr. 25 c., par chaque esclave qui arrive de la côte d'Afrique. La *baldeação* est un droit de transbordement de 4 et quelquefois de 2 et demi pour 100 sur les marchandises dont l'introduction est prohibée, et qui doivent être réexportées. Les navires étrangers mouillés sur la rade extérieure de Rio de Janeiro paient un droit d'ancre de 1,000 reis, 6 fr. 25 c. par jour.

Les droits perçus par la douane se sont montés en 1815 à 5,272,726 fr. 12 c.; ils sont parvenus à

6,670,878 fr. 63 c. en 1816; et on les a évalués à 6,842,557 fr. 82 c. pour 1817.

Nous ferons observer avec un voyageur que les marchandises importées à Rio de Janeiro, par exemple, étant de plus grande valeur que celles qu'on exporte, il en résulte que les négocians sont obligés de compléter leurs échanges avec une portion de leurs espèces monnayées. C'est en partie pourquoi les pièces d'or de 6,400 reis, 40 fr., valent 8 pour 100 de plus à Rio de Janeiro qu'à Lisbonne.

C'est sur le café, le coton, le blé, le sel et les esclaves que pèsent les taxes d'exportation. Il y a quelques années, elles variaient selon les différens ports où l'on se trouvait. Ainsi, à Pernambuco, le coton était taxé à 600 reis par arroba (25 fr. 43 c. par 100 kilogr.), le sucre blanc à 660 reis (27 fr. 97 c. pour 100 kilogr.), et cela formait à peu près un droit de 6 à 10 pour 100 de la valeur, tandis qu'à Rio on ne payait que 2 pour 100 sur toutes les marchandises exportées; le café seul payait environ 5 pour 100. Nous pensons que les choses ont dû rester, sous l'empire, à peu de chose près dans le même état.

§ *Commerce intérieur.* Il y a un commerce de cabotage assez actif le long des côtes du Brésil. Il est difficile d'établir quel est le nombre de bâtimens employés à ce genre de trafic, et quelles sont les sommes qu'il met en circulation (1). Il consiste

(1) Le commerce des bananes fait, dit-on, à lui seul, entrer annuellement dans Nossa Senhora del Pilar (province de Rio de Janeiro), plus de 70,000 cruzados, environ 175,000 fr.

principalement en manioc , maïs , riz , haricots , viande salée , poisson sec , eau-de-vie de cannes , bois de charpente et de teinture , etc. , etc. Il opère également sur les marchandises européennes , qu'il vient prendre dans les grands ports pour les répandre dans les bourgades du bord de la mer. En 1819 , le nombre total des navires portugais et brésiliens entrés à Rio de Janeiro se montait à 1,313 ; le nombre de ceux qui étaient sortis s'évalue à 1,250. En 1820 , ces deux chiffres ne se sont élevés qu'à 1,311 et à 1,287. La difficulté des communications par terre rend le commerce du littoral avec l'intérieur fort pénible. On le fait généralement en remontant les fleuves , ou en formant des caravanes de mulets qui sont destinés à ces sortes de voyages. C'est ainsi qu'on fait pénétrer quelques objets de luxe et d'utilité dans les provinces de Minas , de Goyaz et du Mato-Grosso , où les retours se font principalement en or , en pierres précieuses et en coton.

§ *Commerce interlope.* Il y a un commerce interlope fait le long des côtes , et qu'accaparent ordinairement les navires anglais ou américains. Il consiste en bois de teinture ou de construction.

§ *Commerce extérieur.* On a vu plus haut à quels droits il était soumis depuis le commencement du siècle ; son accroissement a été toujours en augmentant ; on peut en juger par le tableau suivant , extrait de M. de Freycinet.

ANNÉES.	RÉSUMÉ DU NOMBRE DE VAISSEAUX entrés à Rio de Janeiro.		REMARQUES.
	Portugais.	Étrangers.	
1805			<p>Avant l'arrivée du roi au Brésil, en 1808, il n'était pas permis aux navires étrangers d'entrer à Rio de Janeiro; le premier vaisseau de ce genre arriva en 1807, et depuis lors, jusqu'en 1810, le nombre en a été croissant, et paraît devoir se tenir annuellement, aujourd'hui, entre 350 et 450 vaisseaux.</p>
1806			
1807	810	1	
1808	642	90	
1809	777	83	
1810	765	422	
1811	822	Il est entré	
1812	1214	en 1811 un	
1813	Pendant ces	nombre de	
1814	années il est	navires à peu	
1815	entré à peu	près égal ausi	
	près autant	à celui des	
	de vaisseaux	navires é-	
	qu'en 1810.	trangers en-	
		trés en 1810.	
1819	1313	340	
1820	1311	359	

Nous ajouterons, en répétant ici ce tableau, qu'en 1820, 4 navires de guerre français entrèrent à Rio de Janeiro, et que l'on compta 42 bâtimens de commerce. Il sortit de ce port 5 navires de guerre et 46 bâtimens de commerce.

§ *Objets d'importation.* Les principaux objets d'importation, pour Rio de Janeiro et les diverses capitales, sont les suivans : fer en barres et acier (cet article, en raison de l'exportation toujours croissante des mines du Brésil, ne tardera pas à cesser d'être un objet d'importation), cuivre, étain; armes de guerre et de chasse, quincailleries, plomb sous diverses formes; étoffes de laine com-

mune, draps et casimirs, tissus de coton (les Anglais en introduisent une énorme quantité), toiles de lin (elles viennent en général de France ou de Hollande), étoffes de soie; chapeaux, bottes et souliers d'hommes et de femmes; bonneterie en soie et coton, objets de mode et de fantaisie (ceux qui viennent de France sont en général préférés); vêtemens de matelots; faïence fine et commune, verrerie et cristaux, vaisselle d'étain, ustensiles de cuisine en cuivre, tôle et fer-blanc; viandes et poissons secs et salés; vins et vinaigre, eau-de-vie, bière et cidre en bouteilles (la bière vient en général d'Angleterre); beurre et fromage (le beurre vient généralement d'Irlande); grains, farines et biscuits, huiles et cires; sel (le meilleur vient du cap Vert; néanmoins, on en fabrique dans le pays), meubles, miroirs, parasols, médicamens, couleurs pour la peinture, térébenthine, gommes, acides, plaqué en argent et ornemens d'église; montres, lunettes, mortiers en marbre, selleries communes, cuirs (ceux d'Europe sont infiniment préférés à ceux du pays); livres et papier (les ouvrages français sont préférés au Brésil à ceux des autres littératures: nous répèterons cependant, en passant, que les listes des ouvrages demandés ne varient pas beaucoup, et qu'elles roulent sur la plupart des auteurs du dix-huitième siècle, et sur les traités scientifiques qui ont paru plus récemment). Nous joindrons encore à ces divers objets d'importation quelques munitions navales, telles que mâtures et esparres, cordages, toile et fil à voile, goudron et résine sèche.

§ *Exportation.* Les principales exportations du Brésil, pour les différens ports de l'Europe, con-

sistent en sucre, tafia, café, cacao, coton, bois de teinture et d'ébénisterie, ipécacuanha, faux quinquina, salsepareille, baumes de copahu et du Pérou, tabac, faible quantité d'indigo à 320 reis la livre, cocos, diamans bruts, pierres précieuses (les belles topazes et les émeraudes sont devenues rares, les autres pierres sont à bas prix); cuirs bruts, peaux, cornes de bœuf, suif, cochenille, etc. Ces divers articles d'exportation ne peuvent pas manquer de s'accroître avec l'industrie; on pourra bientôt, peut-être, y joindre les diverses épices de l'Inde et celles du pays, le *pechurim* et le *cucheri*, dont on fait maintenant peu d'usage, et qui se répandront de plus en plus. Cet accroissement s'est fait sentir d'une manière bien sensible relativement à la quantité de sucre et de café exportée de Rio de Janeiro de 1775 à 1806. Dans la première année, il a été exporté pour Lisbonne 125,000 arrobas de sucre formant un total de 781,250 fr.; la même année, pour Porto, 13,000 arrobas évalués à 81,250 fr. En 1806, Lisbonne a reçu 382,000 arrobas de sucre valant 4,536,250 fr. L'exportation du café est dans une progression analogue.

Nous empruntons au savant M. de Freycinet le tableau suivant.

TABLEAU des principaux articles exportés du Brésil pour Lisbonne pendant les années 1818, 1819 et 1820.

DÉSIGNATION des DENRÉES.	NATURE des MESURES.	1818.	1819.	1820.
Coton	Sacs.	28,347	34,515	25,802
Eau-de-vie de cannes.	Pipes.	3,802	4,069	2,831
Sucre.	Caisses.	20,393	22,338	18,688
Dito	Gaïsette.	316	852	587
Dito	Barrique.	750	2,332	1,900
Riz.	Sacs.	77,685	76,201	77,256
Café	Dito.	5,643	9,432	22,435
Cacao	Dito.	17,320	13,384	17,622
Cuir secs et sa- lés.	Nombre.	227,697	142,321	201,085
Cuir minces tannés.	Dito.	96,287	48,590	53,102
Cuir pour se- melles.	Dito.	12,652	14,635	10,365
Mélasses	Barils.	2,915	1,861	1,778
Suif	Pains.	568	801	2,634
Salsepareille.	Paquets.	1,478	1,334	744
Tabac.	Rouleaux.	10,497	10,362	4,255
Dito	Balles.	292	821	880
Cornes de bœuf.	Nombre.	71,400	104,113	202,090

§ *Commerce fait avec les indigènes, et de l'utilité des diverses peuplades.* Le commerce que font les Brésiliens avec les nations sauvages est nécessairement très-borné; il varie selon les contrées, et l'on ne sait même trop s'il faut donner ce nom aux échanges qu'on fait avec eux; on en tire cependant quelques hamacs fabriqués avec des fils

de coton, un peu de cire, de l'ipécacuanha, quelques animaux vivans; les Indiens civilisés fabriquent d'excellente poterie.

Une des choses les plus embarrassantes pour les étrangers nouvellement arrivés au Brésil, étant de se mettre promptement au fait des poids, des mesures et des monnaies usités dans les transactions commerciales, nous croyons faire une chose essentiellement utile en les leur présentant ici, dans plusieurs tableaux qui pourront éviter d'interminables recherches.

§ *Mesures de longueur.* Les mesures de longueur usitées à Rio de Janeiro, et en général au Brésil, sont les mêmes que celles employées à Lisbonne. M. Ciera fils, ayant évalué la valeur du degré du méridien terrestre à 50,505 brasses portugaises, comme on sait que ce degré vaut également 5,130,740 toises françaises, ou 10,000,000 de mètres, on a pu déterminer, d'après cette évaluation, la relation de toutes les mesures linéaires de Portugal avec celles de France.

MESURES EMPLOYÉES

dans la province

DE RIO DE JANEIRO.

MESURES FRANÇAISES.

ANCIENNES.

Valeur correspondante.

DÉCIMALES.

Valeur correspondante.

REMARQUES.

Tonel maritimo (tonneau de
mesr)
Quintal
Arroba
Arratel ou libra (livre du com-
merce)
Id. (livre poids d'apothicaire)
Marco (marc)
Onça (once)
Oitava (gros)
E-crupulo (denier ou scrapule.)
Quilate (karat)
Id. pour les pierres précieuses.
Grão (grain)

En kil. 921k.60000
Idem. 58, 98240
Idem. 14, 54560
Idem. 0, 4680
Idem. 0, 34560
Idem. 0, 23040
En gramm. 28g.80000
Idem. 3, 60000
Idem. 1, 20000
Idem. 0, 90000
En kil. 0k.20000
En gramm. 0g.05000

En livres. 1821.71500
Idem. 120, 49376
Idem. 30, 12344
Idem. 0, 94136
Idem. 0, 70602
En marcs. 0m.94136
En onces. 00094136
En grains. 0g.94136
En deniers. 0d.94136
Idem. 0, 72782
En grains. 3g.76545
0, 94136

Tous ces poids
sont les mêmes que
ceux dont on se sert
à Lisbonne.

TABLEAU DES MESURES DE RIO DE JANEIRO,
 COMPARÉES
 AUX ANCIENNES ET AUX NOUVELLES MESURES DE FRANCE.

MESURES EMPLOYÉES dans la province DE RIO DE JANEIRO,	MESURES FRANÇAISES.		REMARQUES.	
	ANCIENNES. Valeur correspondante.	DÉCIMALES. Valeur correspondante.		
Mesures linéaires.	Legoa (lieue de 18 au degré) . . .	3167t. 12346	6k. 17284	Les mesures li- néaires et les me- sures agraires de Rio sont les mêmes que celles de Lis- bonne.
	Legoa maritima (lieue maritime de 20 au degré)	2850, 41111	Idem.	
	Milha maritima (mille maritime de 60 au degré)	950, 13704	Idem.	
	Braça (brasse terrestre)	1, 12876	En mètres.	
	Vara (verge), demi-braça (aune du commerce)	3pi. 38629	Idem.	

Mesures Incaïres.	Covado (coudée)	Idem.	2pi. 03178	Idem.	0, 66000	Le covado sert pour les lainages et quelques au- tres marchandises de fabrication étrangère.
	Palmo (palme, dixième de braça)	En pouces.	8po. 12710	Idem.	0, 22000	
	Pé (pied)	En pieds.	1pi. 01589	Idem.	0, 33000	
	Pollegada (pouce)	En pouces.	1po. 01589	En décim.	0d. 27500	
	Linha (ligne)	En lignes.	1l. 01589	En centim.	0c. 22917	
	Fathom (brasse), mesuré anglaise pour la marine	En pieds.	5pi. 62805	En mètres.	1m. 82821	
	Yard (verge), mesure anglaise pour la marine	Idem.	2, 62805	Idem.	0, 91411	
	Foot (pied anglais)	En pouces.	11po. 25611	Idem.	0, 30470	
Mesures araires.	Legoa quadrada (lieue carrée de 18 au degré)	En arpens.	746oar. 82967	En hectares	3810h. 39475	
	Braça quadrada (brasse carrée et terrestre)	En tois. car. En bois. de	1t. 27411	En mét. c.	4m. 84001	
Mesures de capa- e et matières sèches.	Moyo	Paris.	78b. 76940	En hectolit.	10h. 00000	On emploie le moyo pour les mesures des grains et de la chaux.
	Alqueire	Idem.	3, 15078	En litres.	40l. 00000	
	Meio alqueire (double décalitre).	Idem.	1, 57539	Idem.	20, 00000	
	1/4 alqueire ou quarta (decalitre)	Idem.	0, 78769	Idem.	10, 00000	
	1/8 alqueire ou meia quarta	Idem.	0, 39385	Idem.	5, 00000	
	Saca (sac pour le riz)	Idem.	9, 45233	En hectolit.	1h. 20000	
	Saca (sac pour le café)	Idem.	7, 87694	Idem.	1, 00000	
Idem pour les liquides.	Canada	En pintes.	4p. 49639	En litres.	4l. 180000	
	Quartilho	Idem.	1, 12410	Idem.	1, 04511	
	1/2 quartilho	Idem.	0, 56205	Idem.	0, 52255	
	1/4 quartilho	Idem.	0, 28102	Idem.	0, 26128	

La valeur relative des anciennes mesures ou monnaies de France en mesures ou monnaies décimales a été conclue des rapports connus entre elles. Ce tableau est extrait du *Voyage autour du monde* de M. de Freycinet.

TABLE COMPARATIVE DES MESURES DÉTENDUE.

DÉSIGNATION.	FRANÇAISES.			MÈTRES.	ANGLAISES.	BRÉSILIENNES ET PORTUGAISES.
	ANCIENNES.	USUELLES.	MÈTRES.			
	Pieds. Pouces. Lignes.	Pieds. Pouces. Lignes.	Mètres.	Pieds. Pouces. Lignes.	Pieds. Pouces. Lignes.	Pieds. Pouces. Lignes.
TOISES.						
Pieds.	6	5 10	1,0490	6	4,7568	8,8590.
Pouces.	12	11 8,331	0,3248	12	12,7928	1,4765
Lignes.	36	33 11,694	0,0270	36	1,0660	0,1230
Aunes.	1	0,974	0,0022	3	0,0888	0,0102
TOISES.						
Pieds.	6	3 6	1,1884	6	10,8024	5,4018
Pouces.	12	12	2,0000	12	6,7654	9,9999
Lignes.	36	36	0,3333	36	1,1275	1,5151
Aunes.	1	1	0,0277	1	1,0939	0,1262
TOISES.						
Pieds.	3	3 7	1,2000	3	11,2592	5,6296
Pouces.	6	6	0,0023	6	0,0911	0,0105
Lignes.	18	18	0,0023	18	0,0911	0,0105
Aunes.	1	1	1,2000	1	11,2592	5,6296

FRAN		METRES.									
Mètre.	3	11,296	3	3	7,200	1	3	3,3827	4,5454		
Décimètre.	3	8,329			4,320	0,1		3,382	0,4545		
Centimètre.		4,432			0,432	0,01		0,3938	0,0454		
Millimètre.		0,443			0,043	0,001		0,0393	0,0045		
Décimillimètre		0,044				0,0001		0,0039	0,0004		
ANGLAISES.											
Fathom.	5	6,537	5	5	8,682	1,8284	6	8,3109			
Yard.	2	9,268	2	8	10,341	0,9142	3	4,554			
Foot.	11	3,089	10	10	11,417	0,3047	12	1,3851			
Inch.		11,257			10,954	0,0254	1	0,1154			
10th of inch.		1,125			1,095	0,0025	0,1	0,0115			
PORTUGAISES											
Braça.	6	3,250	6	7	2,400	2,2000	7	2,6419	10		
Vara.	3	7,625	3	3	7,200	1,1000	3	7,3209	5		
Palmo.		1,525			11,040	0,2200		8,6641	1		
8° ou pollegada		12,190			11,880	0,0275		1,0830	0,1250		
10° de palmo.		9,752			9,504	0,0220		0,8664	0,1		

Ce tableau est extrait des *Annaes das Sciencias*, et nous le reproduisons ici dans l'intérêt des trois nations.

*TABLEAU des monnaies de Rio de Janeiro réduites en monnaies
décimales de France.*

MONNAIES BRÉSILIENNES.		MONNAIES décimales FRANÇAISES.
Monnaies de compte ou idéales au Brésil.	Conto de reis	f. c. 6,250,00
	Mil cruzados	2,500,00
	Duas peças ou dobrão (once portugaise d'or)	80,00
	Cruzado	2,50
	Reis	0,00625
	Monnaies d'or portugaises ayant cours au Brésil.	Peça ou meia dobra (demi-portugaise d'or)
Moeda de ouro (lisbonnise)		30,00
Meia moeda (demi-lisbonnise)		15,00
Quartino (quart de lisbonnise)		7,50
Meia peça ou quarto de dobra (quart de dobra)		20,00
Oito tostões ou un seizième de dobra (demi-écu d'or)		10,00
Cruzado novo		5,00 3,00

Monnaies d'or du Brésil.	Peca de 4,000 reis.	25,00
	Peca de 2,000 reis	12,50
	Peca de 1,000 reis	6,25
Monnaies d'argent portugaises ayant cours au Brésil.	Cruzado novo.	3,00
	Meio cruzado novo ou doze vintems	1,50
	Seis vintems	0,75
	Tres vintems.	0,375
	Tostão (teston)	0,625
	Meio tostão (demi-teston)	0,3125
Monnaies d'argent du Brésil.	Tres patacas (trois pataques)	6,00
	Duas patacas (deux pataques)	4,00
	Pataca.	2,00
	Meia pataca.	1,00
	Quatro vintems.	0,50
	Seis tostoés.	3,75
	Tres tostoés	1,875
	Hum meio tostão	0,9375
	Tres quartos de tostão	0,46875
Monnaies de cuivre du Brésil.	Quatro vintems	0,50
	Dous vintems	0,25
	Hum vintem	0,125
	Meio vintem	0,0625
	Quarto de vintem	0,03125

Dans ce tableau extrait du *Voyage* de M. de Freycinet, on n'a point cru indispensable de reproduire, comme il l'a fait aux remarques, la valeur des diverses monnaies brésiliennes en reis.

§ *Imprimeries.* Elles sont peu nombreuses, et les caractères qu'elles contiennent ne sont point très-variés; cependant on remarque de notables améliorations dans la typographie brésilienne; il y a quelques années, il n'y avait à Rio de Janeiro que l'imprimerie impériale. Le prix d'une feuille, en caractère *cicéro*, tirée à mille exemplaires sur papier commun, est évalué à 7,200 reis ou 45 fr.; San-Salvador, ou Bahia, Pernambuco et quelques autres villes importantes, renferment des imprimeries; celle de Bahia n'est point mauvaise. A l'exception de la *Corografia Brasilica*, publiée en 1817, du *Patriota*, journal politique et littéraire, et des *Memorias historicas* de Rio de Janeiro, nous ne connaissons pas beaucoup de publications importantes faites au Brésil; nous avons même la certitude que plusieurs productions estimables ont été envoyées plus d'une fois en Europe pour être imprimées à Paris, et que cette ville imprime également encore des livres de piété d'un usage habituel. Cependant, il faut ajouter quelques ouvrages distingués à ceux que j'ai cités: la *Géographie ecclésiastique* de Pizarro est sortie des presses de Rio de Janeiro; et il faut rappeler ici comme étant sorti des typographies de cette ville un livre remarquable sur les premières études philosophiques; on le doit à M. Sylvestre Pinheiro Ferreira.

Il est bon de rappeler qu'en 1792, lors du voyage de Macartney, il n'y avait à Rio que deux libraires, et encore ne vendaient-ils que des livres de théologie et de médecine.

§ *Bibliothèques publiques.* Il y a plusieurs bibliothèques publiques remarquables au Brésil.

On distingue surtout celles de Rio de Janeiro et de Bahia. Le premier fond de la bibliothèque impériale de Rio se compose des livres apportés de Lisbonne par Jean VI, réunis à ceux du comte da Barca, ministre dont les sciences doivent regretter la perte : on évaluait ce fond, en 1827, à 60 ou 70,000 volumes ; mais il a dû s'accroître beaucoup depuis ce temps ; la bibliothèque a été établie par les soins de messieurs Joaquim Damaso et Jozé Viegas, et on a commencé à l'ouvrir en 1814. Une des salles de cet important établissement ne renferme que des livres français.

La bibliothèque publique de Bahia n'est pas aussi riche, mais elle renferme quelques livres précieux ; le premier fond vient du collège des jésuites. Sans entrer dans d'autres détails sur plusieurs autres dépôts de livres moins importants, nous dirons que plusieurs bibliothèques de couvens sont dignes de toute l'attention des savans, qui trouveraient parmi de nombreux ouvrages ascétiques quelques ouvrages fort rares maintenant en Europe. Nous ajouterons également, dans l'intérêt de la statistique et de la géographie, que de précieuses cartes géographiques encore manuscrites gisent à peu près à l'abandon dans plusieurs bibliothèques brésiliennes, et qu'elles doivent être considérées, cependant, comme de précieux documens de l'état ancien du pays, qu'on connaît si mal encore. Je ferai une dernière observation ; c'est que les listes de livres envoyées en Europe semblent avoir été stéréotypées d'avance, et qu'on y demande éternellement le même genre d'ouvrages, comme si le mouvement intellectuel n'avait point subi de grandes modifi-

cations. Il serait surtout à souhaiter que les bibliothèques principales formassent une collection complète des anciens ouvrages écrits en Europe sur le Brésil, et qui commencent à y devenir d'une grande rareté. Ce seraient un jour les archives historiques d'un pays qui semble appelé à de hautes destinées scientifiques et littéraires.

§ *Muséum et cabinet d'histoire naturelle.* Il existe un établissement de ce genre à Rio de Janeiro, et il contient quelques médailles curieuses, ainsi que de beaux échantillons de minéraux; un peu de zèle le rendrait, en peu d'années, aussi riche que nos plus beaux cabinets d'Europe. Nous ne saurions trop appeler l'attention du gouvernement sur la nécessité de recueillir tout ce qui a rapport à l'industrie des indigènes, à leurs moyens de défense, à leurs ornemens. Ces objets, qui ne sont maintenant que de curieuses bagatelles, deviendront un jour de précieuses antiquités.

§ *Journaux.* « En 1828, dit M. Warden, le nombre des journaux était de 25, dont 15 se publiaient à Rio, 3 à Bahia, et les autres à Pernambuco, Saint-Paul, San-João del Rey. Le *Courrier du Brésil*, qui paraît trois fois par semaine à Rio, est écrit en français. Le *Rio Herald* est écrit en anglais. » En 1829, l'assemblée législative a fondé une chaire de langue française dans chacun des établissemens de cours juridiques des provinces de Saint-Paul et d'Olinda; nous rappellerons également que Rio possède un *musée national* établi en 1821, une *académie des beaux-arts*, réorganisée en 1824, dont les professeurs sont Français; une *académie militaire*, une *académie de marine*, une *académie de chirurgie et de médecine*. Les

filz de noirs libres et les mulâtres sont admis dans les écoles.

§ *Jardin botanique.* Il serait vivement à souhaiter que des établissemens de cette nature fussent fondés dans toutes les provinces, où leurs productions seraient variées comme le climat; mais il n'en existe guère qu'à Pernambuco et à Rio de Janeiro. Le jardin botanique de cette capitale doit, dit-on, son origine à un Français appelé par le comte de Linhares pour en diriger la culture sur le pied de la Gabrielle de Cayenne. C'est un des plus beaux établissemens qu'on puisse voir en ce genre; les arbres à épices de l'Orient, les plantes les plus curieuses de l'Europe et de l'Amérique y confondent leurs fleurs et leurs fruits. Il y a dix ans, la culture la plus curieuse et la plus remarquable était celle de l'arbrisseau à thé, qui prospérait alors, mais dont les résultats ne sont pas bien positifs. Le major João Gomez est directeur de ce jardin, où le savant botaniste Leandro do Sacramento, mort il y a peu de temps, faisait son cours. Le temps approche sans doute où l'on adjoindra des professeurs à une foule d'établissemens du même genre qu'on aura fondés sur divers points du littoral et de l'intérieur, non-seulement dans l'intérêt de la science, mais dans celui de l'industrie. Le Brésil est d'une si vaste étendue, son climat est si varié, les communications peuvent un jour devenir si faciles, qu'on verrait, en peu d'années, s'opérer entre les provinces un merveilleux échange des productions les plus utiles et les plus agréables.

§ *Industrie manufacturière.* En général, il y a fort peu d'industrie au Brésil; et cependant, les

progrès qui ont été faits en ce genre depuis dix à douze ans sont immenses. Presque tous les produits chimiques viennent de l'Europe; néanmoins, on fabrique déjà de fort bonne poudre aux environs de Rio. Les cotons, quel'on récolte en si grande abondance, ne fournissent que des tissus très-rares et très-grossiers, qui ne peuvent jamais entrer en concurrence avec ceux de l'Europe, quoique le sol fournisse des matières premières d'une excellente qualité. L'art du teinturier est complètement dans l'enfance à Rio de Janeiro et à Bahia. Les cuirs bruts, qui, rendus en France et en Angleterre, fournissent des cuirs de première qualité, ne donnent, au Brésil, que des produits extrêmement imparfaits, probablement à cause des procédés qu'on emploie dans les diverses tanneries, où l'écorce du manglier remplace le tan d'Europe : le charronnage et la carrosserie n'ont pas reçu plus de perfection. M. de Saint-Hilaire parle d'une manufacture d'armes établie dans l'intérieur, mais nous ignorons si ses produits se sont accrus depuis quelques années. Il y a en outre, à Rio de Janeiro, une fonderie et une manufacture d'armes où sont occupés plus de 200 ouvriers. Diverses tentatives ont été faites pour établir des verreries et des manufactures de faïence; jusqu'à présent, ces établissemens n'ont pas pu prospérer suffisamment pour diminuer l'exportation européenne des objets qu'ils fabriquaient. Il y a quelques années, on n'aurait pas trouvé, à Rio de Janeiro, un miroitier ayant l'habileté nécessaire pour mettre une glace au tain, et, dans ce genre, ceux de Bahia et de Pernambuco n'étaient pas plus expérimentés. Dès l'époque de la découverte,

les indigènes s'occupaient avec succès de la fabrication de la poterie : sur plusieurs points, ils sont restés en possession de ce genre d'industrie, dans lequel ils réussissent admirablement. Les briques et les tuiles, dont on fait usage dans l'architecture civile, sont, en général, d'une assez bonne qualité. La chaux s'obtient presque partout des coquilles de mer, que l'on fait brûler. Le petit charbon de bois que l'on confectionne au Brésil pourrait être beaucoup meilleur si l'on employait des procédés différens de ceux qui sont en usage ; le boapeba, l'arco de pipa, le tapinha, le grauna, sont les bois qu'on emploie de préférence à sa fabrication. Le gros charbon, employé pour les forges, est fait par des procédés analogues à ceux qu'on emploie en France ; il se vend, en général, 30 pour 100 de plus que le précédent. Les chaudronniers brésiliens ne le cèdent guère aux ouvriers d'Europe, de même que les serruriers taillandiers ; mais les objets qui sortent de leurs mains reviennent à un prix beaucoup plus élevé.

Dans les grandes villes, on compte un certain nombre d'orfèvres et de bijoutiers habiles. On s'occupe très-peu de la taille des pierres fines, et elles sont presque toujours envoyées dans leur état brut en Europe, où elles ont singulièrement diminué de valeur : à Rio de Janeiro, du reste, on taille le diamant, et la même ville renferme quelques horlogers que leurs rapports avec un grand nombre d'ouvriers français et anglais perfectionnent nécessairement dans leur art. On peut citer l'adresse des brodeurs et des passementiers. Quoique l'ébénisterie ne s'exerce pas sur un grand nombre d'objets, on ne peut pas s'empêcher

de reconnaître que les ouvriers brésiliens sont fort habiles en ce genre d'industrie. Les luthiers ne fabriquent guère que des guitares à cordes métalliques, et les nombreux pianos dont on fait usage au Brésil viennent presque tous de l'Angleterre et de la France. Quoique l'art du parfumeur n'ait pas encore fait de grands progrès à Rio et à Bahia, on y obtient, de la fleur des orangers, une eau odorante assez estimée. C'est, en général, dans les couvens de femmes qu'on s'occupe de la fabrication de ces confitures qui jouissent, dans le pays, d'une si grande réputation, et dont l'exportation pourra devenir un jour très-considérable. On peut regarder comme une industrie particulière au Brésil, et surtout aux couvens de femmes de Bahia, ces fleurs en plumes qu'on connaît à peine en Europe, et qui forment une des parures les plus recherchées et les plus gracieuses des dames brésiliennes.

§ *Engenhos de asucar* (Moulins à sucre ou Sucreries). — Il est fort difficile de déterminer, même approximativement, le nombre de celles qui existent au Brésil; mais pour en donner au moins une faible idée, nous dirons, avec le prince de Neuwied, qu'au commencement du siècle (1801), on comptait dans la contrée arrosée par le Muriahé et par le Paraiba 280 moulins à sucre, dont 89 étaient très-productifs. En 1819, quelques-uns de ces engenhos produisaient jusqu'à 5,000 arrobas de sucre, indépendamment de l'eau-de-vie. Dans divers districts du bord de la mer, on commence à sentir les avantages qui peuvent résulter de l'emploi des machines à vapeur. Il y a quelques années, néan-

moins, M. de Saint-Hilaire disait des engenhos du Brésil, et nous le répétons avec lui : « On n'observe dans l'art de fabriquer le sucre aucun de ces nombreux perfectionnemens qu'y ont apportés le temps et les progrès des sciences. Je ne veux point parler des procédés inventés récemment pour clarifier et décolorer le sucre, mais de ceux qui sont connus depuis de longues années dans nos colonies ; et pour avoir une idée de ce qu'est aujourd'hui chez les Brésiliens cette fabrication importante, peut-être suffirait-il de lire Pison et Marcgraff, qui écrivaient en 1658. »

§ *Distilleries.*—Les procédés employés dans les nombreuses distilleries du Brésil pour obtenir un rhum grossier désigné sous le nom de *cachaça*, ne sont guère plus perfectionnés que ceux des sucreries : cependant quelques améliorations commencent à se faire sentir dans ce genre d'exploitation, depuis un contact plus habituel avec les étrangers.

§ *Caféiries.*—C'est dans la province de Rio de Janeiro qu'on récolte le meilleur café, et l'on aura de la peine à croire, d'après le chiffre des exportations, que la culture n'en ait été introduite que depuis environ 60 ans, par un magistrat dont on ignore le nom, mais qui existait sous le gouvernement du comte de Bobadella. En général on récolte et on sèche le café d'une manière vicieuse. Sa couleur se perd faute de soins, et l'on se sert de pilons et de mortiers au lieu de machines propres à le dépouiller de ses enveloppes.

§ *Machines pour séparer le coton de ses graines.*—La machine dont on se sert pour séparer le coton de ses graines est d'une extrême lenteur dans ses opérations, et exigerait de grands perfectionne-

mens. C'est une petite machine portative composée de deux montans sur lesquels sont appuyés autant de cylindres. Ces cylindres ont environ un pied de long, sont gros comme le doigt et très-rapprochés l'un de l'autre. Les paquets de coton étant présentés d'un côté des cylindres, on fait tourner ceux-ci en sens contraire au moyen d'une manivelle : le coton se trouvant pincé par les cylindres et entraîné en tournant, les semences restent du côté où l'on avait présenté le petit paquet. Le *petit arc* dont on se sert pour carder le coton est peut-être plus expéditif que les peignes, mais il ne donne pas des résultats ayant autant de perfection. Il est probable qu'on pourrait ajouter de nombreux perfectionnemens aux presses dont on se sert pour réduire le coton à un moindre volume, et pour l'emballer facilement dans les espèces de caisses de cuir dont on se sert pour l'exporter.

§ *Manjola* ou *Preguiça* (paresse). Cette machine fort simple joue un grand rôle dans l'économie agricole des Brésiliens. Elle est mise en mouvement par une chute d'eau, et sert principalement à séparer le maïs de ses enveloppes. Le *batedor* est une autre machine fort simple qui sert à l'égrener quand il est encore en épis.

Il y a plusieurs moulins à vent aux environs de Rio; mais faute de savoir piquer les pierres des meules, leur mouture est imparfaite.

§ *Construction d'embarcations ; fabrication d'objets de menuiserie et d'ébénisterie*. Nulle part au monde, comme je l'ai déjà dit, il n'y a une telle quantité de bois de construction et de bois propres aux ouvrages les plus délicats de l'ébénisterie. Plusieurs beaux navires ont été construits

au Brésil avec les bois indigènes, et ils se distinguent par leur solidité. On est quelquefois étonné de la prodigieuse longueur des canots qui servent à la pêche le long des côtes, ou à la navigation des fleuves; ces canots sont cependant creusés dans un seul arbre, et les anciens habitans en possédaient qui contenaient jusqu'à cent cinquante guerriers. Une qualité remarquable des bois employés à la charpente des maisons, c'est qu'ils sont beaucoup trop compactes et trop durs pour s'embraser facilement. Nous avons été témoin de plusieurs incendies qui n'ont pas eu de suite à cause de cette circonstance.

Une des choses qui surprennent le plus quand on s'avance à quelques lieues dans l'intérieur, le long des côtes orientales, c'est la perte immense de bois de construction ou d'ébénisterie qui se fait annuellement dans les nouveaux défrichés. Là, on voit confondus, sur un espace de plusieurs lieues, le vinhatico, le vasco d'arruda, le jacaranda, et ces troncs immenses doivent souvent devenir la proie des flammes sans avoir d'autre utilité que de fertiliser, par leurs cendres, le sol qui les portait. On ne doit pas craindre d'affirmer que plusieurs millions de valeurs réelles disparaissent chaque année de cette manière, et que des scieries mises en jeu par la vapeur remédieraient à cet immense inconvénient; mais là encore, comme dans tant d'autres circonstances, il faut répéter : « Ouvrez des routes de communication, abattez les forêts, et ne rendez pas inutiles ces dépouilles du sol le plus riche, faute de moyens d'exportation. » Il faut se rappeler aussi qu'il entre chaque année au Brésil pour

des valeurs considérables de meubles fabriqués avec des bois exotiques, quoiqu'il y ait, à Rio de Janeiro et à Bahia, des ouvriers ébénistes assez habiles; il ne leur manque que de savoir varier leurs modèles, et de mettre leurs prix à un taux moins élevé.

§ *Gouvernement.*—Le Brésil a été élevé au rang d'empire le 12 octobre 1822.

Voici les principaux articles de sa constitution :

L'empire du Brésil est l'association politique de tous les citoyens brésiliens; ils forment une nation libre et indépendante, qui n'admet avec aucune autre de lien d'union ou de fédération qui s'opposerait à son indépendance.

Son gouvernement est monarchique, héréditaire, constitutionnel, et représentatif.

— La dynastie régnante est celle de D. Pedro, dont le fils est empereur actuel, et prend le titre de défenseur perpétuel du Brésil. Il y a une régence.

La religion catholique, apostolique et romaine, continuera d'être la religion de l'empire; toutes les autres religions seront permises.

Les pouvoirs politiques reconnus par la constitution de l'empire du Brésil sont au nombre de quatre : le pouvoir législatif, le pouvoir modérateur, le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire.

Les représentans de la nation brésilienne sont l'empereur et l'assemblée générale; tous ces pouvoirs, dans l'empire du Brésil, sont délégués par la nation.

Le pouvoir législatif est délégué à une assemblée générale, avec la sanction de l'empereur.

L'assemblée générale se compose de deux cham-

bres , la chambre des députés , et la chambre des sénateurs ou sénat.

Le sénat se compose de membres nommés à vie, et il sera formé par des élections provinciales.

La chambre des députés est élective et temporaire. A la chambre des députés seule appartient l'initiative, 1° sur les impôts; 2° sur le recrutement; 3° sur le choix d'une dynastie nouvelle en cas d'extinction de l'ancienne.

Les séances de chaque chambre sont publiques, à l'exception des cas où le bien de l'État exige qu'elles soient secrètes.

Aucun sénateur ou député ne peut être arrêté pendant la durée de son mandat.

On ne peut être en même temps membre de deux chambres.

L'exercice de tout emploi, à l'exception de ceux de ministre et de conseiller d'État, cesse entièrement tant que durent les fonctions de député ou de sénateur.

Les députés touchent, pendant les sessions, une indemnité réglée à la fin de la dernière session de l'assemblée précédente.

L'indemnité des sénateurs est de la moitié plus forte que celle des députés.

Les nominations des députés et sénateurs à l'assemblée générale, et des membres des conseils généraux de province, sont faites par des élections indirectes. La masse des citoyens actifs, dans les assemblées paroissiales, élira les électeurs de province, et ceux-ci les représentans de la nation et des provinces.

Tous ceux qui sont électeurs sont habiles à être députés, excepté ceux qui ne tirent pas de leur

bien, de leur commerce et de leurs emplois, un revenu net de 400,000 r.

Le pouvoir modérateur est délégué à l'empereur, dont la personne est inviolable et sacrée; il l'exerce en convoquant extraordinairement l'assemblée générale, en la prorogeant ou en l'ajournant, en nommant et en dissolvant à sa volonté les ministres d'État, en cassant la chambre des députés, pour en convoquer immédiatement une autre, en pardonnant aux coupables condamnés, etc.

L'empereur est le chef du pouvoir exécutif, et il exerce ce pouvoir par ses ministres d'État.

Les ministres d'État seront responsables.

C'est au mois de janvier 1824 que la constitution dans laquelle se trouvent développées ces principales bases du gouvernement brésilien a été jurée par D. Pédro.

Nous regrettons de ne pas pouvoir offrir ici le chiffre de la liste civile; mais il était dit que la dotation assignée à l'empereur et à l'impératrice devait être augmentée.

§ *Force militaire.* La force militaire a reçu, en peu d'années, de notables augmentations. Balbi la fait monter maintenant à 30,000 hommes. Ce nombre a probablement diminué depuis la cessation des hostilités avec les républiques du Sud. On voit, dans le voyage de M. de Freycinet, qu'en 1817 les différens corps de troupes qui composaient la garnison de Rio de Janeiro étaient les suivans :

Trois régimens d'infanterie de ligne, composés presque entièrement de noirs et de mulâtres,

Deux régimens de ligne portugais,

Un bataillon de chasseurs.

Un escadron de cavalerie composé de huit compagnies.

Un régiment d'artillerie.

Quatre régimens de garde urbaine ou de milice.

L'armée brésilienne, telle qu'elle existe maintenant, est établie sur le modèle de l'armée anglaise. L'infanterie est organisée en brigades qui comprennent de deux à quatre bataillons : la cavalerie, selon le major Schœffer, offre une très-belle tenue ; il y a un régiment composé d'étrangers. L'artillerie est, dit-on, très-bien montée ; les accessoires sont en très bon état, et elle est traînée par de beaux mulets.

§ *Force maritime.* Nous n'avons pas de documens assez positifs sur l'état actuel de la marine brésilienne pour entrer dans beaucoup de détails à ce sujet ; nous savons toutefois qu'elle a subi quelques augmentations ; en 1830, elle se composait ainsi : 3 vaisseaux de ligne, 9 frégates et 89 navires de différens ports. Les navires marchands sont très-nombreux, et une foule de petites embarcations font continuellement le cabotage le long des côtes. Il n'y a qu'une voix sur les nombreuses améliorations que doit recevoir la marine du Brésil. On a déjà vu combien la nature a été prodigue dans ces contrées de bois de construction, de matériaux pour les cordages, etc. : nul pays au monde n'est plus propre à former d'excellens matelots. Il y a quelques années, l'arsenal de Rio de Janeiro était loin d'avoir reçu tous les développemens auxquels il pouvait prétendre. Ce n'est qu'en 1824 qu'on a installé un chantier de construction dans l'Est du couvent de San-Bento, et que l'on a commencé, à la partie

N. O. de l'île das Cobras, une forme ou bassin pour le radoub des vaisseaux de guerre. Le chantier de San-Salvador est encore fort imparfait, et réclame d'indispensables améliorations.

§ *Pavillon du Brésil.* Il consiste dans un parallélogramme de couleur jaune, formé dans un carré de couleur verte. La couronne impériale, entourée de dix-neuf étoiles représentant les dix-neuf provinces, se trouve placée au centre du parallélogramme jaune.

Nous donnerons également ici l'indication des deux autres pavillons adoptés par Buenos-Ayres et le Paraguay. Le premier consiste dans trois bandes horizontales bleues, avec un soleil au centre. Le second est formé de deux bandes horizontales; celle d'en haut est bleue et celle d'en bas jaune.

§ *Ordre judiciaire.* — Dans toute l'étendue du Brésil, la justice est rendue en première instance par les *juizes ordinarios* et les *juizes de fóra*. Le *juiz de fóra*, nommé par l'empereur, n'appartenait pas au pays; c'est ce qui l'a fait désigner par le titre de *juiz de fóra*, juge du dehors (1). Le *juiz ordinario* (juge ordinaire) est choisi par le

(1) Il y a dans chaque village un officier de justice subordonné au *juiz de fóra*. On l'appelle *juiz da vintena*, juge d'une vingtaine de ménages. Les *juizes do povo*, juges du peuple, sont des hommes pris dans la classe du peuple, qu'ils représentaient auprès de l'autorité supérieure; mais cette magistrature n'existe plus guère que de nom. L'*almotacel* remplit des fonctions analogues à celles des commissaires de police, mais sans recevoir d'appointemens.

peuple entre les citoyens les plus recommandables; on en appelle en seconde instance aux *ouvidores*. L'ouvidor est un magistrat nommé par le gouvernement et payé par lui; il fait sa résidence dans le chef-lieu d'une comarca. Les ouvidores ont un greffier particulier désigné sous le nom d'*escrivão da ouvidoria*. On peut appeler des jugemens du juiz de fóra et de l'ouvidor d'une comarca à la cour suprême de Rio de Janeiro, *casa da supplicação*, composée du président, *regedor das justiça*s, d'un chancelier et de dix-huit magistrats, désignés sous le titre de *desembargadores*, dont huit sont nommés *aggravistas* et les dix autres *extravagantes*. Outre ces magistrats, auxquels se trouve confiée la marche ordinaire des affaires, il y a dans chaque village des *commandans* remplissant des fonctions analogues à celles de nos maires; ils sont nommés par les *capitães-mores*. Le capitão-mor est un chef à la fois civil et militaire, à la place duquel est attachée souvent beaucoup de considération. Le *corregedor* est une espèce de bailli ou de premier officier de justice, chargé d'inspecter les bourgades soumises à sa juridiction, et de veiller à ce que les autres officiers de justice remplissent leur devoir.

§ Administration publique.—*Senado da camara*, sénat de la chambre. Ce tribunal équivaut à nos municipalités; les membres de la camara (*camaristas*) sont élus par les citoyens; le trésorier est appelé *procurador*; trois autres membres sont désignés sous le nom de *vereadores* (1); ils font éle-

(1) Le mot *verear* signifie gouverner.

ver les enfans abandonnés, veillent à l'entretien des chemins, à la construction des ponts sur les grandes routes, etc. Le juiz de fóra fait exécuter leurs décisions. La camara subvient à ses dépenses au moyen de certains droits que lui abandonne le gouvernement.

§ *Tribunaux.* — *Conselho supremo militar* (suprême conseil militaire), institué en 1808. Ce tribunal examine tout ce qui est relatif à l'armée de terre et de mer, ainsi qu'aux prises; il s'adjoit quelquefois des magistrats civils du premier rang.

§ *Meza do dezembargo do paço.* C'est une cour souveraine, chargée de l'expédition des grâces et des privilèges; entre autres fonctions importantes, c'est à elle qu'il appartient d'accorder la révision des jugemens, d'émanciper les mineurs, de faire rendre les biens à ceux qui en ont été dépouillés.

§ *Meza da consciencia et ordens* (bureau des affaires ecclésiastiques et des ordres militaires). — Le titre de ce tribunal fait connaître suffisamment ses attributions.

§ *Casa da supplicação.* — Cette haute cour de justice, dont nous avons déjà parlé, occupe le premier rang avec la meza do dezembargo do paço; elle connaît en dernier ressort des affaires judiciaires, et de tous les procès des citoyens, tant au civil qu'au criminel.

§ *Relação*, cour de justice. — Il existe des cours de ce genre à Bahia, à Pernambuco, au Pará, etc., et dans toutes les grandes villes capitales de province. On appelle de leurs décisions à la casa da supplicação, qui siège à Rio de Janeiro.

Il y a plusieurs autres tribunaux qui ont plus

ou moins rapport avec l'administration ministérielle, et que les bornes de cet ouvrage ne nous permettent que d'indiquer sommairement : tels sont l'*erario regio*, trésor royal, et le *conselho da fazenda*, conseil des finances, qui préside à l'administration des biens de la couronne, et qui est chargé de l'apurement des dettes passives et actives; la *junta do commercio, agricultura, fabricas e navegação* (direction générale du commerce, de l'agriculture, des fabriques et de la navigation), qui a toutes les attributions d'un tribunal de commerce, et dont les membres sont choisis parmi les magistrats et les négocians instruits; la *junta da bulla da cruzada* (junte de la bulle et de la croisade), qui perçoit la rétribution de ceux qui réclament certaines dispenses ecclésiastiques.

§ *Tribunal ecclésiastique.* — Nous avons parlé plus haut d'une juridiction civile appartenant au clergé; elle est confiée à un ecclésiastique nommé *vigario da vara*, et l'on peut appeler de ses décisions au vicaire général du diocèse (*vigario geral*). Lorsque, dans un procès entre un prêtre et un laïque, le laïque est demandeur, la cause se plaide devant le juge ecclésiastique que nous venons de nommer. Le *vigario da vara* est, en outre, *juiz dos casamentos*, juge des mariages. On ne peut pas contracter d'union sans consentement, quoique les parties soient parfaitement d'accord, dit M. de Saint-Hilaire, à qui nous empruntons ce curieux document; il faut nécessairement qu'il se forme un procès devant le *vigario da vara*, et le résultat de ce procès bizarre est une provision que l'on paie 10 à 12,000 r., environ 63 à 75 fr., ou davantage, et qui autorise le curé à marier les deux

parties (1). Quelquefois ces frais montent à 30,000 et 50,000 reis ou davantage; le savant voyageur fait observer avec justesse que, par cette législation vicieuse, les indigens sont entraînés à vivre dans un coupable désordre.

§ *Registres de l'état civil.*—Ils étaient naguère confiés au pouvoir ecclésiastique; mais ils ont été depuis remis entre les mains du pouvoir civil.

§ *Traitement de l'ordre judiciaire.*—Nous ignorons s'il y a eu quelques réformes dans cette branche de l'administration; mais il y a quelques années seulement, les juges cumulant plusieurs emplois de la magistrature avaient un revenu beaucoup plus considérable que celui attaché à leur traitement. Un juiz de fóra, en qualité de juge proprement dit, ne touche que 400,000 r. (2,500 fr.), et le revenu total de celui de Villa Rica s'élevait naguère à 800,000 cruzades, équivalant à 25,000 fr. Le traitement d'un ouvidor est de 500,000 reis (3,125 fr.), et son revenu effectif est souvent quadruplé.

Les membres (camaristas) de l'espèce de municipalité connue sous le nom de camara, sont censés remplir leurs fonctions gratuitement; mais sous le nom de *propina*, on leur accorde une gratification qui est prise sur les revenus de la camara, et qui varie suivant les districts. Ainsi, par exemple, les camaristas de Villa do Principe reçoivent 40,000 r. (250 fr.); ceux de Caeté, 60,000 r. (375 fr.). Chaque camara a un greffier qui touche des appointemens et n'a point de voix dans

(1) *Voyage au Brésil*, t. I, p. 176.

le conseil ; cet office est un de ceux qui, tous les trois ans, se mettent à l'enchère à Villa Rica (1).

§ *Législation relative aux Indiens.* — Dans les premières années de la conquête, aucun règlement positif n'émanait de la métropole pour protéger les Indiens ou pour s'opposer à leur destruction. Durant leurs guerres avec les Portugais, ils étaient fréquemment réduits en esclavage et conduits d'une capitainerie dans une autre, pour que leur asservissement présentât plus de sécurité. Ceci pouvait bien être considéré comme une sorte de traite, et plusieurs tribus disparurent sous ce régime. En 1570, un règlement de Sébastien essaie de le modifier, et déclare les Indiens libres : il est sans exécution. En 1595, un édit de Philippe II réduit à dix ans le nombre des années de captivité que devaient garder les Indiens quand ils étaient condamnés à l'esclavage. En 1605, un nouveau règlement déclare les Indiens libres. L'année 1609 voit paraître de nouvelles ordonnances en leur faveur. En 1611, des peines graves sont infligées à ceux qui se trouveraient en contravention avec les lois favorables aux indigènes. Ce n'est toutefois qu'en 1755, sous le ministère de Pombal, que les aborigènes ont été déclarés définitivement libres.

§ *LÉGISLATION RELATIVE AUX NOIRS.* — § *Noirs esclaves.* Dans la population générale du Brésil, les noirs esclaves (*pretos cativos*) forment, comme on l'a vu, un total de 1,136,669 individus, et cette population a continué d'être alimentée par la

(1) Aug. Saint-Hilaire, *Voyage au Brésil*, t. I, p. 371.

traite jusqu'à l'époque où nous sommes parvenus , et à laquelle , d'après les conventions diplomatiques qu'on maintiendra sans doute, ce commerce doit finir. Selon un auteur anglais bien informé, en 1800, les Espagnols et les Portugais transportèrent dans leurs possessions d'outre-mer 70,000 à 80,000 esclaves africains. On se convaincra que de nos jours ce nombre commence à diminuer, puisqu'en 1825 M. Bonifacio de Andrada affirmait qu'il entraît annuellement au Brésil 40,000 Africains. Ce chiffre s'élevait beaucoup plus haut du temps des compagnies de Pará et Maranhão ; il montait, dit-on, à 100,000. Nous ajouterons que dans le transport la mortalité devait être effrayante, puisque, d'après les renseignemens de Raymundo Jalama, employé aux comptoirs d'Afrique, sur 10 à 12,000 noirs qui descendaient il y a environ vingt ans à Loanda pour être exportés dans les colonies portugaises, il n'en arrivait souvent que 6 à 7,000 au Brésil (1).

Il n'y a cependant point de législation proprement dite appliquée aux noirs esclaves, et il est sans doute horrible de penser que le sort de tant d'infortunés dépende le plus souvent du bon plaisir du maître. Cependant il existe certaines conventions locales, ayant presque force de lois. En quelques endroits, il est permis aux noirs de travailler deux jours par semaine dans la portion de terrain consacrée à leur usage. Les noirs parviennent fréquemment à se racheter, et alors ils jouissent de tous les droits de citoyens : toutefois, ils

(1) Memorias economicas, publicadas por ordem da academia real de Lisboa.

étaient exclus de la prêtrise (1) et des emplois civils ou militaires, à moins qu'ils ne remplissent un grade dans les régimens de noirs fondés dès le xvii^e siècle.

§ *Législation des mines.*—Ce fut en 1695 que les Paulistes envoyèrent au roi D. Pedro II les premiers échantillons de minerais d'or trouvés à Minas Geraes ; il ne paraît pas qu'à cette époque on ait donné d'autre soin à l'extraction du métal que de nommer un *provedor* du *quint* (directeur de l'impôt). L'exploitation fut laissée libre aux explorateurs. Ce fut six ans après qu'on forma une administration, et qu'on ouvrit des routes afin que l'impôt fût plus complètement payé à la couronne. Déjà, en 1713, la population s'était engagée à payer au fisc royal un impôt annuel de 30 arrobas d'or. Ce règlement fut en vigueur jusqu'en 1716. En 1717, la population de Minas s'étant singulièrement accrue, et les contributions étant fort mal réparties, des plaintes s'élevèrent, et il fut décidé, en 1719, qu'une fonderie royale serait établie pour que tout l'or trouvé à Minas y fût fondu, et qu'on prélevât exactement le quint. En 1735, un gouverneur changea la forme de l'impôt et établit la capitation, ce qui amenait infailliblement la ruine de tous ceux qui ne recueillaient pas d'or. Cette capitation ne fut abolie qu'en 1751. M. d'Eschwege admet, comme cause de la décadence des mines, deux points principaux, savoir : l'abandon illimité aux habitans des

(1) On rencontre quelquefois au Brésil des ecclésiastiques noirs, mais ils ont reçu les ordres à Saint-Thomé.

mines d'or sans inspection de leurs travaux, puis l'absence absolue de lois sur les mines.

Selon M. d'Eschwege, le quint royal monta pour l'or, à Minas Geraes, jusqu'à 118 arrobas; et cela, en 1753; malgré l'augmentation de la population, ce rapport a été tellement en diminuant, que, vers 1815, les mines ne rendaient au gouvernement guère plus de 20 arrobas.

Du reste, la législation des mines est trop compliquée pour recevoir ici tous les éclaircissemens qui seraient nécessaires, et nous engageons ceux de nos lecteurs qui voudraient avoir plus de renseignemens sur cet objet important, à consulter les documens précieux contenus dans MM. Aug. de Saint-Hilaire, Mawe et Menezes de Drummond, ainsi que dans le journal du Brésil, publié par M. d'Eschwege.

§ *De la poudre d'or considérée comme monnaie.* On frappait autrefois monnaie à Villa-Rica, et des pièces d'or étaient mises en circulation dans Minas Geraes; cette monnaie ayant été contrefaite, il ne fut plus permis d'émettre dans le commerce que la poudre d'or. On s'aperçut bientôt que cet objet d'échange, d'ailleurs fort incommode (1), était souvent falsifié au moyen d'un sable brillant nommé *ogó*. Cet inconvénient fit créer des billets appelés *de permuta*; des maisons de change, désignées sous le nom de *casas de permuta*, les délivrent en échange de la poudre d'or; ils ont une valeur d'un vintem d'or à une demi-oitava, et circulent dans toute la province;

(1) Le voyageur était dans la nécessité de porter toujours avec lui de petites balances.

les cabaretiers conservent seuls la faculté de recevoir en paiement de la poudre d'or jusqu'à concurrence d'une somme de 4 oitavas, valant 30 fr. Les casas de permuta ne prennent également l'or en poudre que jusqu'à la valeur de 4 oitavas; au-dessus de cette somme, on doit s'adresser aux employés du gouvernement, qui, en prélevant le quint, vous délivrent un papier attestant la valeur numérique du métal.

On compte en vinteis d'or et en oitavas, à cause de cette circulation perpétuelle de la poudre d'or qui avait lieu dans les Mines. Ce ne sont que des représentans en valeur des poids du même nom : le vintem d'or vaut 37 reis; le vintem de Portugal, adopté dans les autres provinces, n'a qu'une valeur de 20 reis; l'oitava (monnaie de compte) équivaut à 1,200 reis. On ne peut pas apporter aux intendances moins de huit oitavas pour en recevoir des lingots en échange; comme ces lingots, quand ils étaient délivrés au propriétaire, avaient reçu l'empreinte des armes de Portugal et d'une sphère armillaire, on pouvait les regarder comme une espèce de monnaie, d'autant mieux que le poids du lingot est également gravé dessus : un certificat appelé *guia* doit néanmoins l'accompagner dans la circulation. Cependant, comme, en outre des 20 pour 100 que le gouvernement gagne sur l'or, il a un bénéfice de 18 pour 100 dans cette espèce de monnayage et de 2 pour l'essayage, il se fait une contrebande active; et des valeurs considérables sont soustraites aux droits.

§ *Teintes diverses et titre de l'or.*—A ces renseignemens curieux nous en ajouterons quel-

ques-uns sur sa couleur et sa qualité ; ils nous sont offerts par M. de Saint-Hilaire et par MM. Spix et Martius. L'or de Villa do Principe, et en particulier celui de l'Arassuahi, est d'une belle couleur ; un jaune superbe distingue celui de Minas Novas. Les mines d'Itabira, de Mato Dentro, fournissent de l'or de toutes les nuances, depuis le beau jaune jusqu'à la teinte de plomb. Malgré la pureté remarquable de l'or de *Cocoes* et d'*Inficionado*, sa teinte est pâle et se rapproche quelquefois de celle du cuivre.

L'or de Minas Novas est généralement à 24 karats ; celui des environs de Sabará est de 22 à 23 karats, terme moyen ; de Congonhas, de Sabará en particulier, de 18 à 19 karats ; de Villa Rica, de 20 à 23 karats ; de Santa-Anna, près Itabira, à 23 karats. Nous n'avons pas pu nous procurer de renseignemens sur le titre de l'or de Tijuco, du Mato-Grosso et de Goyaz.

§ *Clergé.*—Le clergé du Brésil est nombreux, et il compte dans son sein quelques hommes instruits. Le Brésil a un archevêque qui réside à Bahia, six évêques et deux prélatures (*prelacias*) (1). L'évêque de Rio de Janeiro est *cappellão-mor* (grand aumônier de l'empire), il relève de l'archevêque de Bahia. Chaque paroisse est desservie par un *vicario* (vicaire), titre que l'on donne aux curés, et il y a près d'eux un certain nombre de prêtres habitués ; ils sont payés par le gouvernement, et ne perçoivent plus la dîme.

(1) *Voy.* Casado Giraldes, *Tratado completo de Geographia*, t. I, p. 171. Il donne un tableau des premiers évêques.

§ *Dîme.*—Le clergé séculier percevait autrefois la dîme de tout ce que les terres produisaient ; comme il existait peu de défrichés, il trouva son revenu beaucoup trop modique, et céda la dîme au gouvernement, qui s'engagea à payer aux curés la somme de 200,000 reis (environ 1,250 fr.). On conçoit que la culture des terres allant toujours en s'accroissant, le gouvernement a trouvé d'énormes bénéfices dans cette transaction.

§ *Constitution de Bahia.*—La somme allouée aux curés ne leur suffisant pas, dans la province de Bahia, pour faire desservir les succursales qui ne tardèrent pas à se multiplier, les propriétaires convinrent de payer à leurs pasteurs 40 reis (25 c.) pour eux-mêmes et pour leurs femmes, et 20 reis (12 c. 1/2) pour chacun de leurs enfans ou pour chaque tête d'esclave. Cette convention fut désignée sous le nom de *constitution de Bahia* ; elle s'appliqua bientôt à plusieurs provinces, et entre autres à celle des Mines, où les curés parvinrent même à introduire l'usage de se faire payer 300 reis (1 fr. 95 c.) par chaque communiant. Il en résulte qu'il n'est pas rare de voir dans l'évêché de Marianna des cures qui rapportent jusqu'à 8 ou 9,000 cruzades, en y comprenant le casuel (1) : depuis l'arrivée du roi Jean VI, on exigeait toutefois pour l'entretien de la chapelle royale une portion de la première année du revenu des curés, en calculant ce revenu sur le pied de 300 reis par communiant.

§ *Détails sur le traitement du clergé séculier.*—

(1) Voyez Auguste Saint-Hilaire, *Voyage au Brésil*, t. 1, p. 171.

Nous n'avons pas pu nous procurer de renseignemens bien positifs à cet égard, relativement aux évêchés du littoral; mais M. Auguste de Saint-Hilaire, en présentant des renseignemens sur l'intérieur que nous joindrons à ceux de Balbi, comblera en partie la lacune.

Le savant géographe fait monter les traitemens des personnes employées dans la chapelle royale à 43,562,556 reis. L'évêque de Marianna perçoit un revenu de 18 à 20,000 cruzades, et le chapitre de la même ville, qui se compose de quatre chanoines et de douze dignitaires, est rétribué ainsi qu'il suit : l'archidiacre reçoit du gouvernement 500,000 reis (3,125 fr.); les autres dignitaires, 400,000 reis (2,500 fr.) : les simples chanoines ont un traitement de 300,000 reis (1,875 fr.)

§ *Charges du clergé.*—Il y a peu d'années encore, les cures se donnaient au concours. Les curés peuvent avoir des vicaires qui résident avec eux dans le chef-lieu des paroisses; ils les salarient. Comme il y a des paroisses de 80 et 100 lieues d'étendue, les réglemens obligent encore les curés à placer à leurs frais un desservant de lieue en lieue; mais cette convention est illusoire, et reste sans exécution, de même que celle qui oblige le clergé à se charger de la réparation des églises.

§ *Jurisdiction ecclésiastique.*—Le clergé brésilien a, dans certains cas, une juridiction civile. *Voy.* Tribunal ecclésiastique.

§ *Clergé régulier.*—Il y a un grand nombre de moines au Brésil; mais il ne nous a pas été possible de nous procurer des renseignemens positifs sur la statistique des couvens. Presque tous les religieux du Brésil appartiennent aux ordres sui-

vans : bénédictins , carmes chaussés , franciscains , religieux de la Merci , augustins déchaux , etc.

§ *Couvens.* — M. Casado Giraldes dit que chacun des ordres cités a deux couvens , tandis que les capucins , les franciscains de l'ordre de la Conception , les pères de la congrégation de l'Oratoire , n'en ont qu'un. Dans la capitale seulement on compte trois couvens d'hommes , et deux de filles , appartenant aux ordres des carmélites déchaussées de la réforme de sainte Thérèse , et des franciscaines de la Ajuda ; et il y en a une multitude d'autres dans les diverses capitales des provinces. Il n'existe néanmoins aucun couvent dans la province des Mines ; l'entrée de cette riche province a été toujours fermée aux religieux des divers ordres , et il ne faut pas considérer comme moines les confrères du Mont - Carmel et de Saint-François qui ont des espèces de monastères à Marianna , mais qui ne sont que de simples laïques appartenant à tous les états. Les moines de l'ordre des bénédictins passent au Brésil pour être les plus riches et en même temps les plus instruits ; ils ont des habitations , des métairies , des sucreries , et une foule d'esclaves : ceux de Rio font même , à ce que l'on prétend , un commerce étendu avec l'Inde.

§ *Dettes de l'Etat.* — Les derniers documens qui nous sont parvenus à ce sujet sont de 1829 ; il paraît qu'en 1827 la dette du Brésil s'était singulièrement accrue. Voici ce que dit à ce sujet M. de Monglave dans les pièces justificatives de la correspondance officielle de D. Pedro.

« Son excellence prétend que la recette de 1826 offre en sa faveur un solde d'un million 500 cru-

zades (3,760,000 fr.); de l'autre, elle annonce que la recette de 1827 présentera un déficit de 5,150,133,446 reis (31,350,000 fr.). Dans un cahier que le même ministre soumit à l'assemblée constituante, il évaluait la dette passive du trésor de Rio de Janeiro, jusqu'à la fin de juin 1823, à 12,055,582,456 reis (75,300,000 fr.). Il existait alors, selon lui, dans les caisses du trésor, près de 3 millions de fr. en 1826. Trois ans après la présentation du premier cahier, il portait la dette passive à 36,325,885,588 reis (227,036,000 fr.), et il ne disait pas quel était le solde existant dans les coffres du trésor, tandis qu'il parlait d'un déficit si effrayant pour l'année suivante. Le prince supposait que la recette de Rio de Janeiro était, en 1822, égale à 8,000,000 de cruzades (20,000,000 fr.). Le ministre prétend que la recette de Rio de Janeiro s'est élevée, en 1825, à 6,580,112,166 reis (41,130,000 fr.). Donc, en quatre ans, la recette du trésor de Rio de Janeiro a plus que doublé son produit, et la dette passive s'est plus que triplée dans les trois années seulement qui se sont écoulées de 1823 à 1826. » Nous ajouterons que les changemens qu'a dû subir l'administration ont dû remédier à cet effrayant budget. Dans sa balance politique du globe, M. Balbi fait monter le revenu net du Brésil à 62,500,000 fr., et la dette à 233,000,000. Voici, du reste, un tableau important qui établira d'une manière positive le budget des dépenses générales du Brésil, et celui des recettes. Ce précieux document est de 1829, et n'a pas dû subir de tels changemens qu'il ne puisse point servir de guide encore maintenant.

PROVINCES.	DOUANES et consulats.	DÎMES, subsides et autres menus droits.	IMPÔT foncier, droits de mutation et demi-droits de mutation.	IMPÔTS divers.	DIAMANS et bois du Brésil.	CINQUIÈME de l'or et produit des hôtels de monnaie.	PERCEPTION des sommes dues au gouverne- ment.	REVENUS extraor- dinaires, dépôts et domaines.	TOTAL.
	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.
Rio de Janeiro.	3,100,000,000	655,968,000	337,120,000	555,063,000	80,000,000	1,660,436,000	20,820,000	276,253,000	6,685,665,000
Espirito-Santo.	217,000	9,040,000	19,188,000	25,611,000	» »	» »	1,090,000	12,000	55,158,000
Bahia.	987,538,000	454,280,000	80,869,000	205,907,000	» »	43,568,000	30,297,000	1,485,000	1,803,941,000
Sergipe.	» »	60,692,000	3,886,000	11,533,000	» »	» »	» »	1,000,000	77,111,000
Alagoas.	5,235,000	74,963,000	4,174,000	6,983,000	» »	» »	» »	12,696,000	104,051,000
Pernambuco.	554,366,000	395,895,000	50,522,000	158,551,000	52,160,000	» »	29,772,000	75,479,000	1,316,745,000
Rio-Grande do Norte . .	600,000	25,314,000	1,208,000	2,632,000	52,160,000	» »	4,568,000	13,314,000	99,796,000
Parahiba.	3,900,000	106,107,000	3,200,000	10,522,000	156,480,000	» »	5,224,000	3,000,000	288,433,000
Piauhv.	1,358,000	87,624,000	3,063,000	12,590,000	» »	» »	7,948,000	13,213,000	125,793,000
Ciara.	25,146,000	36,556,000	3,353,000	25,806,000	» »	» »	11,156,000	2,000,000	104,017,000
Maranhão	254,624,000	308,979,000	33,823,000	38,457,000	» »	» »	60,000,000	3,500,000	699,383,000
Pará.	81,200,000	119,009,000	13,000,000	62,049,000	» »	» »	11,174,000	8,200,000	294,632,000
Minas-Geraes	105,000,000	125,000,000	46,200,000	108,340,000	» »	106,000,000	133,441,000	19,500,000	613,481,000
Goyaz.	1,800,000	10,200,000	3,610,000	6,235,000	» »	30,000,000	7,501,000	220,000	59,566,000
Mato-Grosso.	66,000	6,500,000	2,564,000	7,343,000	» »	7,000,000	1,362,000	3,576,000	30,411,000
S. - Paulo	829,000	78,698,000	27,059,000	238,741,000	» »	25,000,000	4,412,000	7,925,000	403,664,000
S. - Catharina	5,120,000	10,000,000	6,333,000	11,517,000	» »	» »	» »	329,000	33,299,000
Rio-Grande	120,000,000	88,000,000	48,000,000	254,800,000	» »	» »	9,235,000	» »	520,035,000
Cisplatina	459,200,000	» »	» »	3,850,000	» »	» »	44,000	650,000	463,744,000
SOMMES.	5,725,199,000	2,652,825,000	687,174,000	1,748,530,000	340,800,000	1,872,004,000	338,044,000	442,352,000	13,808,928,000

(1) Bulletin des Sciences géographiques, par M. le baron de Férussac, vol. XVIII, p. 145 et 146. (Articles communiqués par M. Balbi.)

BUDGET DES DÉPENSES GÉNÉRALES DE L'EMPIRE POUR LA MÊME ANNÉE.

PROVINCES.	MINISTÈRES					TOTAL.	TOTAL DE LA RECETTE.	SOLDE.	DÉFICIT.
	DE L'EMPIRE.	DE LA JUSTICE.	DE LA MARINE.	DE LA GUERRE.	DES FINANCES.				
	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.	Reis.				
Rio de Janeiro.	361,293,000	168,918,000	3,223,365,000	2,019,218,000	1,716,845,000	10,589,669,000	6,685,665,000	» »	3,904,004,000
Espirito-Santo.	13,992,000	4,576,000	4,671,000	33,872,000	2,910,000	60,021,000	55,158,000	» »	4,863,000
Bahia	91,090,000	67,370,000	425,850,000	496,301,000	483,494,000	1,564,114,000	1,803,944,000	239,830,000	» »
Serecipe	16,565,000	2,331,000	» »	33,003,000	6,797,000	58,696,000	77,111,000	18,415,000	» »
Alagoas	5,000,000	4,978,000	32,050,000	65,966,000	6,623,000	114,617,000	104,051,000	» »	10,566,000
Pernambuco	92,240,000	26,281,000	133,291,000	342,639,000	539,939,000	1,134,393,000	1,316,745,000	182,352,000	» »
Rio-Grande do Norte	11,733,000	2,647,000	2,070,000	66,200,000	7,610,000	90,260,000	99,796,000	9,536,000	» »
Parahiba	31,109,000	3,503,000	244,000	118,926,000	7,762,000	161,544,000	288,433,000	126,889,000	» »
Piauh.	9,740,000	2,434,000	» »	61,615,000	11,183,000	87,977,000	125,793,000	37,816,000	» »
Ciará	37,497,000	5,759,000	7,170,000	80,107,000	27,796,000	158,329,000	104,017,000	» »	54,312,000
Maranhão	25,986,000	36,217,000	50,715,000	206,933,000	318,648,000	638,499,000	699,383,000	60,884,000	» »
Pará	16,842,000	34,053,000	91,801,000	210,738,000	29,913,000	383,347,000	294,632,000	» »	88,715,000
Minas-Geraes	98,373,000	40,983,000	» »	181,428,000	115,591,000	436,375,000	613,481,000	207,106,000	» »
Goyaz	16,777,000	10,663,000	» »	41,553,000	19,501,000	88,496,000	59,566,000	» »	28,930,000
Mato-Grosso	12,000,000	5,455,000	» »	81,056,000	10,965,000	109,476,000	30,411,000	» »	79,065,000
S.-Paulo	50,000,000	34,721,000	29,869,000	222,282,000	73,749,000	410,644,000	403,664,000	» »	6,980,000
S.-Catharina	10,340,000	3,564,000	16,866,000	92,600,000	15,515,000	138,915,000	33,299,000	» »	105,616,000
Rio-Grande do Sul	15,832,000	7,673,000	30,800,000	1,661,600,000	103,992,000	1,819,807,000	520,235,000	» »	1,299,572,000
Cisplatina	9,168,000	26,493,000	3,160,000	1,139,863,000	47,802,000	1,226,486,000	463,744,000	» »	762,742,000
SOMMES.	925,586,000	488,657,000	4,151,922,000	7,158,900,000	6,546,580,000	19,271,645,000	13,808,928,000	882,828,000	3,345,545,000



RÉPUBLIQUE ORIENTALE
DE L'URUGUAY.

« § POSITION ASTRONOMIQUE. *Longitude occidentale*, entre 55° et 61°. *Latitude australe*, entre 30° et 35°.

« CONFINS. Au *nord*, l'empire du Brésil; à l'*est*, l'empire du Brésil, et le territoire neutre, espace de terrain compris entre la lagune de Merim et l'Océan Atlantique, ensuite cet Océan. Au *sud*, l'Océan Atlantique et le Rio de la Plata. A l'*ouest*, l'Uruguay qui le sépare des états d'Entre-Rios et de Corrientes, compris dans la confédération du Rio de la Plata.

« FLEUVES. Plusieurs grands fleuves arrosent les vastes solitudes qui composent ce nouvel état. Les principaux sont les suivans :

« Le Rio de la Plata, il baigne Colonia del Sacramento, Montevideo et Maldonado. Son principal affluent, dans cet état, est l'*Uruguay*, qui passe par Soriano ou San Domingo Soriano; celui-ci est grossi à la gauche par le *Rio-Negro* qui traverse tout l'état de l'est à l'ouest.

« Le Cebollati, qui prend sa source dans les montagnes de Barriga-Negra, dans le district de

Conception de Minas, et, après avoir traversé dans la direction de l'ouest à l'est la partie sud-est de cet état, se rend dans la lagune de Merim.

« DIVISION ET TOPOGRAPHIE. Les vastes solitudes qui composent le territoire de cet état formaient partie de la vice-royauté de Buenos-Ayres, sous le nom de *Banda orientale*. Après avoir été régie pendant neuf ans par le féroce et cruel Artigas, qui attaqua Buenos-Ayres, envahit l'Entre-Rios, souleva Santa-Fé, arma les Indiens du Grand Chaco et désola le Paraguay par des actes inouis de barbarie, cette contrée, autrefois si florissante, fut envahie par les Portugais et réunie au Brésil sous le titre de *Provincia Cisplatina*. Séparée de cet empire par un article du traité de paix conclu dernièrement entre le Brésil et Buenos-Ayres, elle fut déclarée indépendante, et prit le titre de *république orientale de l'Uruguay*. On la connaît aussi sous le nom de *Nouvel état oriental de l'Uruguay*. D'après la nouvelle organisation qu'elle vient de se donner, tout le territoire de la république est partagé en neuf départemens qui prennent le nom de leurs chefs-lieux respectifs; ces départemens sont : *Montevideo, Maldonado, Canelones, San-José, Colonia, Soriano, Paisandu, Duragno, Cerro Largo*.

« MONTEVIDEO, chef-lieu du département de son nom, est la capitale de la république; elle est bâtie en amphithéâtre sur la rive gauche du Río de la Plata, et sur une petite péninsule; son port, regardé comme le meilleur de la Plata, est exposé à toute la violence des vents d'ouest nommés *pamperos*. Le plan de la ville est régulier; les maisons, bâties en briques et couvertes d'une terrasse, n'ont

la plupart qu'un seul étage; les rues ne sont pas pavées. Par un article de la paix conclue entre le Brésil et Buenos - Ayres, ses fortifications, qui étaient considérables, doivent être démolies ainsi que celles de Colonia. Peu de villes de l'Amérique ont plus souffert que Montevideo. Son commerce, jadis si florissant, est réduit au quart de ce qu'il était, et sa population, qu'on portait jusqu'à 26,000 habitans, ne s'élève plus qu'à environ 10,000 âmes.

« Toutes les autres villes sont très-petites. Voici les plus remarquables : Colonia (Colonia del Sacramento), importante par son port sur le Rio de la Plata et par ses fortifications qui, comme nous venons de dire, doivent être démolies; Maldonado, à l'embouchure du Rio de la Plata, avec un port; Florida, dans l'intérieur, remarquable parce qu'elle a été le siège du gouvernement de l'état pendant la dernière guerre contre le Brésil (1). »

(1) Le territoire qui a été l'objet de si vives contestations étant constitué en république depuis quelque temps, nous n'avons pas cru pouvoir mieux terminer l'histoire géographique du Brésil qu'en empruntant au livre du savant Balbi cette dernière citation. Je devais déjà à l'obligeance de cet habile géographe l'indication des nouvelles divisions qu'il a reproduites depuis dans ce livre d'un si prodigieux labeur, auquel sa modestie a donné le nom d'*Abrégé*, et qui sera bientôt, aux yeux des savans, le guide géographique le plus complet de notre temps.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DE QUELQUES TERMES TECHNIQUES

EMPLOYÉS DANS CET OUVRAGE.

ABROLHOS, nom donné à certains écueils de la côte orientale. C'est un *composé* qui s'adresse aux navigateurs et qui signifie *ouvre les yeux*.

ALDEA, aldée, village ou hameau.

ANAZONIE. On désigne ainsi quelquefois le vaste pays baigné par le fleuve des Amazones.

ARRAYAL. Ce mot signifiait littéralement *camp*, *retranchement*; il désigne maintenant une certaine portion de territoire, un district.

ATTÉRAGE, abord de la terre.

BAGACES, partie ligneuse de la canne à sucre dont on a complètement exprimé le jus.

BANDA. Ce mot espagnol signifie *côte bande* ; on a désigné sous le nom de *banda oriental* les vastes solitudes qui composent maintenant la *république orientale de l'Uruguay*, et qui faisaient partie de la vice-royauté de Buenos-Ayres ; elle a été réunie un moment au Brésil sous le nom de *provincia Cisplatina*.

BANDEIRAS. Espèce de caravanes des habitans de Saint-Paul ; elles étaient désignées par leur bannière. *Bandeirinha* est un diminutif. (*Voyez aussi la définition de la page 19, 1^{re} partie.*)

BOURRASQUE. Tourbillon de vent.

CABOTAGE. Commerce fait sur les côtes par de petits bâtimens.

CANASTRA. Panier, corbeille d'osier ; *serra da canastra*, montagne du panier.

CAPITAINERIE, en portugais *capitania*. On désignait ainsi les diverses provinces du Brésil. Un *capitão-geral* (capitaine général) gouvernait ce pays pour le Portugal.

CARAVANE. Mot d'origine persane ; il désigne une troupe de marchands pèlerins, de voyageurs se réunissant ordinairement pour traverser des lieux dangereux ou peu habités. On

l'applique quelquefois à des navires marchant de conserve ou entreprenant des courses en mer.

CHOROGRAPHE. Description d'un pays (d'un empire, d'un royaume, d'une province). Le mot *topographie* s'applique à la description des lieux particuliers.

COURANS. Les courans se subdivisent *en courans généraux* et *en courans particuliers*. On les appelle aussi les *mouvemens propres de la mer*, parce que la plupart ont leur cause dans l'élément même qui en est agité. (BALBI.)

CONTREFORT. Le contrefort, a dit Balbi, ne diffère du chaînon qu'en ce qu'il a moins d'étendue, que sa direction par rapport à l'axe de la chaîne s'approche plus de la perpendiculaire, qu'il n'accompagne et n'alimente pas toujours un grand cours d'eau, et qu'il se termine ordinairement soit en s'abaissant dans une vallée longitudinale, ou d'une manière abrupte sur la côte.

CIDADE. Cité. Il n'y a qu'un petit nombre de villes qui portent ce titre; ce sont en général les chefs-lieux de provinces. Dans ces contrées encore peu peuplées on est contraint quelquefois d'accorder ce titre à des *villas* dont la position fait prévoir l'importance future,

mais qui n'en ont qu'une assez faible maintenant.

COMARCA. Ce mot signifie également *banlieue*, *territoire*, *frontière*, *confins*. Il peut répondre à notre division départementale.

CORDILIÈRES ou Cordillères, chaîne prolongée de montagnes imitant par ses ondulations les mouvemens d'une corde.

CULMINANT. Point culminant, portion la plus élevée d'une montagne.

ESPINHAÇO, littéralement en portugais épine du dos. La *serra do espinhaço* est ainsi désignée à cause de sa ressemblance avec une épine dorsale.

FILON, veine métallique. L'or que l'on recueille au Brésil est en grains ou pépites.

GABRIELLE. La *Gabrielle de Cayenne* était un fort beau jardin botanique désigné ordinairement sous ce nom.

GEMME, du mot latin *gemma*, pierre précieuse.

GÉOGNOSTIQUEMENT. La géognosie est plus particulièrement la connaissance des *terrains*, la géologie est la connaissance de la structure du globe. Nous renvoyons au *Traité de Géologie*.

GNEISS. Mot allemand qui désigne une pierre contenant du quartz et du mica, ayant pour base plus ou moins d'argile, qui le rend toujours feuilleté et lui donne l'air d'un schiste.

GRAIN. Tourbillon de vent mêlé de pluie.

GRANIT ou *granite* (pierre composée de grains). C'est certainement le genre de pierre qui est répandu en plus grandes masses dans la nature. « Les substances qui concourent à la formation du granit, sont le quartz, le feldspath, le mica, le schorl, la stéatite; elles peuvent être réunies deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, mais toujours avec le quartz pour base. » Ces divisions forment autant de variétés. (Voyez du reste la Minéralogie.)

HAUT FOND. Lieu où la mer est peu profonde.

HUMUS. Terre végétale.

HYDROGRAPHIE. Description des mers.

INDIGÈNE. Naturel à un pays. On désigne ainsi les Brésiliens sauvages et civilisés appelés improprement *Indios* ou *Indiens* par les premiers conquérans qui crurent long-temps que l'Amérique faisait partie des Indes orientales.

LITTORAL. Bord de la mer.

LLANOS. Plaines (en espagnol). On désigne ainsi, en Amérique surtout, celles qui s'étendent dans le pays de Venezuela.

MAIR. Ce mot, dans la langue des Tupinambas, signifiait étranger et s'appliquait surtout aux Français.

MARCO. Pilier en bois, en pierre ou en marbre, qui indique la séparation des territoires.

MORNE. Petite montagne isolée; en portugais *morro*.

MOUSSON. Vents périodiques de la mer.

NAUTIQUE. Qui appartient à la navigation.

OUIDOR. Ce mot signifie littéralement *qui écoute*, comme notre mot *auditeur*. Il veut dire en portugais et au Brésil, juge, magistrat.

OVIDORIA. Charge de juge, étendue de la juridiction d'un ouvidor.

PAMPAS. Mot indien qui veut dire plaine.

PLATEAUX. Masses saillantes du globe, grandes masses de terre élevées formant d'ordinaire le noyau des continents. Un plateau peut renfermer des montagnes, des plaines et des vallées.

PORTAGE. On désigne ainsi les divers endroits où le cours d'un fleuve est interrompu par des rochers ou par des cascades et où l'on est obligé de porter les canots et les marchandises à dos d'homme.

QUINT. Impôt du quint, cinquième partie de l'or qu'on trouve aux mines et qu'on paie au gouvernement.

RAPIDES. On désigne ainsi le mouvement d'un fleuve qui, sans changer tout à coup de niveau, précipite son cours en tombant par une pente inclinée ou par une série de chutes peu élevées.

RÉCIF, ou *ressif*. Chaîne de rochers sous l'eau.

ROTEIROS. *Routiers* : l'histoire des voyages présente des *roteiros* d'une haute utilité : c'est la relation géographique d'un voyage par terre ou par mer. On y joint d'ordinaire des détails de mœurs et d'histoire ; l'état primitif du Brésil peut souvent être éclairci au moyen des *roteiros*, que dressaient les premiers aventuriers, qui allaient à la recherche des mines, et qu'ils remettaient ensuite aux divers gouverneurs des provinces. On a à peu près abandonné ce titre dans les relations modernes.

SAUT. Cascade. On dit le saut de Theotonio, le saut du Niagara.

SCHISTE. Nom minéralogique qui désigne une pierre argileuse. Les schistes sont toujours feuilletés ou composés de couches extrêmement minces d'argile.

SINISTRE. Expression employée dans le commerce pour désigner les pertes éprouvées en mer.

Elle peut s'appliquer aussi aux pertes causées par un incendie, une inondation, un tremblement de terre.

STATISTIQUE. Mot nouvellement adopté: il désigne une science ayant pour objet de faire connaître les forces, les richesses et même les ressources d'un état, en présentant un tableau exact de son étendue territoriale, de sa population, de ses productions, de son commerce, de son industrie, etc., etc.

SUMACAS. Navires d'un port peu considérable qui font ordinairement le commerce le long des côtes.

TERMO. Confin, limite. On applique au Brésil cette dénomination à l'étendue d'une certaine portion de territoire.

TILDE ou Til en portugais. (*Voy.* 1^{re} partie, p. 16.)

VILLA. Petite ville, bourg. Il y a au Brésil nombre de villas qui ont pris un prodigieux accroissement et qui devront être nécessairement élevées au rang de *cidade* avant peu.

VOMITO NEGRO. Vomissement noir; on désigne ainsi la fièvre jaune au Mexique et dans plusieurs autres contrées de l'Amérique méridionale, où la langue espagnole est en usage.







